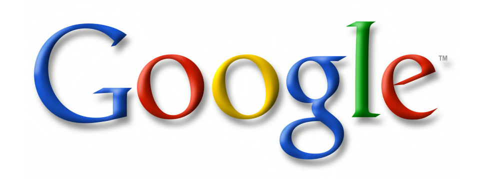
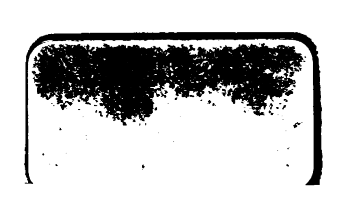
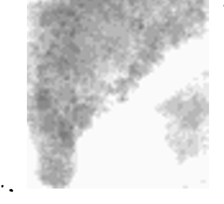







3057651992



ESSAI

SUR

LES HIEROGLYPHES DES EGYPTIENS.

TOME PREMIER.

ESSAI

SUR

LES HIEROGLYPHES DES EGYPTIENS,

Où l'on voit l'Origine & le Progrès du Langage & de l'Ecriture, l'Antiquité des Sciences en Egypte, & l'Origine du culte des Animaux.

Traduit de l'Anglois de M. WARBURTHON.

Avec des Observations sur l'Antiquité des Hiéroglyphes Scientifiques, & des Remarques sur la Chronologie & sur la premiére Ecriture des Chinois.

TOME PREMIER.



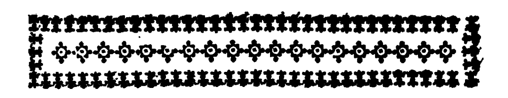
A PARIS,

Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à S. Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



AVERTISSEMENT.

MONSIEUR WARBURTHON emploie le quatriéme Livre de ſon Ouvrage, intitulé, *La Miſſion Divine de Moyſe*, à traiter de l'Antiquité des Egyptiens. Il établit cette Antiquité par les Livres de l'Ecriture-Sainte, & montre qu'ils confirment ce que les Hiſtoriens Grecs nous en apprennent. Il ſe ſert enſuite des Hiéroglyphes comme d'une nouvelle preuve qui conſtate la même Antiquité. Cette preuve, qui tire ſa force d'elle-même, ajoute certainement au degré d'autorité qui eſt propre à la premiére. Enfin M. Warburthon ſoutient que la Chronologie Egy-

nologie de l'Ecriture, pourvû que l'on ſuive, au lieu du calcul Hébreu, celui du Texte Samaritain. La penſée que la Chronologie Chinoiſe pourroit également ſe ramener au calcul du Texte Samaritain, a occaſionné les *Remarques ſur la Chronologie des Chinois.* Je les dois toutes aux ſçavans Hommes dont je cite les autorités. Ces Remarques auront plus de force venant de leur part; & il eſt juſte d'ailleurs de faire honneur à leurs Ouvrages. Enfin le ſentiment de M. Freret ſur l'Ecriture Chinoiſe étant directement oppoſé à celui du P. Kircher qu'embraſſe M. W. cela m'a porté à ajouter par forme d'éclairciſſement des *Remarques ſur la premiére Ecriture des Chinois.* L'opinion de M. Bianchini ſur les Obéliſques s'ac-

cordant au contraire avec ce que dit M. W. j'ai extrait de l'*Istoria Universale*, qui eſt rare ici, l'endroit où M. Bianchini traite cette matiere, & propoſe l'explication de l'un des côtés de l'Obéliſque de S. Jean de Latran.

» M. Warburthon n'auroit pas » donné à ſon Ouvrage ſur les » Hiéroglyphes l'étendue qu'il a, » s'il eût uniquement voulu ſe » ſervir des Hiéroglyphes com» me d'une preuve auxiliaire » pour établir la grande Anti» quité des Egyptiens. Mais il » a porté ſes vûes plus loin. Cet » Ouvrage, dit-il, facilitera l'in» telligence de l'ancien langage » des Orientaux, ſur lequel l'E» criture Hiéroglyphique a tant » influé, & en fera connoître le » génie & l'énergie. Ce Préli-

Legat. of Moſes. t. 2. p. 205.

» minaire, ajoute-t-il, convient
» à l'examen que j'ai entrrpris
» de la Religion & de la forme
» du gouvernement des Juifs. M.
» W. a encore pour but de le-
» ver les obstacles qui ont em-
» pêché jusqu'ici d'avoir une no-
» tion exacte de la Littérature
» Egyptienne, & qui viennent
» de l'erreur générale touchant
» l'origine, l'usage & les diver-
» ses especes d'Ecritures Hiéro-
» glyphiques. Il désire que ceux
» qui s'attacheront présentement
» à approfondir les Antiquités
» Egyptiennes, & qui, par les
» avantages de leur situation, de
» leur science, & de leurs ta-
» lens, seront en état de mieux
» mériter que lui du Public, con-
» tinuent de marcher dans la rou-
» te qu'il leur a ouverte. Mais
» à quelque point, observe-t-il,

» qu'elle puisse conduire pour re-
» couvrer l'intelligence de l'an-
» cienne Sagesse Egyptienne,
» elle menera du moins à un ter-
» me beaucoup plus important,
» qui sera de mieux comprendre
» celle des Grecs. Il a rapporté
» un si grand nombre d'exemples
» qui prouvent la vérité de cette
» observation, qu'il s'avance jus-
» qu'à dire, qu'il regarde les deux
» sources du sçavoir & de la Re-
» ligion chez les Egyptiens;
» c'est-à-dire, *les grands & les*
» *petits Mystères* dont il a parlé
» dans le premier Volume, &
» les *Hiéroglyphes* qui font la ma-
» tiére de cet Ouvrage, comme
» devant être dorénavant les
» deux points cardinaux sur les-
» quels l'interprétation de l'An-
» tiquité Grecque roulera ».

Le Public sçaura certaine-

ment gré à M. W. de s'être exercé sur un sujet qui sembloit aussi peu promettre que celui des Hiéroglyphes. Mais afin que le Lecteur juge encore mieux des découvertes dont il lui est redevable, voici une idée générale de l'état actuel des plus anciens monumens, qui décidera s'il étoit facile de former le systême naturel, lié & suivi, que nous offre l'Ouvrage de M. Warburthon.

M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Bianchini.

» Si d'un grand Palais ruiné, » dit un Auteur célebre, on en » trouvoit tous les débris confu» sément dispersés dans l'éten» due d'un vaste terrain, & qu'on » fût sûr qu'il n'en manquât au» cun, ce seroit un prodigieux » travail de les rassembler tous, » ou du moins, sans les rassem» bler, de se faire, en les consi-

» dérant, une idée juſte de toute
» la ſtructure de ce Palais. Mais
» s'il manquoit des débris, le
» travail d'imaginer cette ſtruc-
» ture ſeroit plus grand, & d'au-
» tant plus grand qu'il manque-
» roit plus de débris ; & il ſeroit
» fort poſſible que l'on fît de cet
» édifice différens plans, qui
» n'auroient preſque rien de com-
» mun entr'eux. Tel eſt l'état où
» ſe trouve pour nous l'hiſtoire
» des tems les plus anciens. Une
» infinité d'Auteurs ont péri ;
» ceux qui nous reſtent ne ſont
» que rarement entiers. De pe-
» tits fragmens, & en grand
» nombre, qui peuvent être uti-
» les, ſont épars çà & là dans
» des lieux fort écartés des rou-
» tes ordinaires où l'on ne s'avi-
» ſe pas de les aller déterrer.
» Mais ce qu'il y a de pis, &

» qui n'arriveroit pas à des dé» bris matériels, ceux de l'Hif» toire ancienne ſe contrediſent » ſouvent; & il faut, ou trouver » le ſecret de les concilier, ou » ſe réſoudre à faire un choix » qu'on peut toujours ſoupçon» ner d'être un peu arbitraire. » Tout ce que des Sçavans du » premier ordre, & les plus ori» ginaux, ont donné ſur cette » matiére, ce ſont différentes » combinaiſons de ces matériaux » de l'Antiquité, & il y a enco» re lieu à des combinaiſons nou» velles; ſoit que tous les maté» riaux n'aient pas été employés, » ſoit qu'on en puiſſe faire un aſ» ſemblage plus heureux, ou » ſeulement un autre aſſembla» ge ».

TABLE
DES SOMMAIRES
du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIE'ME PARTIE.

Nota. Le P. Montfaucon parle, dans son Antiquité expliquée, de l'origine de cette Table, comme ne subsistant plus. Mais une Personne digne de foi m'a assuré l'avoir vûe à Turin en 1739. dans la Salle des Archives du Roi de Sardaigne.

ESSAI

EXPLICATION des Planches.

Premiére Planche, pour le Paragraphe 2.

ELLE représente, en Ecriture Mexicaine, l'Histoire du premier Roi de Mexique. Son Régne commence avec la quinziéme année d'une Roue, ou d'un Cycle Mexicain, qui finit avec la trente-huitiéme année du même Régne. Trois autres Cycles se sont écoulés depuis jusqu'à la seiziéme année de Mote-çume. Cette année répond à l'an 1518. de Jesus-Christ, a pour marque un Lapin avec treize zéros, & finit un Cycle. Les Annales Mexicaines, p. 50. disent que les Mexicains sçurent qu'*un an après* des Etrangers viendroient avec une Flotte pour conquérir leur Pays. Cortez y arriva en effet dans ce tems-là, c'est-à-dire, la dix-septiéme année de Mote-çume, qui a pour signe un Roseau, avec un Zéro. Acosta & Gemelli Careri, qui ont fixé à ces deux différentes années l'entrée des Espagnols au Mexique, ne peuvent se concilier, qu'en disant qu'Acosta parle de l'avis que les Mexicains eurent

la seiziéme année de Mote-çume, derniére année d'un Cycle, que les Espagnols viendroient l'année suivante pour conquérir leur Pays; & que Gemelli Careri parle de l'arrivée effective des Espagnols la dix-septiéme année de Mote-çume, premiére année d'un nouveau Cycle.

Le Graveur Anglois avoit oublié trois divisions dans la bordure de cette premiére Planche, & les Zéros propres à chaque année, n'étoient pas marqués avec assez d'exactitude. On a corrigé ces défauts, en copiant la Planche qui est dans le recueil de Thevenot. Quant à l'explication de la Planche même, voyez la Note B. §. 2.

Seconde Planche pour le §. 4. *Note* T.

A. Caractères anciens des Chinois, qui représentent des Branches, des Feuilles, des Poissons, &c.

B. Caractères modernes substitués à ces anciens.

Cette Planche est tirée de l'*Œdipus* du P. Kircher, d'où elle a passé dans l'Ouvrage du même Auteur, intitulé, *China illustrata*.

Voyez dans la cinquiéme Planche

d'autres Caractères anciens des Chinois.

Troisiéme Planche, pour le §. 5. Note X.

Lettres Majuscules figurées des Arméniens ; & à côté, les mêmes Lettres qui ne conservent plus que le simple contour des Figures.

Quatriéme Planche, pour le §. 21.

Partie de l'Obélisque de S. Jean de Latran. Je rapporte à la fin du II. Volume l'explication que propose M. Bianchini.

Cinquiéme Planche, pour le §. 26. Note O.

A. Portion de l'Obélisque de Florence. Les Figures Hiéroglyphiques n'y montrent que le seul trait, mais plus marqué que dans la troisiéme Planche où sont les Lettres Arméniennes. Les Figures sont rangées les unes au-dessus des autres, conformément à l'Ecriture Chinoise.

B. Six des plus anciens Caractères Chinois, avec les Lettres qui les remplacent aujourd'hui. Ils sont gravés plus en grand que le P. Martini ne les a

donnés dans son Histoire de la Chine, p. 23.

Sixiéme Planche, pour le §. 55.

La Figure 1. est prise de la Table Isiaque. Elle représente une Offrande. Le mêlange des diverses especes d'Ecritures Egyptiennes que l'on y voit se trouve décrit, §. 26.

La Figure 2. représente une Momie couverte de ses premiéres bandelettes seulement, afin de la pouvoir comparer avec l'Idole de la Figure 1. qui est également environnée de bandelettes, & de juger de l'Origine du Dieu auquel on fait une Offrande.

Septiéme Planche pour la fin du II. Volume.

Deux côtés du sommet de l'Obélisque Barberin. Les figures ont été vérifiées par M. Bianchini, & elles sont plus correctes que dans le Pere Kircher. M. Bianchini les a fait graver pour les joindre à l'explication qu'il donne de la quatriéme Planche.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptines, où l'on voit l'Origine & le Progrès du Langage & de l'Ecriture, l'Antiquité des Sciences en Egypte, & l'Origine du culte des Animaux, traduit de l'Anglois.* Je n'y ai rien trouvé qui ne me perſuade que l'impreſſion en ſera utile. Fait à Paris le 6. Septembre 1742.

Signé, Gros de Boze.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien Amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Manuscrit intitulé : *Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens* ; s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression du-

dit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel d'iceux : que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour du mois de

Juin, l'an de grace mil sept cens quarante-trois, & de notre Régne le vingt-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 211. fol. 175. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 23. Juillet 1743.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*



ESSAI SUR LES HIEROGLYPHES DES EGYPTIENS.

L'USAGE auquel les Egyptiens ont fait servir originairement leurs fameux Hiéroglyphes, est une preuve de la grande antiquité de cette Nation. Mais, pour mettre cette preuve dans tout son jour, il est nécessaire de remonter à l'origine de l'Ecriture Hiéroglyphique. L'entreprise est extrêmement difficile, à cause de l'erreur générale où l'on est tombé sur le premier usage des

Objet de cette Dissertation.

Hieroglyphes, en croyant que les Prêtres Egyptiens les ont inventés afin de cacher leur ſcience au Vulgaire.(*a*) Cette opinion a répandu ſur cette partie de l'ancienne Littérature une obſcurité ſi grande, qu'on ne peut la diſſiper qu'en dévoilant entiérement l'erreur.

(*a*) Cette erreur eſt le ſentiment commun de l'Antiquité, & tous les Modernes l'ont ſuivi. Le Pere Kircher, qui en a fait le fondement de ſon *Theatrum Hieroglyphicum*, a compoſé par conſéquent un gros volume où les explications ne ſont pas moins arbitraires que celles d'*Artémidore* dans ſon Traité *des Songes*. Voici le grand principe d'après lequel il part. *Hieroglyphica Ægyptiorum Doctrina nihil aliud eſt quàm arcana de Deo, diviniſque ideis, Angelis, Dæmonibus, cæteriſque mundanarum poteſtatum Claſſibus ordinibuſque, ſcientia*, SAXIS *potiſſimùm inſculpta*. Œdip. Ægypt. t. III. p. 4.

Addition. Je rapporterai une concluſion bien différente de celle du P. Kircher, tirée, à peu près dans le même tems, par un Prélat Anglois, qui avoit beaucoup réfléchi ſur la nature du langage. Je parle de Jean Wilkins Evêque de Cheſter, qui publia, n'étant encore que Doyen de Ripon, un Ouvrage ſous ce titre: *An Eſſay*

PREMIERE PARTIE.

§. 1. NOus avons deux maniéres de communiquer nos idées. La premiere à l'aide des sons ; la seconde par le moyen des figures. En effet, l'occasion de perpétuer nos pensées, & de les faire connoître aux personnes éloignées, se présente souvent ; & comme les sons ne

Origine de l'Ecriture.

towards a real character, and a Philosophical language. C'est un in-folio de 454 pages, que la Société Royale fit imprimer en 1668. Au Chapitre 3. où il traite de l'origine des lettres, il dit, en parlant des *marques* que les Anciens employoient au lieu des lettres ordinaires, pour cacher ce qu'ils ne vouloient pas qui fût connu de tout le monde : « Tels étoient, *à ce que* » *l'on croit communément*, les Hiérogly- » phes des Egyptiens qui représentoient » des animaux vivans & d'autres corps, » sous la figure desquels ils avoient cou- » tume de cacher au Vulgaire les mystères » de leur Religion. *Mais il y a lieu de douter* » si les Hieroglyphes contiennent quelque » chose digne de nos recherches. Car les » découvertes, qu'ils ont produit jusqu'i-

s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils sont proférés, on a inventé les figures & les caractères, après avoir imaginé les sons, afin que nos idées pussent participer à l'étendue & à la durée.

Premiere espéce d'Ecriture.

§. 2. Cette maniere de communiquer nos idées par des marques & par des figures, a consisté d'abord à dessiner tout naturellement les images des choses.

» ci, se réduisent à un très-petit nombre, » & ne servent de rien. *Ils paroissent* n'être qu'une invention imparfaite & défectueuse, convenable aux premiers siécles d'ignorance; & de la même nature » que l'Ecriture en peinture des Mexicains, qui étoient obligés de se servir » de cet expédient, faute de connoître » les lettres. *Je ne sçai même* si les Egyptiens n'ont pas eu recours d'abord aux » Hiéroglyphes par la même raison, c'est-» à-dire, au défaut des lettres. »

Such were the Egyptian Hieroglyphicks, (as they are commonly esteemed) being the representation of certain living creatures and other bodies, whereby they were wont to conceal from the Vulgar the mysteries of their Religion. But there is reason to doubt whether there be

Ainsi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier Essai de l'Ecriture a été, comme on voit, une simple peinture.

Exemple de cette Ecriture chez les Mexicains.

Nous trouvons chez les Mexicains une preuve remarquable de ce que j'avance. Ils n'employoient pas d'autre méthode que cette Ecriture en peinture, pour conserver leurs Loix & leur histoire.(*b*) » Au défaut de lettres, » dit Gemelly Careri, les ingé-

any thing in these worth the enquiry, the discoveries that have been hitherto made out of them being but very few and insignificant. They seem to be but a sligth imperfect invention, sutable to those first and ruder ages, much of the same nature with that Mexican way of writing by picture; * which was a mare shift they were put to for want of the Knowledge of letters. And it seems to me questionable, whether the Egyptians did not at first use their Hieroglyphicks upon the same account, namely, for the want of letters. *p.* 12.

* *Vide Purchas B.* 5. *ch.* 7. *Sect.* 1.

(*b*) In di fetto di lettere usarono gl'ingegnosi Mexicani figure e geroglifici, per

» nieux Mexicains se sont servi de
» figures & d'Hiéroglyphes, pour
» exprimer les choses corporelles
» qui ont une figure : & pour cel-
» les qui n'en ont point, ils ont

significar le cose corporee che han figura ; e, per lo rimanente, altri caratteri propri : e in tal modo, segnavano, a prò della posterità, tutte le cose accadute. Per ragion' d'esemplo ; per significare l'entrata degli Spagnuoli, dipinsero un' uomo col capello, e colla veste rossa, nel segno di canna, ch' era proprio di quell' anno. *Giro del mondo* del Dottor D Gio Fr. Gemelli Careri, tomo sesto, art. Nuova Spagna. Cap. VI. p. 37.

Addition. Afin que le lecteur puisse entendre ce que c'est que *le signe du Roseau*, je rapporterai sommairement de quelle maniére les Mexicains comptoient & exprimoient les jours, les mois, les années & les siécles. Le P. Acosta, Jésuite, qui étoit au Mexique en 1586. sera mon guide.

Il dit, au *l. 6. ch. 2.* de son histoire naturelle & morale des Indes, que les Mexicains divisoient leur année en dix-huit mois, de vingt jours chaçun, ce qui fait 360. jours. Pendant les cinq jours de surplus, ils ne faisoient chose quelconque, & n'alloient pas même dans leurs Temples ; mais ils s'occupoient à se visiter l'un l'autre, perdans ainsi le tems. Les Prêtres

» employé d'autres caractères si-
» gnificatifs. Par-là ils ont transmis
» à la postérité la connoissance
» des événemens passés. Par exem-

même cessoient d'offrir des sacrifices. Quand ces cinq jours étoient passés, ils recommençoient à compter une nouvelle année.

Ils faisoient leur semaine de treize jours, & marquoient les jours par un zero, qu'ils multiplioient jusqu'à treize. Puis ils recommençoient à marquer, un zero, deux zero, &c.

Leur siécle, ou leur roue, contenoit quatre semaines d'années, chaque semaine de treize ans, ce qui faisoit en tout cinquante-deux ans. Ils peignoient au milieu de cette roue un soleil, d'où sortoient, en forme de croix, quatre lignes prolongées jusqu'à la circonférence de la roue. Ces lignes partageoient ainsi la circonférence en quatre parties égales, distinguées par autant de couleurs, qui étoient le verd, l'azur, le rouge, & le jaune. Chaque partie étoit divisée en treize séparations, avec la figure, alternativement, d'une *Maison*, d'un *Lapin*, d'un *Roseau*, & d'un *Caillou*, pour chaque année. Ces quatre figures répétées marquoient les 52. années d'un siécle, ou d'une roue.

Lorsque les Mexicains vouloient indiquer le tems où une chose étoit arrivée, ils disoient : A tant de *Maisons*, par exem-

» ple, pour marquer l'entrée des
» Espagnols au Mexique, ils
» avoient peint un homme avec
» un chapeau, & un habit rouge,

ple, ou à tant de *Lapins*, de *Roseaux*, de *Cailloux*, d'une telle roue, telle chose est arrivée. En effet elle se trouvoit représentée à côté du signe, en dehors de la circonférence. Ainsi l'année où les Espagnols entrerent au Mexique, *& qui finissoit une roue*, étoit marquée, dans le Calendrier que le P. Acosta avoit vû, par la peinture d'un homme vêtu de rouge, qui étoit l'habit du premier Espagnol que Fernand Cortez envoya.

Gemelli Careri a fait graver une de ces Roues, t. 6. l. 1. ch. 5. On la peut voir aussi dans le tome 7. des *Cérémonies Religieuses*, p. 152. de l'édition de Paris. Elle différe de celle qui a été décrite par Acosta ; & le dessein des figures, quand on les compare avec celles des Annales Mexicaines, paroît avoir été fait depuis la conquête, par des Peintres Européens. Je crois qu'il en est de même des autres peintures qu'il a fait graver, d'après les originaux qu'il avoit vûs au Mexique, & qui étoient en la possession de D. Carlos de Siguença y Gongora, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Mexique.

Venons présentement à la planche que M. Warburthon a fait graver, & qui contient l'histoire du premier Roi de Mexique. Elle est tirée de Purchas, d'où elle a passé,

» *au signe du roseau*, qui étoit la » marque de cette année-là. »

Suivant le P. Acosta, lorsque les Habitans des Côtes envoyé-

avec les autres planches qui renferment les Annales Mexicaines, dans la Collection des Voyages publiée par Melchisédech Thévenot.

La bordure de cette planche est partagée en 51. divisions, avec le signe, & le nombre de zero, propre à chacune. Elles indiquent autant d'années du Regne de *Tenuch*, dont la premiere répond à l'an 1324.

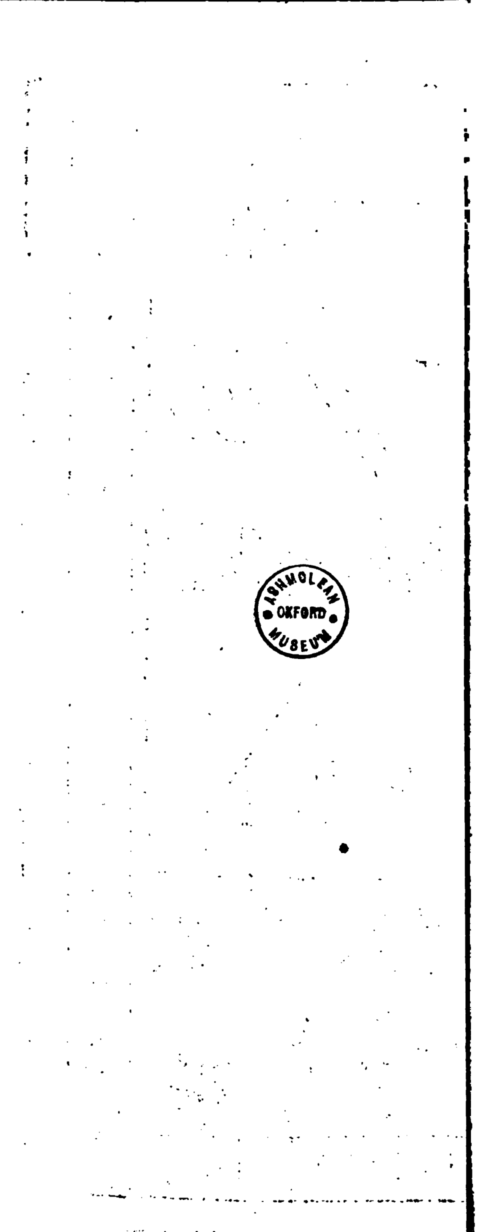
» Cette année, disent les Annales Me» xicaines, un Peuple nommé *Meciti*, » après avoir erré çà & là durant plu» sieurs années, arriva enfin au lieu où » est maintenant bâtie la Ville de Me» xique. C'étoit alors un marais cou» vert de roseaux, & de ces joncs » appellés *Thuli*. Un ruisseau d'eau très» claire coupoit, en forme de croix de S. » André, l'étendue de ce marais, & une » roche marquoit le point où les deux » branches de ce ruisseau se croisoient. » Dans cette roche, un grand *Tunal*, ou » figuier des Indes, avoit piqué ses raci» nes, & un aigle avoit choisi cet arbre » pour retraite. Les Meçiti, depuis nom« més Mexicains, étoient alors gouver» nés par dix chefs, dont on voit les por» traits dans les quatre vuides qui se trou» vent entre les deux branches de la croix.

rent des Exprès à Montezume, pour l'informer de la premiere arrivée des Espagnols, ce qu'ils

» Ils élurent d'entre ces dix Chefs *Tenuch* » pour leur Général, & bâtirent une » Ville entre ces roseaux & ces joncs dans » l'endroit où la figure représente une » maison. Le marais lui servoit de fossés, » & ils la nommérent *Tenuchtitlan*, à cau- » se du Tunal ou figuier qu'ils avoient » trouvé sur la roche. Car *Tenuchtitlan*, » en Mexicain, signifie *un Tunal qui a* » *crû* sur une roche. Quelques années » après cet établissement des Meçiti, leur » nombre s'accrût. Leur courage s'au- » gmentant aussi, ils se mirent en cam- » pagne; & leur premiere conquête fut » celle de deux peuplades voisines, que » *Tenuch* soumit par la force de ses armes, » qui étoient une targe & un dard. Le » bas de la planche représente cette con- » quête. »

Si l'on en veut sçavoir davantage, & connoître ce qui a précédé le tems de la fondation de la Ville de Mexique, ou ce qui l'a suivi jusqu'à sa prise par Fernand Cortez, on peut lire d'abord le P. Acosta, l. 7. ch. 2. & suivans, ou l'abrégé qu'en a fait Gemelli Careri, t. IV. l. 1. ch. 4. qui nous a donné la route que les *Meçiti* ont tenu pour se rendre à Mexique, gravée d'après une peinture Mexicaine des plus singulieres. On y joindra l'histoire de l'Empire Mexicain représentée en figures




ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

mandérent étoit dessiné & peint dans un grand détail sur de l'étoffe. (*c*) Le même Auteur donne dans un autre endroit un détail plus particulier de cette sorte d'Ecriture. (*d*) » Un des Peres de » notre Compagnie, dit-il, homme » me de beaucoup d'expérience » & de discernement, assembla » dans la Province de Mexique

avec des explications. Elle est au t. 3. de Purchas, & au second tome de Thévenot, ensuite on lira D. Antonio de Solis.

(*c*) Quando era caso de importancia llevavan a los señores de Mexico pintado el negocio de que les querian informar. Como lo hizieron quando aparecieron los primeros Navios de Españoles, y quando fueron a tomar a Toponchan. *hist. nat. y moral* de las Indias por Joseph de Acosta. Madr. 1608. 40. l. VI. c. 10.

Con este recado fueron a Mexico los de la costa llevando pintado en unos paños todo quanto avian visto, y los navios, y hombres, y su figura, y juntamente las piedras que les avian dado, l. VII. c. 24.

(*d*) Una de los de nuestra compañia de Jesus, hombre muy platico y diestro, junto en la Provincia de Mexico a los ancianos de Tuscuco, y de Tulla, y de Mexico, y Confirio mucho con ellos, y el mostraron sus librerias, y sus histo-

» les Anciens de *Tuſcuco*, *Tulla*,
» & *Mexico*: & dans une longue
» conférence qu'il eut avec eux,
» ils lui montrérent leurs Actes
» publics, leurs Hiſtoires, & leurs
» Calendriers. Toutes ces choſes

rias, y ſus kalendarios, coſa mucho de Ver. Porque tenian ſus figuras, y hieroglyficas, con que pintavan las coſas en eſta forma que las coſas que tenian figuras las ponian con ſus proprias imagines, y para las coſas que no avia imagen propria tenian otros caracteres ſignificativos de aquello, y con eſte modo figuravan quanto querian. e yo he viſto para ſatisfazerme en eſta parte las oraciones del Pater noſter, y Ave Maria, y Symbolo, y la Confeſſion general, en el modo dicho de Indios. Para ſignificar aquella palabra, *yo peccador me confieſſo*, pintan un Indio hincado de rodillas a los pies de un religioſo como que ſe confieſſa: y luego para aquella, *a Dios todo poderoſo*, pintan tres caras con ſus coronas, al modo de la Trinitad: y *a la glorioſa Virgen Maria*, pintan un roſtro de nueſtra ſeñora; y medio cuerpo con un Niño: y *a ſan Pedro y a ſan Pablo* dos cabeças con coronas, y unas llaves, y una eſpada. Por la miſma forma de pinturas y caracteres vi en el Piru eſcrite la confeſſion que de todos ſus pecados un Indio tray a para confeſſarſe. Pintando cada uno de los diez mandamientos por cierto modo, l. VI. c. 7.

» méritoient fort d'être vûes, parce
» qu'on y remarquoit les figures
» & les Hiéroglyphes, à l'aide
» desquels ils peignoient leurs
» idées de la maniére suivante.
» Les choses qui avoient une for-
» me corporelle, étoient repré-
» sentées dans leur propre figure;
» & celles qui n'en avoient point,
» l'étoient par d'autres caractères
» significatifs. Ainsi ils exprimoient
» par des figures tout ce qu'ils
» vouloient. J'ai eu la curiosité,
» pour ma propre satisfaction, de
» considérer le *Pater noster*, l'*A-
» ve, Maria*, le *Credo*, & le *Con-
» fiteor*, écrits de la maniére que
» nous venons de dire. Pour si-
» gnifier ces paroles : *Je me con-
» fesse*, ils avoient peint un Indien
» à genoux devant un Religieux
» dans l'attitude d'une personne
» qui se confesse. Ensuite, pour
» exprimer ces autres paroles, *à
» Dieu tout-puissant*, ils avoient
» peint trois Têtes ornées de cou-

» il, je t'offre le plus précieux » de mes joyaux, . . . une Histoi- » re Civile, Morale, Ecclésiasti- » que, & Œconomique, où les » tems sont distingués exacte- » ment. . . . Ce ne fut pas sans pei- » ne que le Gouverneur Espa- » gnol obtint des Indiens cet ou-

became possessour thereof, and have obtained, with much earnetness, the cutting thereof for the press. *Purcahs's pilgrims*, 3. part. p. 1065. 1066.

Addition. Acosta, l. VII. ch. 19. parle d'un exemplaire des Annales Mexicaines qui est dans la Bibliothéque du Vatican, & qu'un Pere Jésuite, qu'il ne nomme point, mais qui avoit été au Mexique, vit & expliqua au Bibliothécaire d'alors, celui, je crois, qui l'a été immédiatement avant le Cardinal Baronius. Car Acosta écrivoit en 1590. & le Cardinal Baronius a été Bibliothécaire du Vatican après 1596. Acosta ajoute que ces explications plurent beaucoup au Bibliothécaire. Si ces Annales sont différentes de celles qui sont imprimées dans Purchas & dans Thevenot, il seroit à souhaiter que quelqu'habile homme voulût bien les publier, & y joindre les explications dont parle Acosta, étant vraisemblable que le Bibliothécaire aura engagé le Pere Jésuite à les mettre par écrit.

vrage,

» vrage, avec une explication des
» peintures en Langue Mexicai-
» ne. Ne l'ayant eu que dix jours
» avant le départ des vaisseaux,
» il chargea une personne qui sça-
» voit fort bien la Langue Mexi-
» caine de le traduire, ce qu'elle
» fit mot-à-mot, & dans un style
» simple. Il envoya cette Histoire
» en cet état à l'Empereur Char-
» les-Quint; mais le vaisseau où
» elle étoit ayant été pris par des
» vaisseaux de guerre François,
» André Thevet, Géographe du
» Roi, en devint Propriétaire.
» Après sa mort, Hakluit, qui étoit
» alors Chapelain de l'Ambassa-
» deur d'Angleterre en France,
» l'acheta vingt écus, & engagea
» Michel Locke, par l'entremi-
» se de Walter Raleigh, à la tra-
» duire. Personne n'ayant voulu
» faire la dépense de faire graver
» les peintures, elle resta parmi
» les papiers d'Hakluit jusqu'à sa
» mort. Il me la légua par son tes-

» tament, & en étant ainsi devenu possesseur, je suis parvenu, après beaucoup de mouvemens, à la faire graver & imprimer » : Elle a trois parties : La premiere, est une Histoire de l'Empire Mexicain : la seconde, un Rôle d'impositions, ou un Etat des différentes taxes que chaque Ville & chaque Province soumise payoit au Trésor du Roi ; & la troisiéme compose le Digeste de leurs Loix, dont l'article le plus étendu traite du droit paternel.

M. Freret a eu la bonté de m'avertir que cet exemplaire original est présentement à la Bibliothéque du Roi.

Telle a été la premiere méthode, & en même-tems la plus simple, qui s'est offerte à tous les hommes pour perpétuer leurs pensées.

Seconde espéce d'Ecriture.

§. 3. Mais les inconvéniens qui résultoient de l'énorme grosseur des volumes, dans de pareils ouvrages, portérent bien-tôt les Nations plus ingénieuses & plus civilisées à imaginer des méthodes plus courtes. La plus célébre

de toutes eſt celle que les Egyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'Hieroglyphe. Par ſon moyen, l'Ecriture, qui n'étoit qu'une ſimple peinture chez les Mexicains, devint en Egypte peinture & caractère.

Il y avoit trois façons de ſe ſervir de cette voie abrégée; & il paroît, par le plus ou moins d'art de chaque méthode, qu'elles n'ont été trouvées que par dégrés, & dans trois tems différens.

1. La premiere maniere conſiſtoit à employer la principale circonſtance d'un ſujet, pour tenir lieu du tout. Les Egyptiens vouloient-ils donc repréſenter une Bataille, ou deux Armées rangées en bataille, les Hieroglyphes d'*Horapollo*, cet admirable fragment de l'Antiquité, nous apprennent qu'ils peignoient deux mains, dont l'une tenoit un bouclier & l'autre un arc? [1] S'il s'agiſſoit d'exprimer un tumulte, ou

[1] *Horap. Hierogl. l. II. cap. v.*

edit. Corn. de Paw. Traj. ad Rhen. 1727. [2] Id. l. 11. c. 12. [3] Id. l. 1. c. 28.

une émeute populaire, ils peignoient un homme armé qui jettoit des fléches.[2] Si c'étoit un Siége qu'il falloit marquer, ils peignoient une échelle à escalader.[3] Cette méthode étant de la derniere simplicité, nous devons supposer que ç'a été la plus ancienne façon de changer l'Ecriture en peinture en Hieroglyphe, c'est-à-dire, de la rendre en même-tems figure & caractère.

[4]. Clem. Alex. Strom. l. v. [5] Plutarch. [6] Is. & Os. Id. ibid. [7] Jamblichus.

2. Il regne plus d'art dans la seconde méthode qui consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. C'est ainsi qu'un œil placé d'une maniere éminente, étoit destiné à représenter la toute science de Dieu.[4] Un œil, & un sceptre, représentoient un Monarque.[5] Une épée, le cruel Tyran Ochus;[6] & un vaisseau, avec un Pilote; le Gouverneur de [7] l'Univers. (d)

(d) Puisque le *vaisseau*, & le *Pilote*

3. La troisiéme méthode dont l'Egypte se servit pour abréger l'Ecriture en peinture fait voir

avoient une pareille signification, ils auront sans doute été fréquemment employés dans les représentations des mystères, dont une partie des ἀπόῤῥητα, c'est-à-dire, de leur secret, consistoit, ainsi que nous l'avons prouvé dans le premier volume, à faire connoître le Gouverneur de l'Univers. Aussi ces symboles se trouvent-ils plus d'une fois dans la *Table Isiaque*. Le Pere Kircher, selon sa coutume, croit qu'ils renfermoient des mystères sublimes; mais la vérité est qu ils signifioient simplement ce que nous venons de dire.

Tacite, en parlant de la Religion des Suéves, s'exprime ainsi: *Pars Suevorum & Isidi sacrificat. Unde causa & origo peregrino sacro, parum comperi, nisi quod signum ipsum, in modum* LIBURNÆ *figuratum, docet advectam Religionem.* C'est un fait positif que Tacite avance, quand il dit que les Suéves adoroient Isis sous la forme d'un vaisseau; mais il s'est trompé en donnant cette figure comme une preuve que des Etrangers leur eussent apporté ce culte; car le vaisseau n'est point une marque qu'ils eussent reçu ce culte d'ailleurs. Strabon nous apprend, dans son quatriéme livre, que les Habitans d'une Isle voisine de la grande Bretagne célébroient les Rites mystérieux de Cérès & de Proserpine à la maniére des Samothraces. Or Cérès & Isis sont la même chose; & sûrement

encore plus d'art. Elle consistoit à faire qu'une chose tînt la place d'une autre, & la représentât, quand il y avoit, dans celle qui servoit à représenter, quelque

ces Rites auront été enseignés aux Habitans de cette Isle, aussi-bien qu'aux Sueves qui habitoient les côtes de l'Océan Germanique, par des Voyageurs Phéniciens. On faisoit connoître dans ces Mystères le Gouverneur de l'Univers; & les Egyptiens des derniers tems, comme nous le verrons dans le *Discours sur la métamorphose d'Apulée*, donnoient à Isis les Attributs du Gouverneur de l'Univers : d'un autre côté ils représentoient, dans leurs hieroglyphes, le Gouverneur de l'Univers sous la forme d'un vaisseau & d'un Pilote : c'est donc la raison pour laquelle Isis étoit adorée sous la figure d'un vaisseau, & non pas à cause que des Etrangers leur avoient apporté ce culte.

Addition. Voyez, touchant le Discours sur la métamorphose d'Apulée, la note R. §. 26.

A l'égard du passage où cet Auteur donne à Isis les Attributs du Gouverneur de l'Univers, le voici. Isis apparoît en songe à *Lucius*, & lui parle en ces termes : *En assum tuis commota, Luci, precibus; rerum natura parens, elementorum omnium domina, sæculorum progenies initialis, summa numinum, Regina manium, prima Cælitum, Deorum Dearumque facies unifor-*

reſſemblance ou analogie délicate avec l'autre, tirée ſoit des obſervations de la nature, ſoit des traditions ſuperſtitieuſes des Egyptiens.

Quelquefois, diſons-nous, cette ſorte d'Hieroglyphes étoit fon-

mis : quæ cœli luminoſa culmina, maris ſalubria flumina, inferorum deplorata ſilentia, nutibus meis diſpenſo. Cujus numen unicum, multiformi ſpecie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis..... Priſcâque doctrinâ pollentes Ægyptii, cærimoniis me prorſus PROPRIIS *percolentes, appellant vèro nomine Reginam Iſidem*, l. XI. p. 378. ed. 1601.

En conſéquence *Lucius*, après ſon initiation, l'invoque, & ſe ſert de ces expreſſions : *Te ſuperi colunt, obſervant inferi, tu rotas orbem ; luminas ſolem ; regis mundum, calcas Tartarum. tibi reſpondent ſidera,* * *gaudent numina, redeunt tempora, ſerviunt elementa. Tuo nutu ſpirant flumina, nutriuntur nubila, germinant ſemina, creſcunt germina. Tuam majeſtatem perhorreſcunt aves Cœlo meantes, feræ montibus errantes, ſerpentes ſolo latentes, belluæ ponto natantes.*

* *Tibi reſpondent ſidera.* M. Warburthon croit que ces paroles ſont alluſion à l'harmonie des Corps céleſtes. L'image eſt extrêmement noble, & eſt priſe de cette eſpece de conſontement qui fait que les cordes d'une harpe répondent & obéiſſent à la main de celui qui les a accordées.

dée sur leurs observations au sujet tant de la forme des êtres, que de leurs natures & qualités réelles ou imaginaires. Ainsi l'Univers étoit représenté par un serpent roulé en forme de cercle, & la bigarrure de ses taches désignoit les étoiles. [1] Le lever du soleil étoit figuré par deux yeux de crocodile, [2] à cause qu'ils semblent sortir de sa tête. Une veuve qui ne s'étoit point remariée, étoit représentée par un pigeon noir: [3] Une personne morte d'une fiévre occasionnée par la trop grande chaleur du soleil, par un scarabé privé de la vûe: [4] Un client qui se refugioit auprès de son protecteur pour chercher du secours & qui n'en trouvoit point, par un moineau & un hibou: [5] Un Roi inexorable, & que l'on avoit indisposé contre son peuple, par un aigle: [6] Un homme, qui par pauvreté, exposoit ses enfans, par un faucon: [7] Une femme qui haïssoit

[1] *Horap. l. 1. cap. 2.*

[2] *Id. l. 1. cap. 68.*

[3] L. 2. *cap.* 32.

[4] L. 2. *cap.* 41.

[5] L. 2. *cap.* 51.

[6] L. 2. *cap.* 56.

[7] L. 2. *cap.* 99.

ſoit ſon mari, ou des enfans qui outrageoient leur mere, par une vipère : [1] Une perſonne initiée aux Myſtères, & conſéquemment obligée au ſecret, par une ſauterelle, [2] à cauſe qu'on croyoit qu'elle n'avoit point de bouche.

[1] L. 2. cap. 59. & 90.

[2] L. 2. cap. 55.

D'autrefois auſſi l'Hieroglyphe étoit fondé ſur quelque ſuperſtition populaire. Ainſi celui qui avoit ſouffert avec courage ſes malheurs, & les avoit enfin ſurmontés, étoit repréſenté par la peau d'une hyæne, [3] à cauſe que l'on ſuppoſoit que la peau de cet animal rendoit intrépide & invulnérable celui, qui, dans une bataille, s'en couvroit comme d'une arme deffenſive.

[3] Horap. l. 2. cap. 72.

Cette ſeconde eſpéce d'Ecriture vient de la premiére.

Mais ce n'eſt pas ſeulement de l'analogie de la choſe, dont la force frappera davantage à meſure que nous avancerons ; ce n'eſt pas non plus de la nature de la choſe toute ſeule, que nous concluons que les Hiéroglyphes qui

viennent d'être décrits, sont un raffinement d'une écriture en peinture usitée auparavant chez les Egyptiens, & semblable à celle des Américains ; le fait est rapporté dans l'ancienne histoire. Sanchoniathon, dans cet excellent fragment conservé par Eusébe, nous dit » que le Dieu » Taautus ayant *imité l'Art d'é-* » *crire en peinture*, d'Ouranus, (*p*) » traça les portraits des Dieux » Chronus, Dagon, &c. & dessi- » na les caractères sacrés qui for- » moient les élémens de cette

(*p*) Les expressions originales sont : πρὸ δὲ τούτων Θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανόν. Vigerus a traduit : *Taautus verò Deus cùm jam antè Cœli imaginem effinxisset.* Et *Cumberland* : but before these things the God Taautus hauing formerly imitated or represented Ouranus. Ces traductions ne sont pas exactes. Car μιμησάμενος τὸν Οὐρανόν, signifie ici, imiter l'Art, la Pratique, l'exemple d'Ouranus ; & ne signifie pas, peindre son portrait. Plutarque, *de Fort. Alex.* emploie ce terme dans le même sens. Ηρακλέα MIMOYMAI, καὶ Περσέα ζηλῶ.

» sorte d'écriture. (*q*) Pour dési-
» gner Chronus, il imagina ces
» marques de royauté: Quatre
» yeux, deux devant & deux der-
» riére ; & de ces quatre deux

(*q*) Le Grec porte: καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσε τοὺς ἱεροὺς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας. Mais la leçon est fautive. Il devroit y avoir τούς ΤΕ ἱερούς. Cette conjonction oubliée est cause que Cumberland s'est trompé en traduisant : *and formed the sacred characters of the other elements*, p. 38. *of his Sanchoniatho's Phœnician history*. Cette traduction feroit croire que ce Sçavant Prélat a entendu par στοιχείων, les Élémens de la nature; *Cælum*, ou *Ouranos*, dont il est parlé auparavant, ayant, selon lui, été peint ou gravé par Taautus. Mais στοιχείων signifie les Elémens de l'Ecriture Hiéroglyphique, & λοιπῶν ne se rapporte pas à στοιχείων, mais à θεῶν qui est avant; ce qui paroît encore par les paroles suivantes, τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς. Sanchoniathon, qui venoit de dire que Taautus s'étoit servi d'un nouveau caractère Hiéroglyphique, pour représenter les Dieux, nous apprend tout de suite qu'il avoit inventé d'autres caractères Hiéroglyphiques, qu'il formoit tant avec des figures qu'avec des marques. Car je croi qu'ἱεροὺς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας, désigne particuliérement cette sorte d'écriture Hiéroglyphique, où l'on employoit des marques, & non des figures : n'y ayant point de doute que les

» étoient endormis. Quatre aîles
» tenoient à ſes épaules, dont
» deux déployées comme s'il eût
» été prêt à voler, & les deux au-

Egyptiens n'aient d'abord * fait uſage d'une écriture ſemblable à celle des Mexicains, qui exprimoient par des figures les choſes qui avoient une forme, & par des marques arbitraires, celles qui n'en avoient point. Voyez ci-deſſus la note D §. 2. Quand les Egyptiens employérent enſuite cette écriture, comme un voile propre à cacher ce qu'ils ne vouloient pas divulguer, ce fut alors qu'ils ſe ſervirent des formes des choſes pour exprimer des idées abſtraites, comme nous le montrerons [au §.24.] mais afin de ſe convaincre davantage que c'eſt là le ſens de στοιχείων, qu'on liſe [note W.§. 49.] l'endroit d'Euſébe, où il rapporte le paſſage que Philon avoit copié dans un Ouvrage de Sanchoniathon touchant les Elémens Phéniciens, Φοινίκων στοιχείων : le diſcours d'Euſébe fera connoître que cet Ouvrage traitoit *de la nature des différens animaux.* Or cette étude, ainſi que nous l'avons obſervé, [§. 23. & 24.] contribua beaucoup à la formation des caractères Hiéroglyphiques.

* Euſtathe, parlant des plus anciens Hiéroglyphes des Egyptiens, le déclare en ces termes : Ζώδιά τινα ἱερογλυφοῦντες, καὶ λοιποὺς δὲ χαρακτῆρας εἰς σημασίαν ὧν λέγειν ἐβούλοντο. In Iliad. VI. ℣. 168. [Ce paſſage eſt rapporté plus au long note Z. §. 7.]

» tres reployées comme s'il fût » demeuré en repos. Le premier » ſymbole ſignifioit que Chronus » veilloit, quoiqu'il repoſât ; & » repoſoit, en même-tems qu'il » veilloit. Le ſecond ſymbole ſi- » gnifioit pareillement que Chro- » nus voloit, en même-tems qu'il » paroiſſoit arrêté; & que, lorſqu'il » voloit, cela n'empêchoit pas » qu'il ne reſtât en place. Taautus » ne mit que deux aîles aux épau- » les des autres Dieux, comme » n'étant les Compagnons de » Chronus que dans ſes courſes. » Chronus avoit encore deux aî- » les ſur la tête, pour marquer » les deux principes qui détermi- » nent notre eſprit, la raiſon & » les paſſions. » (r) Ce paſſage

(r) πρὸ δὲ τούτων θεὸς Τάαυτος μιμησάμενος τὸν Οὐρανὸν, τῶν θεῶν ὄψεις, Κρόνου τε καὶ Δαγῶνος, καὶ τῶν λοιπῶν διετύπωσεν τοὺς ἱεροὺς τῶν στοιχείων χαρακτῆρας· ἐπενόησε δὲ καὶ τῷ Κρόνῳ παράσημα βασιλείας· ὄμματα τέσσαρα ἐκ τῶν ἐμπροσθίων καὶ τῶν ὀπισθίων μερῶν, δύο δὲ ἡσυχῇ μύοντα, καὶ ἐπὶ τῶν ὤμων πτερὰ τέσσα-

nous apprend qu'Ouranus avoit fait usage d'une sorte d'écriture en peinture, que Taautus perfectionna : Taautus, dis-je, ou Thot, qui est la même personne que le Mercure Egyptien; auquel on a eu la facilité d'attribuer, & à ses descendans, l'invention des différentes espèces d'écriture en peinture. Celle que Sanchoniathon décrit, comme ayant été perfectionnée par Taautus, ne diffère pas des Hiéroglyphes dont nous avons parlé; & celle, dont il dit qu'Ouranus s'étoit servi auparavant, ressemble à la simple peinture des Américains.

Tels étoient donc les anciens

ρα· δύο μὲν ὡς ἱπτάμενα, δύο δὲ ὡς ὑφειμένα· τὸ δὲ σύμβολον ἦν, ἐπειδὴ Κρόνος κοιμώμενος ἔβλεπε, καὶ ἐγρηγορὼς ἐκοιμᾶτο, καὶ ἐπὶ τῶν πτερῶν ὁμοίως, ὅτι ἀναπαυόμενος ἵπτατο, καὶ ἱπτάμενος ἀνεπαύετο· τοῖς δὲ λοιποῖς θεοῖς, δύο ἑκάστῳ πτερώματα ἐπὶ τῶν ὤμων, ὡς ὅτι δὴ συνίπταντο τῷ Κρόνῳ· καὶ αὐτῷ δὲ πάλιν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, πτερὰ δύο· ἓν ἐπὶ τοῦ ἡγεμονικωτάτου νοῦ, καὶ ἓν ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως. Præp. Evang. l. 1. c. 10.

Hieroglyphes d'Egypte. Et cette ſeconde méthode deſtinée à conſerver la mémoire des actions & des penſées des hommes, n'a pas été inventée dans la vûe de s'en faire un ſecret, comme on l'a cru juſqu'ici ; c'eſt la néceſſité qui l'a fait imaginer pour l'uſage du peuple.

§. 4. Mais l'obſcurité qui réſultoit du petit nombre de caractères Hiéroglyphiques, jointe à l'énorme groſſeur des volumes écrits en peintures, produiſit un troiſiéme changement, dont nous trouvons un beau modéle chez les Chinois. Troiſiéme eſpéce d'Ecriture.

Nous venons d'obſerver que les anciens Hiéroglyphes d'Egypte n'étoient qu'un raffinement d'une écriture plus ancienne, qui reſſembloit à l'écriture groſſiére en peinture des Mexicains, & qu'ils ajoutoient ſeulement des marques charactériſtiques aux images. L'écriture Chinoiſe a fait un

pas de plus. Elle a rejetté les images, & n'a conservé que les marques abrégées, qu'elle a multipliées jusqu'à un nombre prodigieux. Chaque idée a sa marque distincte dans cette écriture; ce qui fait qu'elle continue aujourd'hui d'être commune à différentes Nations voisines de la Chine; quoiqu'elles parlent des Langues différentes, comme l'étoit le caractère universel de l'écriture en peinture. » Tout ce qui est écrit » dans la Langue Mandarine, *dit* » *Acosta*, est entendu dans toutes » les Provinces : où, quoique les » Idiomes soient différens, & que » l'on ne s'entende point en par» lant, cependant l'on s'entend » en écrivant. Car les lettres, ou » figures, sont communes à tou» tes ces Provinces, & sont pri» ses dans un sens uniforme, sans » néanmoins répondre aux mots » que l'on articule, parce qu'el» les servent à désigner les cho-

» ses, & non les mots. C'est ce
» que l'exemple des chifres peut
» faire aisément comprendre. De
» là vient que les Japonois & les
» Chinois, qui parlent des Lan-
» gues si différentes, entendent
» les écritures les uns des autres,
» & n'entendroient pas ce qu'ils
» lisent, ni ce qu'ils écrivent, s'ils
» le prononçoient. Telles sont
» les lettres & les livres dont se
» servent les Chinois, si célébres
» aujourd'hui dans le monde. (s)

(s) Pero lo que se escrive en ella, en todas las lenguas se entiende, porque aunque las Provincias no se entienden de palabra unas a otras; mas por escrito si, porque las letras o figuras son unas mismas para todos, y significano lo mismo, maz no tienen el mismo nombre ni prolacion, porque como he dicho, son para denotar cosas, y no palabras; assi como en el exemplo de los numeros de guarismo que puse se puede facilmente entender. De aqui tambien procede, que siendo los Japones y Chinos Naciones y Lenguas tam differentes leen y entienden los unos las escrituras de los otros; y si hablas sen lo que leen, o escriven, poco ni mucho no se entenderian. Estas pues son las letras

Descript. de l'Emp. de la Chine, t. 2. p. 226. edit. in-fol.

» Les caractères de la Cochin-
» chine, du Tongking, du Ja-
» pon, *dit le P. du Halde*, sont
» les mêmes que ceux de la Chi-
» ne, & signifient les mêmes cho-
» ses, sans toutefois que ces Peu-
» ples, en parlant, s'expriment de
» la même sorte. Ainsi, quoique
» les Langues soient très-diffé-
» rentes, & qu'ils ne puissent pas
» s'entendre les uns les autres en
» parlant, ils s'entendent fort bien
» en s'écrivant, & tous leurs li-
» vres sont communs. Ces carac-
» tères sont en cela comme des
» chifres d'Arithmétique. Plusieurs
» Nations s'en servent; on leur
» donne différens noms; mais ils
» signifient par-tout la même cho-
» se. L'on compte jusqu'à quatre-
» vingt mille de ces caractères. »

Leur forme, & leur figure, quelque déguisée qu'elle soit présentement, découvre néanmoins

y libros que usan los Chinos tan afamados en el mundo. L. VI. c. 5.

l'origine qu'ils tirent de la peinture & des figures, comme on le peut voir en jettant les yeux sur la Table que le P. Kircher nous en a donnée. Que cette écriture ne soit en effet qu'un Hiéroglyphe plus abrégé & plus raffiné, nous en sommes assurés par le témoignage unanime des Auteurs qui ont le mieux traité des Arts & des Mœurs de ce Peuple fameux. Ils nous apprennent comment l'écriture dont il se sert aujourd'hui, provenant d'un Hiéroglyphe plus ancien, dérive de la premiére méthode si simple de peindre les idées humaines. (*u*)

China illustr. p. 227. [& OEdipi Æg. t. 3. p. 12.]

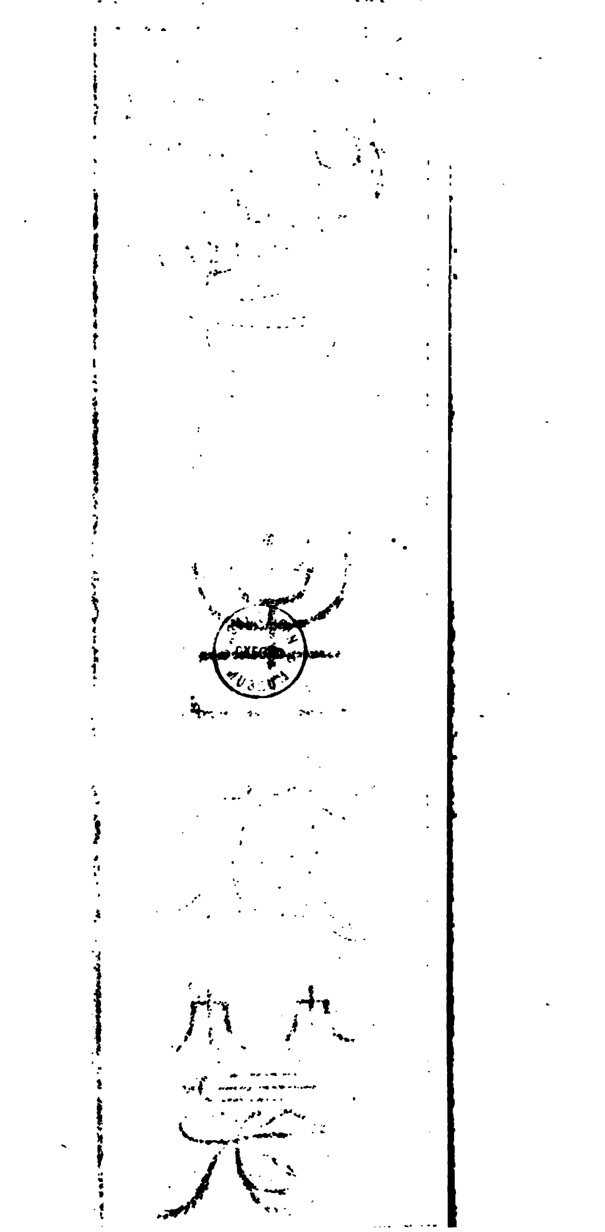
(*u*) *Primò siquidem ex omnibus rebus mundialibus* primos Sinas *characteres suos construxisse, tum ex Chronicis ipsorum patet, tum ipsa characterum forma sat superque demonstrat. Siquidem non secùs ac Ægyptii, ex animalibus, volucribus, reptilibus, piscibus, herbis, arborumque ramis, funiculis, filis, punctis, circulis, similibusque, characteres suos, aliâ tamen & aliâ ratione dispositos, formabant.* Posteriores verò Sinæ, *rerum experientiâ doctiores, cùm magnam in tanta animalium plantarumque congerie confusio-*

Nouveaux Mém. sur l'état prés. de la Chine, t. 1. p. 256. Amst. 1698. 12.

» Au lieu d'Alphabeth, *dit* » *le P. le Comte*, ils se sont servis » au commencement de leur Mo- » narchie, d'*Hiéroglyphes* Ils ont » peint, au lieu d'écrire; & par les » images naturelles des choses, » qu'ils formoient sur le papier, » ils tâchoient d'exprimer & de » communiquer aux autres leurs » idées. Ainsi, pour écrire un oi- » seau, ils en peignoient la figure; » &, pour signifier une forêt, ils

nem viderent, charactères hujusmodi variè figuratos, certis punctorum linearumque ductibus æmulati, in breviorem methodum concinnarunt, quâ & in hunc diem utuntur... Porro litteras Sinæ nullâ ratione in Alphabeti morem, uti cæteris nationibus consuetum est, dispositas, neque voces ex litteris & syllabis compositas habent; sed singuli charactères singulis vocibus & nominibus respondent, adeoque tot charactèribus opus habent, quot res sunt quas per conceptum mentis exponere volunt. Kircheri China illust. p. 226.

Addition. Les premiers caractères dont les Chinois ont fait usage, & dont on vient de lire la description, sont encore plus anciens que ceux qui sont gravés dans la planche que l'on voit ici. Le P. Kircher p. 16. & suiv. du tome 3. de son *OEdip. Ægypt.* en donne la figure. Il paroît qu'ils



» représentoient plusieurs arbres: » un cercle vouloit dire le Soleil, » & un croissant la Lune. Cette » maniére d'écrire étoit non-seu» lement imparfaite, mais enco» re très-incommode... Ainsi les » Chinois changérent peu-à- peu » leur écriture, & composérent » des figures plus simples, quoi» que moins naturelles, &c.

« Dès le commencement de » leur Monarchie, *dit le P. du Hal*» *de*, ils communiquoient leurs

ne sont presque plus d'usage aujourd'hui, & qu'on ne les conserve que pour faire honneur à l'Antiquité. C'est ce que dit plus bas le P. le Comte, §. 26. note P. Il en est de même de ceux qui sont gravés dans la cinquiéme planche d'après le P. Martini, & dont on parle dans les remarques sur la premiére écriture des Chinois.

A l'égard de l'estime que les Chinois font de leurs caractères, jusques dans les livres les plus ordinaires, lisez ce que dit le P. du Halde, note o. §. 42.

M. Fréret n'est pas du sentiment du P. Kircher sur les caractères Chinois, comme on le peut voir à la fin de ce volume, dans les remarques sur la premiére écriture des Chinois.

» idées en formant ſur le papier
» les images naturelles des cho-
» ſes qu'ils vouloient exprimer. Ils
» peignoient, par exemple, un
» oiſeau, des montagnes, des ar-
» bres, des lignes ondoyantes,
» pour exprimer des oiſeaux, des
» montages, une forêt & des ri-
» viéres. Cette maniere d'expli-
» quer ſa penſée, étoit fort impar-
» faite, & demandoit pluſieurs
» volumes pour exprimer aſſez
» peu de choſes. D'ailleurs il y
» avoit une infinité d'objets qui ne
» pouvoient être repréſentés par
» la peinture.... C'eſt pourquoi
» inſenſiblement ils changérent
» leur ancienne maniére d'écri-
» re : ils compoſerent des figures
» plus ſimples, & en inventerent
» pluſieurs autres pour exprimer
» les objets qui ne tombent point
» ſous les ſens. Mais ces carac-
» tères plus-modernes ne laiſſent
» pas d'être encore de vrais *Hie-*
» *roglyphes*. Premiérement, parce

» qu'ils ſont compoſés de lettres
» ſimples qui retiennent la même
» ſignification des caractères pri-
» mitifs. Autrefois, par exemple,
» ils repréſentoient le Soleil par
» un cercle, & l'appelloient *Gé.*
» Ils le répréſentent maintenant
» par une autre figure, qu'ils
» nomment pareillement *Gé.* Se-
» condement, parce que l'inſ-
» titution des hommes a attaché
» à ces figures la même idée que
» ces premiers ſymboles préſen-
» toient naturellement, & qu'il
» n'y a aucune lettre Chinoiſe qui
» n'ait ſa propre ſignification,
» lorſqu'on la joint avec d'autres;
» *Tſai*, par exemple, qui veut di-
» re *malheur*, *calamité*, eſt com-
» poſé de la lettre *Mien*, qui ſi-
» gnifie *Maiſon*, & de la lettre
» *Ho*, qui ſignifie *Feu*, parce que
» le plus grand malheur eſt de
» voir ſa maiſon en feu. On peut
» juger par ce ſeul exemple que les
» caractères Chinois n'étant pas

Voyez la ſeconde figure de la colonne B. de la 5e. planche.

» des lettres ſimples, comme les » nôtres, qui ſéparément ne ſigni- » fient rien, & n'ont de ſens que » quand elles ſont jointes enſem- » ble, ce ſont autant d'Hiérogly- » phes qui forment des images, » & qui expriment des penſées. »

Origine des lettres alphabéthiques.

§. 5. Voilà l'hiſtoire générale de l'écriture, conduite par une gradation ſimple depuis l'état de la peinture juſqu'à l'état de la lettre. Car les lettres ſont le dernier pas qui reſte à faire après les marques Chinoiſes, qui d'un côté participent de la nature des Hiéroglyphes Egyptiens, & de l'autre participent des lettres : précisément de même que les Hiéroglyphes participoient également des peintures Mexicaines & des caractères Chinois. Ces caracteres ſont ſi voiſins des lettres, qu'un Alphabeth diminue ſeulement l'embarras de leur nombre, & en eſt l'abrégé ſuccinct. Si l'on en veut être convaincu, il n'y a qu'à conſulter

consulter quelques Alphabeths, l'Ethiopien, par exemple, qui ont pris ces marques caractéristiques pour composer leurs lettres, ainsi qu'il paroît, & par leurs formes, & par leurs noms. » L'Alphabeth » Ethiopien, *dit M. Fourmont*, est » de tous ceux que l'on connoît, » le seul qui tienne encore des » Hiéroglyphes. » (*x*)

(*x*) Réflex. crit. sur les hist. des anc. Peuples, t. 2. p. 501.

Addition. Les lettres majuscules des Arméniens en conservent encore plus la figure, comme on le peut voir dans le P. Kircher, *OEdip. Ægypt t. 3. cap. 7. p.* 41. Ces lettres majuscules ont trois noms différens, selon qu'elles sont figurées. On les appelle *Florentes Literæ*, lorsqu'elles représentent quelques fleurs. Quand elles représentent des animaux, des oiseaux, ou des reptiles, on les nomme *Literæ Belluinæ*. Enfin le nom des lettres capitales, *Capitales Literæ*, se donne à celles qui ne sont, à ce qu'il paroît à la simple vûe, que le trait ou l'esquisse grossier des précédentes. Je dis, *à ce qu'il paroît à la vûe*: parce que le P. Kircher ne regarde pas les lettres majuscules qui représentent des fleurs ou des animaux, comme autant d'Hiéroglyphes, mais croit qu'elles sont un effet de l'imagination des Peintres. La

Elles ont été tirées des Hiéróglyphes.

Le P. Kircher a éclairci ce sujet dans son Traité de l'Alphabeth Coptique. Mais, comme dans son systême, tout ce qui a rapport à l'Egypte, est *Mystère*, la forme & le nom des lettres Coptes renferment un mystère profond. Cependant nous avons vû que rien n'a dû être plus naturel pour un Peuple accoutumé depuis long-tems à des caractères Hiéroglyphiques, que d'employer

preuve qu'il en apporte, se tire de ce que, dans les Rituels Arméniens, ces caractères tiennent fréquemment lieu de lettres initiales. Ne seroit-il pas plus naturel au contraire de penser que ces lettres majuscules sont de vrais Hiéroglyphes, qui étoient en usage chez les Arméniens avant l'invention des caractères Alphabétiques? Et ne pourroit-on pas comparer les lettres capitales, qui retiennent le contour des lettres majuscules, à cette espéce d'écriture courante des Hiéroglyphes, dont se servoient les Egyptiens, & dont on peut voir un modéle au §. 26. note O?

Mais je ne propose ceci que comme une conjecture à laquelle les principes de M. Warburthon conduisent, & je la soumets au jugement de ceux qui sçavent l'Arménien.

Planche III. pour le § . 5 note x.

Dhoulland Sculp.

les plus fameux de ces caractères, à composer des lettres, lorsqu'il a inventé un Alphabeth : & si les Chinois, qui n'ont point d'Alphabeth, en inventoient un aujourd'hui, peut-on douter qu'ils ne se servissent de leurs marques caractéristiques les plus célébres pour en former les lettres ? Ecoutons néanmoins le P. Kircher, à l'égard du fait seulement. *Ita Ægyptiis naturâ comparatum fuit, ut quemadmodum nihil in omnibus eorum institutis sine mysterio peragebatur, ita & in lingua communi, uti ex Alphabeto eorundem, mysteriosâ litterarum institutione ita concinnato, ut nulla ferè in eodem littera reconditorum sacramentorum non undiquaque plena reperiretur, patet. De primævis Ægyptiorum litteris variæ diversorum sunt opiniones.* Omnes tamen in hoc consentiunt plerasque ex sacrorum animalium formâ, incessu, aliarumque corporis partium sitibus

OEdip. Ægyp. t. 3. p. 42.

& ſymmetriâ, deſumptas. *Ita Demetrius Phalereus, qui ſeptem vocales aſſignans, ſeptem Diis conſecratas, ait cæteras ex animalium forma deſumptas. Euſebius aſtruit idem.*

Veſtige de cette origine dans la Langue Grecque.

Les mots qui ſervent dans les anciennes Langues à ſignifier les lettres, ou l'écriture en lettres, montrent encore que les lettres proviennent des Hiéroglyphes. Ainſi les mots Σημεῖα & Σῆματα, veulent également dire, *Images des choſes naturelles*, & *marques ou caractères artificiels* : & Γραφω ſignifie *peindre*, & *écrire*. Faute de faire attention à ce progrès naturel & ſimple de conſerver les penſées, quelques-uns des plus ſages de l'Antiquité, tels que Platon & Cicéron, frappés du merveilleux artifice des *Lettres*, ont conclu qu'elles n'étoient pas une invention humaine, mais un préſent des Dieux immortels.

§. 6. Nous avons vû les premiers commencemens des Hiéroglyphes chez les Mexicains, & leur fin chez les Chinois. Parmi ces deux Peuples ils n'ont jamais été employés au *Mystère* & au *Secret*. Tenons donc pour certain que cette pratique, qui a eu lieu en Egypte dans le tems intermédiaire de leur progrès, est dûe à une cause extérieure, & est étrangère à leur nature.

Remarque importante sur les Hiéroglyphes.

Au reste l'Empire des Mexicains n'a pas assez subsisté pour porter la peinture jusqu'à l'Hieroglyphe; & les Chinois, qui dans le long cours de la durée du leur, ont conduit la peinture, à l'aide des Hiéroglyphes, jusqu'à une simple marque ou caractère, n'ont pas été capables jusqu'à présent, par leur peu de génie inventif, & leur aversion pour la fréquentation des Etrangers, de trouver l'abrégé de ces marques, par le moyen des lettres. C'est à l'an-

Raison du progrès limité de l'écriture chez les Mexicains & les Chinois.

cienne Monarchie des Egyptiens, si bien policée, & si favorable aux Arts & à l'Industrie, que l'on a l'obligation d'avoir suivi la peinture dans tous ses progrès, & d'avoir inventé les lettres.

Les Hiéroglyphes en usage chez toutes les Nations.

§. 7. Un pareil concours dans la maniére de conserver les pensées, ne peut jamais être regardé comme une suite, soit de l'imitation, soit de quelqu'événement imprévû, ou du hazard; mais doit être considéré comme la voix uniforme de la nature, parlant aux conceptions grossiéres des hommes. Car je prie le Lecteur de faire attention, que non-seulement les Chinois dans l'Orient, les Mexicains dans l'Occident, & les Egyptiens au Midi, mais aussi les Scythes dans le Nord, sans parler ici des autres Peuples, les Indiens, les Phéniciens, les Ethiopiens, les Etruriens, &c. ont tous fait usage de la même

maniére d'écrire par peintures & Hiéroglyphes. (z)

Mais, afin de prouver de plus en plus que c'est la nature & la

(z) Ἀλλὰ γὰρ οὐ μόνον Αἰγυπτίων οἱ λογιώτατοι, ἀτὰρ δὲ, καὶ τῶν ἄλλων βαρβάρων, ὅσοι φιλοσοφίας ὠρέχθησαν, τὸ συμβολικὸν εἶδος ἐζήλωσαν· φασὶ γοῦν καὶ Ἰδάνθουραν τῶν ΣΚΥΘΩΝ βασιλέα, &c. Clemens Alex. Strom. l. v. p. 567. [La suite de ce passage se trouve plus bas, note T. §. 10.]

Ainsi s'exprime ce sçavant Pere ; qui, à cause du préjugé où il étoit, que les Hiéroglyphes n'étoient pas anciens, & avoient été inventés par des Philosophes, pour cacher leur science, employe ces termes ὅσοι φιλοσοφίας ὠρέχθησαν. Cependant l'Histoire d'Idanthura, qu'il raconte ensuite, auroit dû, ce me semble, le conduire, à une autre origine.

Eustathe dit la même chose. Οἱ δέ γε παλαιοὶ, ὁποῖόν τι καὶ οἱ Αἰγύπτιοι ἐποίουν, ζώδιά τινα ἱερογλυφοῦντες, καὶ λοιποὺς δὲ χαρακτῆρας εἰς σημασίαν ὧν λέγειν ἐβούλοντο, οὕτω καὶ αὐτοὶ κατὰ καὶ τῶν τινες ὕστερον Σκυθῶν, ἐσήμαινον ἃ ἤθελον, εἰδωλά τινα, καὶ πολυειδῆ γραμματικὰ ξέσματα ἐγγράφοντες. In Iliad. VI. ℣. 168.

Et Olaus Magnus, Auteur moderne à la vérité, mais juge très-compétent, confirme ce qu'ils avancent, que les Scythes se servoient d'Hiéroglyphes au lieu de lettres. *Instar Ægyptiorum variis animalium figuris pro litteris utebantur*, lib. 1. cap. 2.

néceſſité, & non pas le choix & l'art, qui ont produit les diverſes eſpéces d'écritures Hieroglyphiques, & qui leur ont donné cours, nous allons examiner l'origine & le progrès de l'art de la parole. La comparaiſon de ces deux arts, que l'on peut, pour ainſi dire, regarder comme freres, répandra du jour ſur l'un & ſur l'autre.

Origine & progrès du langage.

§. 8. Le langage, ſi l'on en juge par les monumens de l'Antiquité, & par la nature de la choſe, a été d'abord extrêmement groſſier, ſtérile, & équivoque : (*a*) en ſorte

(*a*) A juger ſeulement par la nature des choſes, & indépendamment de la révélation, qui eſt un guide plus sûr, l'on ſeroit porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile, † & de Vitruve, * que les premiers hommes ont vécu pendant un tems dans les cavernes & les forêts, à la maniére des bêtes, n'articulant que des ſons confus & indéterminés; juſqu'à ce que, s'étant aſſociés pour ſe ſecourir mutuellement, ils ſoient arrivés par dégrés à en former de diſtincts, par le moyen de ſignes ou de marques arbitraires convenues

† *L.* 2.
* *L.* 2. 1.

que

que les hommes se trouvoient perpétuellement dans l'embarras, à chaque nouvelle idée, & à cha-

entr'eux, afin que celui qui parloit, pût exprimer les idées qu'il avoit besoin de communiquer aux autres. C'est ce qui a donné lieu aux différentes Langues.; car tout le monde convient que le langage n'est point inné.

Cette origine du langage est si naturelle, qu'un Pere de l'Eglise, § & Richard Simon, Prêtre de l'Oratoire, * ont travaillé l'un & l'autre à l'établir : Mais ils auroient pû être mieux informés ; car rien de plus évident par l'Ecriture sainte que le langage a une origine différente. Elle nous apprend que Dieu enseigna la Religion au premier homme ; ce qui ne nous permet pas de douter qu'il ne lui ait enseigné en même tems à parler. Si l'on dit que le langage a pû se former par le secours seul de la raison, il est aisé de répondre que la Religion a également pû le former, & l'a pû beaucoup plus facilement, & plus promptement. Ajoutez que, quand Dieu eut créé l'homme, il lui donna la femme pour être sa compagne, & lui faire société. Mais comment profiter de cet avantage, s'ils ne pouvoient s'entendre ? Croirons-nous donc que Dieu les ait laissé se tirer eux-mêmes comme ils pourroient, de la triste condition des bêtes ? Non ; & notre opinion ne se réduit pas à une simple probabilité. Moyse, si je ne me trom-

§ *Greg. Nyss. adv. Eunom. lib. 12.*

* *H. crit. du V. T. l. 1. c. 14. & 15. l. 3. c. 21.*

que cas extraordinaire, pour se faire entendre les uns aux autres. La nature les porta à prévenir ces

pe, nous dit expressément que Dieu a enseigné le langage à l'homme. Voici ses paroles. *Dieu amena devant Adam les bêtes de la campagne, & les oiseaux de l'air, afin de voir quels noms il vouloit leur donner. Et le nom qu'Adam donna à chaque Créature vivante, est celui qui lui est resté. Ainsi Adam a donné des noms aux bestiaux, aux oiseaux de l'air, & aux différentes bêtes de*
Gen. 2. 19. 20. *la campagne.* Ici l'Historien, par une figure ordinaire du discours, au lieu de *rapporter* le simple fait que Dieu a enseigné le langage aux hommes, nous *représente* Dieu dans l'action même de l'enseigner; en employant une forme d'instruction la plus propre que l'on puisse imaginer pour une instruction élémentaire, je veux dire, celle de donner des noms aux substances qui étoient les plus familiéres à Adam, & auquel il étoit nécessaire par conséquent qu'elles eussent chacune un nom particulier, afin de les distinguer. Ces paroles: *Dieu amena différens animaux à Adam, pour* VOIR *quels noms il voudroit leur donner:* Ne présentent-elles pas en effet l'image familiére d'une personne à laquelle on donne des instructions élémentaires? En un mot, la façon dont le Prophéte raconte ce fait important, me paroît renfermer une élégance peu commune.

Il est surprenant que l'on ne se soit pas apperçu d'une interprétation aussi natu-

défauts, en ajoutant aux paroles des ſignes convenables & ſignificatifs. En conſéquence, la con-

relle du Texte, au lieu de donner tant d'efforts à l'imagination, & de courir après des ſens myſtérieux qui n'avoient d'autre fondement que des ſyſtêmes favoris. De toutes les interprétations, la plus reçue, quoiqu'elle ne ſoit peut-être pas mieux fondée que les autres, eſt celle qui veut qu'Adam ait donné à chaque animal un nom qui en exprimoit la nature. Mais, de quelque maniére bizarre que ce Texte ait été commenté, rien n'égale l'abſurdité de la ſignification que *Tindal* propoſe, avec une intention marquée d'avilir le Texte. » Quelques perſonnes, dit ce grand » Philoſophe, ſeroient preſque tentées de » croire que l'Auteur du livre de la Ge» nèſe a penſé que les idées attachées aux » mots le ſont naturellement, & non par » convention. Car nous ne pouvons, di» ſent-elles, donner un autre ſens à ce » qu'il avance, que Dieu amena tous les » animaux à Adam, auſſi-tôt qu'il eut été » créé, pour leur impoſer des noms; & » que celui qu'Adam donna à chaque » Créature vivante, lui eſt demeuré. » *Some Would be almoſt apt to imagine, that the author of the book of Geneſis thought that the words had ideas naturally fixed to them, and not by conſent. Otherwiſe, ſay they, how can we account for his ſuppoſing that God brought all animals before Adam, as ſoon as he was created, to give them na-*

versation dans les premiers siécles du monde fut soutenue par un discours entremêlé de mots & d'actions. L'usage & la coutume, ainsi qu'il est arrivé dans la plûpart des autres choses de la vie, changérent ensuite en ornement ce qui étoit dû à la nécessité : Mais la pratique subsista encore longtems après que la nécessité eut cessé ; singuliérement parmi les Orientaux, dont le caractère s'accommodoit naturellement d'une forme de conversation qui exerçoit si bien leur vivacité par le mouvement, & la contentoit si

mes ; and that whatsoever Adam called every living Creature, that was the name thereof. . . . Christianity as old as the creation. 8° ed. p. 228. Mais quoique ce que nous avons dit, prouve que Dieu a enseigné le langage aux hommes ; cependant il ne seroit pas raisonnable de supposer que ce langage se soit étendu au-delà des nécessités alors actuelles de l'homme, & qu'il n'ait pas eu par lui-même la capacité de le perfectionner, & de l'enrichir. Ainsi le premier langage a nécessairement été stérile & borné.

fort par une repréſentation perpétuelle d'images ſenſibles.

§. 9. L'Ecriture Sainte nous fournit des exemples ſans nombre de cette ſorte de converſation : En voici quelques-uns. Quand le faux Prophéte agite ſes cornes de fer, pour marquer la déroute entiére des Syriens : [1] Quand Jérémie, par l'ordre de Dieu, cache ſa ceinture de lin dans le trou d'une pierre près de l'Euphrate : [2] Quand il briſe un vaiſſeau de terre à la vûe du Peuple : [3] Quand il met à ſon col des liens & des jougs : [4] Et quand il jette un livre dans l'Euphrate : [5] Quand Ezéchiel deſſine, par l'ordre de Dieu, le Siége de Jéruſalem ſur de la brique : [6] Quand il péſe dans une balance les cheveux de ſa tête & le poil de ſa barbe : [7] Quand il emporte les meubles de ſa maiſon : [8] Et quand il joint enſemble deux bâtons, pour Juda & pour Iſraël. [9] Par

Le langage d'action fréquemment uſité par les Prophétes.

[1] 3. Reg. XXII. 11.

[2] Ch. XIII.

[3] Ch. XIX.

[4] Chap. XXVIII.

[5] Ch. LI.

[6] Ch. IV.

[7] Chap. V.

[8] Ch. XII.

[9] Chap. XXXVIII. 16

ces actions les Prophétes instruisoient le Peuple de la volonté du Seigneur, & conversoient en signes. Mais lorsque l'avertissement regardoit le Prophéte, & que Dieu avoit la condescendance, pour se conformer à l'usage du tems, d'employer la même forme d'instruction, alors l'action significative se changeoit, généralement parlant, en une vision, soit naturelle, soit extraordinaire. Par exemple, Dieu dit au Prophéte Jérémie de regarder une branche d'amandier, & un pot qui bout:[1] De considérer l'ouvrage qu'un Potier fait sur sa roue: [2] & de regarder des paniers de bonnes & de mauvaises figues: [3] Il dit aussi au Prophéte Ezéchiel de faire attention à la résurrection d'os desséchés. [4] Cependant l'action n'étoit pas toujours changée en vision, quoiqu'elle le fût généralement parlant. Ainsi Dieu a commandé quelquefois au Prophéte,

[1] Chap. I.
[2] Ch. XVIII.
[3] Ch. XXIV.
[4] Chap. XXXVII. 2.

à qui ſeul l'avertiſſement s'adreſſoit, une action expreſſive, dont le ſens naturel conduiſoit à la ſignification qu'elle avoit, ou aidoit à la trouver. Nous en rapporterons, à la confuſion des Incrédules, un exemple des plus célébres, avant de terminer cet écrit.

Ce langage n'étoit point contraire à la dignité de leur office.

Le grand Maimonides, faute de faire attention, comme il l'auroit dû, à cette forme primitive d'inſtruction, s'eſt ſcandaliſé de pluſieurs de ces actions, s'imaginant qu'elles ne convenoient point à la dignité de l'Office Prophétique. En conſéquence il a pris le parti en général de les réduire à des viſions ſurnaturelles, imprimées dans l'imagination du Prophéte; & cela, à cauſe que deux ou trois de ces actions ſont peut-être ſuſceptibles d'une pareille interprétation. (*p*) Il eſt ſui-

(*p*) *More Nevochim p.* 2. *cap.* XLVI. Il intitule ainſi ce chapitre : *Quòd opera ea*,

vi dans cette opinion par des Auteurs Chrétiens, * qui font beaucoup de tort, à ce que je crois, à la Religion, & donnent lieu aux libertins & aux incrédules de triompher en représentant des actions des Prophétes que l'Ecriture nous donne pour des réalités, comme absurdes & fanatiques; (r) parce qu'ils n'en compren-

* *Vide Jo. Smith. diss. de prophetia & prophetis, ex translat. Joan. Clerici. cap.* VI.

quæ Prophetæ dicunt se fecisse, non fuerint facta reverâ & externè, sed tantùm in visione prophetiæ. Et il continue ensuite.

Scias ergò, quemadmodum in somnio accidit ut homini videatur, ac si in hanc vel illam regionem profectus esset, uxorem in ea duxisset, ac ad tempus aliquod ibi habitasset; filium, quem N. appellârit, & qui talis aut talis fuerit, ex ea suscepisset; ita se quoque rem habere in illis parabolis Prophetarum, quas vident aut faciunt in visione Prophetiæ. Quicquid enim docent parabolæ illæ de actione aliquâ, & rebus quas Propheta facit, de mensura & spatio temporis inter unam & alteram actionem, de profectione ex uno loco ad alium; illud omne non est nisi in visione prophetica, nequaquam verò sunt actiones veræ & in sensus incurrentes, licet quædam partes præcisè & absolutè commemorentur in libris Prophetarum.

(r) *Quemadmodum autem vidit in visionibus (Propheta) quòd jussus fuerit fodere*

nent pas la nature ; mais que gagnent-ils par cet expédient ? Le libertin traitera d'absurdes & de fanatiques les visions du Prophéte, lorsqu'il ne pourra plus traiter ainsi ces actions quand il est éveillé. Car, si ces actions sont absurdes & fanatiques dans le cas qu'elles sont réelles, elles doivent nécessairement l'être également

in pariete, ut intrare & videre posset quid intùs faciant; *quòd foderit; per foramen ingressus fuerit, & viderit id quod vidit: ita quoque id quod dictum est ad eum*, & tu sume tibi laterem, *&c. quod item alibi ei dictum legitur*, novaculam hanc tonsoriam cape tibi; *ita, inquam, ista omnia in visione prophetiæ facta sunt, ac vidit vel visum fuit ipsi se ista opera facere, quæ ipsi præcipiebantur: absit enim ut Deus Prophetas suos stultis, vel ebriis similes reddat, eosque stultorum aut furiosorum actiones facere jubeat.* More Nev. p. 2. cap. 46.

Ezech. VIII. *Cap.* IV. *Cap.* V.

Mais ici le raisonnement de ce grand homme pêche, en concluant, de ce que les choses dont Ezéchiel parle dans le chap. VIII. se sont passées en vision, que celles rapportées dans les chap. IV. & V. se sont également passées en vision. Pour que cette conclusion fût réguliére, il faudroit que les circonstances exprimées dans

dans le cas où elles se passent seulement dans l'imagination, puisque le même tour d'esprit produit les unes & les autres. Ainsi le Lecteur judicieux doit s'appercevoir que la vraie défense, & la défense raisonnable des écrits prophétiques, est celle que nous proposons ici : en montrant que le langage d'action étoit alors, & sin-

ces trois chapitres, fussent de même espéce. Mais, quand on les examine; elles se trouvent très-différentes. Il s'agit, dans le huitiéme chapitre, d'apprendre au Prophéte l'excès d'idolâtrie qui regnoit à Jérusalem. Alors l'idolâtrie elle-même lui est montrée en vision. Dans les chapitres quatre & cinq, il est au contraire question d'instruire le Peuple de la volonté de Dieu par la bouche du Prophéte. Pour lors le Prophéte reçoit ordre d'employer une action symbolique, pour la lui faire connoître. Dans le premier cas, l'avertissement, que nous avons prouvé que le Prophéte recevoit dans une vision, soit réelle, soit imaginaire, répondoit pleinement au but, qui étoit l'instruction du Prophéte. Mais une vision n'eût plus convenu dans le second cas, parce qu'une chose que le Prophéte voit, n'est pas une instruction sensible pour le Peuple.

guliérement chez les Juifs, une maniére commune & familiére de converser.

Cela une fois accordé, toute accusation d'absurdité, & tout soupçon de fanatisme, s'évanouissent d'eux-mêmes. Parce que l'absurdité d'une action, comme le mot nous l'apprend, consiste en ce qu'elle est bizarre, & ne signifie rien. Or l'usage & la coutume rendoit sages & sensées celles des Prophétes. A l'égard du fanatisme d'une action, il est indiqué par ce tour d'esprit qui fait qu'un homme trouve du plaisir à faire des choses qui ne sont point d'usage, & à se servir d'un langage extraordinaire. Mais un pareil fanatisme ne peut plus être attribué aux Prophétes, quand il est clair que leurs actions étoient des actions ordinaires, & que leurs discours étoient conformes à l'idiome de leur pays. Nous éclaircirons cette derniére réflexion par un exem-

En quoi consiste l'absurdité & le fanatisme d'une action.

ple domestique. Lorsque les Ecrivains sacrés parlent *d'être né selon l'esprit ; d'être nourri du lait véritable de la parole ; de mettre des larmes dans une outre ; de rendre témoignage contre des vanités de mensonge ; d'ôter le voile de dessus le cœur des hommes ;* & *de s'édifier l'un l'autre :* ils s'expriment suivant la phrase commune de leur Langue, & la phrase propre & sensée. Ainsi l'on ne sçauroit trouver le moindre fanatisme dans ces expressions du texte original. Mais quand nous voyons quelques-uns de nos compatriotes rejetter leur langage naturel, & affecter de n'employer que des phrases de la Bible, comme s'il y avoit quelque sainteté attachée à ces façons de parler orientales, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'ils se sont laissés aller aux illusions d'une imagination échauffée.

Exemples de langage

§. 10. Ce n'est pas seulement

d'action, dans l'Antiquité profane.

dans l'Histoire sainte que nous rencontrons ces exemples de discours exprimés par des actions. L'Antiquité profane en est pleine, & nous aurons occasion d'en rapporter dans la suite. Les premiers Oracles se rendoient de cette maniére, comme nous l'apprenons d'un ancien dire d'Héraclite : « Que le Roi, dont l'Oracle est » à Delphes, ne parle ni ne se » tait, mais s'exprime par signes. » (f) Preuve certaine que c'étoit anciennement une façon ordinaire de se faire entendre, que de substituer des actions aux paroles.

Ce langage comparé avec l'écriture en peinture.

Or cette maniere d'exprimer les pensées par des actions, s'accorde parfaitement avec celle de les conserver par la peinture. J'ai remarqué dans une ancienne histoire une particularité qui tient si exactement du discours en action, & de l'écriture en peinture, que

(f) οὔτε λέγει, οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει. Plut. περὶ τοῦ μὴ χρᾶν ἔμμετρα, p. 962.

nous pouvons la confidérer comme le chaînon qui unit ces deux façons de s'exprimer, & comme la preuve de leur affinité. Clément d'Alexandrie nous rapporte cette hiftoire en ces termes : » Suivant que *Pherecydes Syrus* l'a » raconté, on dit qu'*Idanthura*, » Roi des Scythes, étant prêt à » combattre *Darius* qui avoit paf» fé l'Ifter, au lieu de lui envoyer » une lettre, lui envoya, par for» me de fymbole, une fouris, » une grenouille, un oifeau, un » dard, & une charrue. » (*t*) Ce

(*t*) Φασὶ γοῦν τὸν Ἰδάνθουραν τῶν Σκυθῶν βασιλέα, ὡς ἱστορεῖ Φερεκύδης ὁ Σύριος, Δαρείῳ διαβάντι τὸν Ἴστρον πόλεμον ἀπειλοῦντα, πέμψαι σύμβολον ἀντὶ τῶν γραμμάτων, μῦν, βάτραχον, ὄρνιθα, οἰστὸν, ἄροτρον. Strom. lib. v. p. 567.

Addition. Les Perfes étoient réduits, felon Hérodote, l. IV. à une extrême néceffité, lorfque les Scythes envoyérent ce Meffage à Darius. Le Héraut répondit à ce Prince, qui lui demandoit ce que ces chofes fignifioient, qu'il avoit ordre uniquement de les préfenter, & enfuite de s'en retourner. Il ajouta cependant que fon Efprit, & celui des Perfes, leur

message devant suppléer à la parole & à l'écriture, nous en voyons la signification exprimée par un mélange d'action & de peinture.

Origine de l'Apologue.

§. 11. Lorsque le langage vint à être cultivé, cette façon grossiére de s'énoncer par action, s'adoucit & se polit sous la forme d'Apologue ou de Fable. Celui qui avoit à parler l'employoit pour faire sur ses Auditeurs l'impression convenable à son dessein. En conséquence il leur racontoit une histoire familiére qu'il avoit inven-

en apprendroit la signification. Darius crut que les Scythes vouloient lui dire par cette énigme, qu'ils lui présentoient la terre & l'eau, & se soumettoient à lui. La souris, à ce qu'il prétendoit, signifioit la terre; la grenouille, signifioit l'eau; l'oiseau pouvoit être comparé au cheval; &, par les fléches, ils marquoient qu'ils se dépouilloient de leur puissance. Mais Gobrias, l'un de ceux qui avoient détruit les Mages, donna une autre interprétation. » Si au lieu de fuir, dit-il, comme » des oiseaux, vous vous cachez dans la » terre, ou dans l'eau, comme les souris » & les grenouilles, vous périrez par ces

tée, dans laquelle il entremêloit des circonstances qui fissent pleinement connoître & goûter ce

» fléches. » Car Hérodote, au lieu d'un dard, compte cinq fléches, & ne dit rien de la charrue. Ce dernier symbole, en suivant l'interprétation de Gobrias, signifioit apparemment que les Perses feroient mieux de retourner chez eux cultiver leurs terres, plutôt que de continuer de faire la guerre. Les Scythes, poursuit Hérodote, vinrent après ce Message se présenter avec leur Infanterie & leur Cavalerie, comme s'ils eussent voulu donner bataille. En même-tems un liévre passa entre les deux Armées, & les Scythes, aussi-tôt qu'ils le virent, commencérent à le chasser avec de grands cris. Darius ayant sçu que c'étoit pour un liévre qu'ils faisoient tant de bruit; » Il me semble, dit-il, que » ces Peuples ne font pas grand état de » nous, & je reconnois à présent que Go- » brias a trouvé le sens de leur énigme. » Ainsi j'approuve son sentiment, & je » pense que nous devons prendre garde » de nous enfermer dans ce Pays, & qu'il » faut songer à nous retirer sûrement. » Il partit effectivement aussi-tôt que la nuit fut venue; ayant eu soin d'user du stratagême que Gobrias lui conseilla pour faire croire aux Scythes qu'il étoit encore dans son Camp.

J'ai cru faire plaisir au Lecteur d'ajouter ce Commentaire d'Hérodote au Texte de Phérécydes.

qu'il

qu'il avoit en vûe. Car le langage étoit encore trop borné, & les esprits trop peu façonnés, pour se servir uniquement du raisonnement abstrait, & du tour direct. Nous avons un bel exemple de cette forme de discours dans celui de Joatham aux Habitans de Sichem, où il leur reproche leur folie, & prédit leur ruine, parce qu'ils avoient choisi Abimélech pour Roi. Comme cet Apologue est non-seulement le plus ancien que nous ayons, mais encore le plus beau (*u*) de l'An-

(*u*) La Morale générale que ce discours renferme, est infiniment importante, & y est inculquée avec toute la force possible. Elle nous apprend que les personnes qui ont le moins de capacité & de mérite, sont les premiéres à se charger de gouverner, tandis que les sages & les gens de bien évitent de conduire les autres, & préférent la jouissance du repos & de la liberté naturelle, à tout le faste qui environne un Souverain. La vanité des petits esprits, lorsqu'ils ont la puissance en main, est représentée dans le quinziéme verset; & il n'est pas possible de mieux

tiquité, il n'eſt pas néceſſaire que je demande la permiſſion de le rapporter. » Les Arbres allérent » un jour pour ſe choiſir un Roi,

peindre le ridicule de cette vanité, que de faire dire par la Ronce, à ſes nouveaux ſujets, qui n'avoient pas beſoin d'ombre, de venir ſe repoſer ſous ſon ombre, elle qui n'en a point; & que, s'ils ne venoient pas s'y repoſer, elle feroit ſortir d'elle-même un feu qui ſeroit capable de dévorer les cédres du Liban, tandis que le feu de la Ronce, & autres broſſailles ſemblables, eſt de ſi peu de durée, que les Orientaux en ont fait un proverbe.

Il eſt bon de faire obſerver ici, ou la candeur de M. Tindal, ou ſon habileté en genre de critique. Voulant prouver la néceſſité de ſe ſervir de ſa raiſon en liſant l'Ecriture, afin de bien entendre les paſſages de l'Ancien Teſtament, où Dieu eſt repréſenté *jaloux*, *en colère*, *ſe repentant*, *en repos*, *&c.* à la façon des hommes; (expreſſions très-à leur place, quand il s'agit de la maniére dont Dieu gouverne *moralement* le monde; & très-néceſſaires, lorſqu'il eſt queſtion de la maniére dont Dieu gouvernoit *civilement* un Peuple particulier.) Il cite entr'autres paſſages ces paroles: *Le vin, qui eſt la joie de Dieu & de l'homme:* comme ſi Joatham eût entendu par le mot, Dieu, *le Gouverneur de l'Univers.* Mais tout Lecteur qui aura du ſens commun, doit voir que ces

» & ils dirent à l'Olivier: Sois no-
» tre Roi. L'Olivier leur répon-
» dit : Abandonnerai-je mon hui-
» le, qui sert à honorer Dieu &

paroles signifient : *Le vin qui est la joie des Dieux héroïques, & des hommes.* Nous trouvons une expression semblable dans Hésiode, lorsqu'il dit, *que les Destinées vengeresses poursuivent les crimes des Dieux & des hommes.*

> Αἵτ' ΑΝΔΡΩΝ τε ΘΕΩΝ τε παραιβασίας ἐφέπουσιν,
> Οὐδέποτε λήγουσι θεαὶ δεινοῖο χόλοιο,
> Πρίν γ' ἀπὸ τῷ δώωσι κακὴν ὄπιν ὅστις ἁμάρτῃ. ΘΕΟΓ. V 220.

Et c'est une chose remarquable que Joatham parle ici à une Ville idolâtre, *qui s'étoit prostituée à Baalim, & avoit choisi Baal-Bérith pour son Dieu :* Un Dieu sorti d'entre les hommes, comme on le peut voir en partie par son nom, & aussi par d'autres circonstances. Mais notre Critique, qui n'a pas compris le sens de ce passage, n'a sûrement pas apperçu la beauté des expressions. Elles renferment la raillerie la plus fine de toutes celles qui sont dans cet Apologue. Elles insinuent aux Sichimites la vanité de leur idolâtrie, & l'origine méprisable de leurs Dieux, qu'ils croyoient prendre, ou avoir effectivement pris plaisir à cette boisson des Mortels.

Juges VIII. 15.

» l'homme, pour aller occuper
» le premier rang parmi les Ar-
» bres? & les Arbres dirent au
» figuier : Viens, & sois notre
» Roi. Le figuier leur répondit :
» Abandonnerai-je la douceur &
» l'excellence de mon fruit, pour
» aller occuper le premier rang
» parmi les Arbres. Ensuite les
» Arbres s'adressérent à la Vigne,
» & lui dirent : Viens, & sois
» notre Roi. La Vigne leur ré-
» pondit: Abandonnerai-je mon
» vin, qui est la joie de Dieu &
» des hommes, pour aller occu-
» per le premier rang parmi les
» Arbres? Alors tous les Arbres
» dirent à la Ronce : Viens, &
» sois notre Roi. La Ronce leur

C'étoit avec le même air de raillerie & de mépris, que le Prophéte Elie donnoit ce conseil aux Prêtres Idolâtres de Baal : » Criez fortement, car c'est un Dieu qui » est occupé ou à parler, ou à marcher : » ou bien il voyage; ou peut-être dort-il, » & il a besoin d'être réveillé. 3. *Reg.* » XVIII. 27.

» répondit : Si vous m'établissez » véritablement votre Roi, ve» nez vous reposer sous mon om» bre : sinon, que le feu sorte de » la Ronce, & qu'il dévore les » cédres du Liban. (*w*)

(*w*) *Juges* IX. 7. . : . S'il étoit possible de s'étonner de l'ignorance & de la mauvaise foi qui regnent dans le Livre intitulé : *The Scheme of literal Prophecy considered*, l'exemple suivant causeroit de la surprise. L'illustre Auteur *de l'Usage & du but des Prophéties*, [Thomas Sherlock, alors Doyen de Chicester, aujourd'hui Evêque de Salisbury, dont l'Ouvrage a été traduit en François, & imprimé à Amsterdam en 1729.] avoit relevé l'absurdité manifeste qu'il y a de supposer que la promesse faite à Adam, *Gen.* III. 15. » se réduisoit à signifier que les ser» pens pourroient mordre les hommes » au talon, & que les hommes seroient » en état, pour se venger, de leur mar» cher sur la tête ; *that serpents would be apt to bite men by the heels, and that men would, in revenge, be as apt to strike them on the head.* Voici ce que lui répond M. Collins. » Ce que le Doyen vient de di» re, n'est qu'un argument contre la pré» tendue absurdité du sens littéral, & » suppose que le fait se réduit simplement » ou *à un Apologue*, ou *à une Parabole*, ou » *à une Allégorie.* Cependant cette pré-

§. 12. Son affinité avec le langage d'action.

§. 12. La grande affinité qu'il y a entre l'*Apologue*, & le langage d'action, se voit dans le récit de l'histoire de Jérémie, & des Ré-

» tendue absurdité s'accorde avec les » idées des Anciens; qui croyoient que » les bêtes avoient eu dans les premiers » siécles du monde, l'usage de la parole, » suivant ce qui est rapporté de l'ânesse » de Balaam dans la Bible; dont l'histoi- » re est racontée d'une maniére simple, » comme toutes les autres histoires de » l'Ancien Testament; où il n'y a rien » qui sente l'Allégorie, & où tout est ex- » posé uniment & simplement. » *What the Dean just now said is nothing but an argument from the pretended absurdity of the literal sense, and that supposes the most plain matter of fact to be* FABLE, *or* PARABLE, *or* ALLEGORY; *tho' it be suited to the notions of the Ancients, who thought that Beasts had, in the first Ages of the Wordl, the use of the speech, agreeable to what is related in the Bible of Balaam's Ass, and told after a simple historical manner, like all the relations in the Old Testamem, wherein there is nothing savours of Allegory, and every thing is plainly and simply exposed.* p. 234.

Je croi qu'il seroit difficile de trouver dans aucun autre endroit de ses Ouvrages, tant de *faussetés* & *d'absurdités* réunies en si peu de lignes. Examinons-les dans l'ordre où elles sont rangées.

Le Doyen, dit-il, *suppose que le fait se*

chabites. Elle renferme une inſtruction qui participe en même-tems de la nature de l'*action*, & de la nature de l'*Apologue*.

réduit ſimplement ou à un Apologue, ou à une Parabole, ou à une Allégorie. Le Doyen n'a jamais fait une ſuppoſition auſſi abſurde. Il connoît trop bien la différence entre Apologue, Parabole, & Allégorie; mais M. Collins ne l'a pas ſentie. Il ſçait qu'un *Apologue* eſt une hiſtoire racontée d'une maniére familiére, & dont on ne prétend pas que le fait ſoit véritable, mais dont le but eſt de perſuader ceux à qui l'on parle de quelque vérité que l'on a en vûe: qu'une *Parabole* eſt une hiſtoire ſemblable à celle de l'Apologue, & expoſée ſeulement en termes plus obſcurs: enfin qu'une *Allégorie* ſuppoſe que l'on raconte un fait réel, bien que l'on ſe ſerve de termes ſymboliques. En ſorte que le Doyen a été ſi éloigné de réduire l'hiſtoire de la chûte du premier homme à un Apologue, ou à une Parabole, que ſon intention a été de prouver aux incrédules qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre, mais une hiſtoire véritable, en montrant qu'elle eſt racontée d'une maniére allégorique.

Selon M. Collins, *c'eſt un Apologue; qu'il faut prendre littéralement, à cauſe qu'il eſt conforme aux idées des Anciens, qui croyoient que les bêtes avoient eu, dans les premiers ſiécles du Monde, l'uſage de la parole.* Il faut qu'il entende, par *ces Anciens*, ceux

Ch. XXXV. » Voici la parole que le Sei-
» gneur adressa à Jérémie au tems
» de Joachim, fils de Josias, Roi
» de Juda, lorsqu'il lui dit : Al-

du tems de Moyse, ou bien, il ne dit rien, qui fasse à notre sujet. Ce seroit certainement une chose nouvelle pour les Sçavans, que le témoignage de ces Anciens. Quelle autre autorité emploie-t-il donc pour soutenir sa proposition ? Une autorité, en bonne foi, bien convainquante ! L'ânesse de Balaam. *Suivant*, dit-il, *ce qui est rapporté de l'ânesse de Balaam dans la Bible, où l'histoire est racontée d'une maniére simple.* Mais pour qui prend-t-il ses Compatriotes ? Sûrement, pour des personnes fort au-dessous de l'ânesse de Balaam, & qui ne sçauroient proférer une seule parole pour lui reprocher une prévarication aussi honteuse. La Bible, à laquelle il appelle avec tant de confiance, nous représente cette histoire, à chaque ligne, comme une histoire extraordinaire & miraculeuse. Balaam y a le don de Prophétie; un Ange y intervient ; & il y est dit positivement que Dieu ouvrit la bouche de l'ânesse. Mais, soit qu'il ait eu assez de présomption pour croire qu'il écrivoit pour des Anes, soit qu'il ait voulu par modestie cacher sa grande lecture, il a mis tout le fardeau sur une seule bête, tandis qu'il avoit tous les autres animaux à son service. Car, quoiqu'il se soit plû à ne point citer d'autre preuve, il en avoit une

lez

» lez à la maison des Réchabi-
» tes, parlez-leur, & faites-les
» entrer dans la Maison du Sei-
» gneur, dans l'une des cham-

bien meilleure que celle de l'ânesse de Balaam, pour faire voir *que les Anciens avoient cru que les bêtes avoient eu, dans les premiers siécles du monde, l'usage de la parole :* je veux parler des FABLES d'ESOPE. Ce livre aura difficilement échappé à sa grande lecture ; car le Chevalier Temple a dit que les plus anciens livres sont les meilleurs, & s'est avisé de citer celui-ci en exemple, au lieu de citer la Bible. * Notre *Faiseur de systêmes* regardoit sans doute ces fables comme autant de récits d'histoires véritables. Et nous n'en devons point être surpris ; puisque nous voyons, quoiqu'il ait écrit plus d'un livre sur le sens allégorique des Prophéties, qu'il ne sçavoit pas seulement en quoi consiste une allégorie. Mais, s'il a jugé † celle-ci trop profonde pour des Théologiens, & a mieux aimé les renvoyer à leur Bible, quel pouvoir sympathique l'a attiré vers l'ânesse de Balaam ? Ses Fables d'Esope l'auroient pû conduire à citer plutôt l'histoire de Joatham. Elle est rapportée d'une maniére si unie & si simple, que, quand non-seulement le *serpent*, mais aussi l'*arbre de la science*, auroit parlé, il eût pû donner une bonne explication du Phénoméne, par le moyen de cet Apologue de Joatham, *qui est raconté d'une maniére simple & historique, comme toutes les autres*

* (*Our Schemist* : à cause du titre de l'Ouvrage de Collins. *The Scheme of literal, &c.*)

† L'allégorie de la chûte d'Adam.

» bres du trésor, & vous leur
» donnerez du vin à boire.

» Alors je pris Jézonias, fils
» de Jérémie, fils d'Habsanias,

histoires de l'Ancien Testament, cela eût sûrement ajouté beaucoup à sa découverte, que les Anciens ont pensé, non-seulement que les bêtes, mais que les arbres aussi parloient dans les premiers siécles du monde.

Les *Anciens!* Quelle idée ce grand homme s'étoit formé des anciens Sages! Mais s'il dit ce qu'il trouve, ils paroissent lui avoir appris peu de choses. Ils se sont plû à des traditions fabuleuses, il est vrai; mais ils n'étoient pas pour cela aussi simples qu'il le suppose: car quelqu'incroyable, & quelqu'extravagante que soit leur Mythologie, ils ont toujours eu l'esprit d'assigner une cause *suffisante* à chaque effet. Ils n'ont jamais représenté les choses qui s'écartoient de l'ordre de la nature, que comme placées dans l'endroit où elles étoient, par quelque Dieu à qui la Nature étoit soumise. Homère lui-même, lorsqu'il a fait parler les Chevaux d'Achille, ou qu'il leur a prêté des passions humaines, n'a pas cru suffisant de les représenter mûs par un Dieu, s'il ne nous apprenoit en même-tems qu'ils étoient d'une race céleste & immortelle. Qu'il me soit donc permis de dire aux *Auteurs*, & aux *Lecteurs* de cette trempe, que le goût des Anciens pour les prodiges & le merveilleux, ne se feroit jamais manifesté par de

» ses freres, & tous ses fils, &
» toute la maison des Réchabi-
» tes. Et je les fis entrer dans la
» Maison du Seigneur, dans la

semblables effets, s'il n'y avoit pas eu une *tradition certaine* de l'intervention fréquente de la Providence de Dieu dans les premiers siécles du monde.

Il est constant que les Anciens parlent de la parole & du langage, comme étant naturel aux animaux; & il est vraisemblable que notre Auteur a eu quelque connoissance imparfaite de cette opinion. Il lui a ensuite attribué au hazard une antiquité éloignée, parce que cela convenoit à son but, quoique son âge remonte seulement au tems des Grecs. Car il y a eu deux sortes d'idées attachées à cette opinion, & elles ont eu deux époques différentes.

La *premiére* idée est celle des Grecs. Quand leurs Poëtes inventérent la fable des quatre Ages, entr'autres extravagances dont ils décorérent l'Age d'or, celle de prétendre que les bêtes & les hommes avoient eu un langage commun, fut du nombre. Le sens caché, attaché à cette pensée par ceux qui la hazardérent les premiers, étoit que ni les uns, ni les autres, n'avoient eu réellement de langage. Car les Grecs, comme nous avons vû ci-dessus, note A §. 8. pensoient que les hommes n'étoient parvenus que par des dégrés très-lents à parler. Cependant

» chambre du trésor, où étoient
» les enfans d'Hanan, fils de Jégé-
» délias, homme de Dieu, près
» de la trésorrerie des Princes;

la chose vint bien-tôt à être prise dans le sens qui étoit le plus favorable au merveilleux; c'est-à-dire, que les bêtes, dans cet heureux âge, avoient eu le don de la parole, ainsi que les hommes. Mais cette idée, comme nous le répétons, n'a eu lieu que dans l'imagination de leurs Poëtes, & dans des tems si éloignés de celui dont il est ici question, qu'elle ne fait pas plus pour le sentiment de Collins, que feroient des *Contes des Fées*.

La *seconde* idée est celle qu'ont eu les Peuples Barbares. Et, quoique plus moderne encore par rapport au tems, le sens du moins en étoit un peu plus philosophique. Ils se sont imaginés que les bêtes avoient un langage, mais un langage qui leur étoit particulier, & si différent du langage humain, que, de parvenir à le connoître, étoit regardé comme un dégré supérieur de sagesse. Les Arabes semblent avoir donné les premiers dans cette idée, qui paroît n'avoir eu d'autre origine que celle-ci. Plusieurs personnes menant parmi eux une vie contemplative, dans des endroits écartés & dans des déserts, pouvoient, en entendant le bruit des oiseaux qui voloient, & le cri des bêtes sauvages, conjecturer qu'il se passoit loin d'eux quelque chose d'extraor-

» au-dessus de celle de Maasias,
» fils de Sellum, qui étoit garde
» du Vestibule. Et je mis devant
» les enfans de la maison des Ré-

dinaire, telle qu'une marche de gens à cheval, ou de personnes qui voyageoient par caravannes. Ils appellérent, dans leur style figuré, un pareil avertissement, *langage*, & l'on a ensuite cru sérieusement la chose. Les Goths ont eu la même idée au sujet du langage des oiseaux & des bêtes.* Le Comte de Boulainvilliers, dans sa vie de Mahomet, donne une fort bonne explication de ceci, quand il dit, en parlant des avantages de la solitude des Arabes: » Mais elle ne leur sert pas moins » à augmenter leurs connoissances, lesquelles ils étendent, selon leur génie » particulier, aux sciences les plus difficiles. Il n'est point rare en effet de trouver chez eux des hommes qui se sont » fait une étude, dans le loisir de cette » solitude, du langage des oiseaux, de » sorte que l'usage leur rend familiére la » signification de certains cris; chose aisée à comprendre, à l'égard d'une contrée où le changement d'objets est si » rare, qu'un oiseau, par exemple, ne » peut appercevoir du haut des airs où il » vole, une troupe de Cavaliers dans une » plaine plus éloignée, sans faire un certain cri à cette occasion, qu'un homme » appliqué peut remarquer, & distinguer » d'un autre formé par rapport à un autre

* *Voyez Th. Bartholini Antiq. Danic. p. 668, 669.*

» chabites, des tasses & des cou-
» pes pleines de vin, & je leur
» dis : Bûvez du vin.

» Ils me répondirent : Nous ne
» boirons point de vin, parce que
» Jonadab, notre pere, fils de

Voyez son art. dans d'Herbelot, Bibl. Orient. p. 442. 443.

» sujet. L'histoire de *Hégiage* est fameuse
» en ce genre, & ne contient rien qui ne
» paroisse probable, selon cette explica-
» tion, quoiqu'il s'y trouve des circons-
» tances extraordinaires. Il s'en faut beau-
» coup néanmoins que je voulusse con-
» clure de cette histoire, que les animaux
» ont réellement un langage intelligible
» à des hommes qui en auroient fait une
» étude. Tout ce que je prétends se réduit
» à établir, que certains objets peuvent
» exciter dans les bêtes certains mouve-
» mens, ou de certaines articulations,
» qu'un homme solitaire & attentif peut
» si bien observer, & se faire un tel usa-
» ge de cette observation, qu'à l'occasion
» du même cri il reconnoîtra quel est l'ob-
» jet dont l'animal est frappé ».

P. 41. 42. *ed. d'Amst.* 1731.

Quant à la derniére conclusion de Collins, *que toutes les histoires de l'Ancien Testament sont racontées uniment, & simplement*, elle ne vaut pas mieux que tout ce qui la précéde, comme on le verra dans la suite de cette Dissertation, où nous aurons plus d'une occasion de parler du génie de l'Antiquité, & du style de l'Ecriture.

» Récab, nous a fait ce comman-
» dement; vous ne boirez jamais
» de vin, ni vous, ni vos enfans.
» Vous ne bâtirez point de mai-
» sons, vous ne semerez point de
» grains, vous ne planterez point
» de vigne, & vous n'en aurez
» point à vous; mais vous habi-
» terez dans des tentes tous les
» jours de votre vie, afin que
» vous viviez long-tems sur la
» terre, dans laquelle vous êtes
» étrangers. Nous avons donc
» obéi à Jonadab notre pere, fils
» de Récab, dans toutes les cho-
» ses qu'il nous a commandées;
» & nous n'avons point bû de vin
» tous les jours de notre vie, ni
» nous, ni nos femmes, ni nos
» fils, ni nos filles. Nous n'avons
» point bâti de maisons pour y
» habiter, & nous n'avons point
» eu de vignes, ni de champs,
» ni de bleds. Mais nous avons
» habité sous des tentes, & nous
» avons obéi en toutes choses à

» ce que Jonadab, notre pere,
» nous avoit commandé. Nabu-
» chodonosor, Roi de Babylo-
» ne, étant venu dans notre pays,
» nous dîmes : Allons, entrons
» dans Jérusalem, pour nous met-
» tre à couvert de l'armée des
» Chaldéens, & de l'armée de
» Syrie, & nous sommes demeu-
» rés depuis dans Jérusalem.

» Alors le Seigneur dit à Jé-
» rémie : Voici ce que dit le Sei-
» gneur des Armées, le Dieu
» d'Israël : Allez, dites au Peuple
» de Juda, & aux Habitans de
» Jérusalem : Ne vous corrige-
» rez-vous jamais, & n'obéirez-
» vous jamais à mes paroles, dit
» le Seigneur ? Les paroles de Jo-
» nadab, fils de Récab, par les-
» quelles il commanda à ses en-
» fans de ne point boire de vin, ont
» fait une telle impression sur eux,
» qu'ils n'en ont point bû jusqu'à
» cette heure, & qu'ils ont tou-
» jours obéi au commandement

» de leur pere. Mais, pour moi,
» je vous ai parlé, & je n'ai pas
» manqué de vous inſtruire de
» bonne heure, & cependant
» vous ne m'avez point obéi. Je
» vous ai envoyé tous mes Pro-
» phétes mes ſerviteurs; je me ſuis
» hâté de vous les envoyer dès le
» point du jour, vous diſant par
» eux : Convertiſſez-vous; que
» chacun quitte ſa voie corrom-
» pue; redreſſez vos affections &
» vos déſirs; ne ſuivez point les
» Dieux étrangers, & ne les ado-
» rez point; & vous habiterez
» dans la terre que je vous ai don-
» née, & que j'avois donnée à
» vos peres; & cependant vous
» n'avez point voulu m'écouter,
» & vous avez refuſé de m'obéir.
» Ainſi les enfans de Jonadab,
» fils de Récab, ont exécuté in-
» violablement l'ordre que leur
» pere leur avoit donné, mais ce
» Peuple ne m'a point obéi. C'eſt
» pourquoi voici ce que dit le

» Seigneur des Armées, le Dieu
» d'Israël. Je ferai tomber sur Juda, & sur tous les Habitans de
» Jérusalem, tous les maux que
» j'avois prédit qui leur arriveroient; parce que je leur ai parlé, & ils ne m'ont point écouté. Je les ai appellés, & il ne
» m'ont point répondu.

» Mais Jéremie dit à la maison
» des Réchabites : Voici ce que
» dit le Seigneur des Armées,
» le Dieu d'Israël : parce que
» vous avez obéi au précepte de
» Jonadab, votre pere, que vous
» avez gardé tout ce qu'il vous a
» ordonné, & que vous avez fait
» tout ce qu'il vous a commandé,
» voici ce que dit le Seigneur des
» Armées, le Dieu d'Israël. La
» race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point d'avoir
» des hommes qui servent en ma
» présence. »

l'Apologue comparé à l'Ecri-

Telle est l'origine de l'Apologue, genre de discours qui ré-

pond à tous égards à l'écriture Hiéroglyphique, l'un & l'autre étant le ſymbole d'une choſe différente que l'on ſous-entend. Mais, comme il eſt arrivé quelquefois qu'un Hiéroglyphe, quand il eſt devenu fameux, a perdu ſa ſignification propre, pour en prendre une générale; par exemple, le Caducée, qui, après avoir d'abord marqué ſeulement l'office pacifique d'Hermès, vint par ſucceſſion de tems à être le ſymbole général de l'alliance & de l'amitié: il eſt auſſi arrivé la même choſe à l'Apologue. Un Apologue célébre pour l'art & la beauté de ſa compoſition, ou à cauſe de l'effet extraordinaire que produiſoit l'application que l'on en faiſoit, a bien-tôt ceſſé d'être en uſage, & a été converti en un proverbe. Le Meſſage de Joas à Amaſias, nous en fournit un bel exemple. [Amaſias ayant battu dix mille Iduméens, & pris d'aſ-

ture Hiéroglyphique. Son changement en proverbe.

ſaut une Fortereſſe, envoya des Ambaſſadeurs à Joas, & lui fit dire : Venez, voyons-nous l'un l'autre. Joas, Roi d'Iſraël, renvoya [cette réponſe à Amaſias, Roi de Juda] » Le Chardon du » Liban envoya vers le Cédre » qui eſt au Liban, & lui fit di» re : Donnez-moi votre fille, » afin que mon fils l'épouſe. Mais » les bêtes de la forêt du Liban » paſſérent, & foulérent aux pieds » le chardon. Parce que vous » avez eu de l'avantage ſur les » Iduméens, & que vous les » avez battus, votre cœur s'eſt » élevé d'orgueil. Soyez content » de votre gloire, & demeurez » en repos dans votre maiſon. » Pourquoi cherchez-vous à at» tirer des malheurs ſur vous, » pour périr vous-même, & Juda » avec vous ? »[1] Get Apologue ſatyrique du chardon & du cédre, comme on voit, étoit alors changé en un proverbe.

[1] IV. Reg. XIV. 9. 10.

§. 13. Mais, quand le langage fut devenu un Art, l'Apologue se réduisit à une similitude. On chercha à rendre par là le discours plus concis & plus court. En effet, le sujet étant toujours présent, il n'étoit plus nécessaire, comme dans l'Apologue, d'en faire d'application formelle. Ces paroles de Jérémie[1], qui tiennent le milieu entre l'Apologue & la similitude, & qui, par conséquent, participent de la nature des deux, nous feront connoître avec quelle facilité l'Apologue s'est réduit à une similitude. » Le » Seigneur t'a appellé un Olivier » verd, beau, & bon. Il le met- » tra au feu avec grand bruit, & » en brisera les branches. »[1]

Origine de la similitude.

[1] XI. 16.

On peut dire que la similitude répond aux marques ou caractères de l'écriture Chinoise; & que, comme ces marques ont produit la méthode abrégée des lettres alphabétiques, de même aussi, pour

La similitude comparée aux caractères de l'Ecriture Chinoise; & sa différence d'avec la métaphore.

rendre le discours plus coulant, & plus élégant, la similitude a produit la métaphore, qui n'est autre chose qu'une similitude en petit. Car les hommes étant aussi habitués qu'ils le sont aux objets matériels, ont toujours eu besoin d'images sensibles, pour communiquer leurs idées abstraites. Les dégrés par lesquels la similitude s'est réduite en métaphore, sont faciles à remarquer par une personne qui lit attentivement les écrits des Prophétes. Rien n'y est plus ordinaire que le langage entremêlé de similitudes & de métaphores. A peine quittent-ils la similitude, qu'ils reprennent la métaphore. C'est dans ce style que le Prophéte[1] dénonce les jugemens de Dieu contre le Roi d'Assyrie. » [Il n'y avoit point de » cédres qui fussent plus hauts que » celui-là.] ... Mais voici ce que » dit le Seigneur notre Dieu. » Parce que ce cédre s'est élevé

[1] *Ezechiel*, xxxi. 10. & *suiv.*

» dans sa hauteur, qu'il a poussé
» si haut la pointe de ses rameaux
» verds & touffus, & que son cœur
» s'est élevé dans sa grandeur, je
» l'ai livré entre les mains du plus
» fort d'entre les Peuples, qui le
» traitera comme il lui plaira : je
» l'ai chassé, comme son impiété
» le méritoit. Des étrangers, les
» plus cruels de tous les Peu-
» ples, le couperont par le pied,
» & le jetteront sur les monta-
» gnes. Ses branches tomberont
» de toutes parts le long des val-
» lées. Ses rameaux seront rom-
» pus sur toutes les roches de la
» terre ; & tous les Peuples du
» monde se retireront de dessous
» son ombre, & l'abandonne-
» ront. Tous les oiseaux du Ciel
» habiteront dans ses ruines, &
» toutes les bêtes se retireront
» dans ses branches. C'est pour-
» quoi tous les arbres plantés ne
» s'éléveront plus dans leur gran-
» deur. Ils ne pousseront plus la

» pointe de leurs rameaux au-
» dessus de leurs branches épais-
» ses. »

Fondement des différentes sortes d'Ecritures & de langages.

§. 14. Ainsi nous voyons que le fondement commun des différentes sortes d'écritures & de langages, a été une *peinture*, ou bien une *image* présentée à l'imagination par l'entremise des yeux, ou des oreilles. Et comme cette maniére de se faire entendre est la plus simple, & la plus universelle, puisque *la peinture* commence où les caractères arbitraires d'un Alphabeth ne pourroient être déchifrés, & l'*image* où les termes abstraits ne pourroient être compris, nous devons conclure que l'une & l'autre ont naturellement été trouvées par nécessité.

Observations sur leurs changemens progressifs.

Il ne sera pas inutile de rappeller ici une observation, qui a déja été faite plus haut [§.8.] que la maniére la plus ancienne & la plus simple de s'exprimer, soit en écrivant, soit en parlant, n'a pas tout d'un

d'un coup cessé d'être en usage, lorsque l'on en a inventé une plus parfaite. Aussi voyons-nous dans la Bible que le langage d'action a encore subsisté après l'introduction de l'Apologue ; & l'Apologue, après l'introduction de la similitude & de la métaphore. Il en a été de même au regard de l'écriture. Les premiers Hiéroglyphes, & les plus simples, ont continué, comme nous le verrons, d'être encore usités en Egypte long-tems après l'invention de ceux appellés Symboliques, où il y avoit plus de raffinement. Ceux-ci pareillement ont subsisté, non-seulement après avoir été portés à ce dégré de perfection qui en a fait des caractères semblables à ceux des Chinois, mais même après l'invention des lettres.

Nous allons présentement examiner comment les hommes, après avoir fait de nécessité ver-

tu, en employant ces différentes façons de parler, & ces différentes formes d'écriture, ont ensuite changé en mystère & en ornement, ce que la pauvreté avoit fait naître, & ce que la simplicité avoit entretenu.

II. PARTIE.

Plan de cette seconde partie.

§. 15. JE me flatte d'avoir montré que l'opinion des Anciens & des Modernes, regardée jusqu'ici comme incontestable, que les Egyptiens ont inventé les Hiéroglyphes pour cacher leur science, & la rendre mystérieuse, n'a aucun fondement légitime. Cependant, comme il est certain que cette Nation s'en est servi à la fin pour cet usage, il faut examiner comment cela est arrivé, & comment une des méthodes d'instruction la plus simple & la moins embarrassée, a

été changée en une autre très-composée & très-difficile.

Pour appuyer d'autorités convenables ce que j'ai à dire sur cet article, il est nécessaire de rapporter deux passages importans de Porphyre & de Clément d'Alexandrie, où il est parlé des diverses écritures des Egyptiens, & de leurs différens genres. Nous réglerons là-dessus notre discours, qui, de son côté, contribuera à l'éclaircissement de ces passages, qu'il nous semble que l'on a très-imparfaitement entendus jusqu'à présent.

Mais, afin que le Lecteur puisse en mieux juger, je vais lui donner d'abord une idée générale des différens genres & espéces d'écriture des Egyptiens, suivant l'ordre du tems, dans lequel chacune a été inventée & perfectionnée; renvoyant pour la preuve & l'explication, au discours même.

§. 16. Les Egyptiens ont eu

Idée générale de diverses écritures des Egyptiens.

quatre sortes d'écritures.

1°. L'Hiéroglyphique, qui se subdivisoit en Curiologique, dont l'écriture étoit plus grossiére, & en Tropique, où il paroissoit plus d'art.

2°. La Symbolique, qui étoit double aussi, l'une plus simple & tropique, l'autre plus mystérieuse & allégorique.

Ces deux écritures, l'Hiéroglyphique, & la Symbolique, qui ont été connues sous le terme générique d'*Hiéroglyphes*, que l'on distinguoit en Hiéroglyphes propres, & en Hiéroglyphes symboliques, n'étoient pas formées avec les lettres d'un Alphabeth, mais l'étoient par des marques ou caractères qui tenoient lieu des choses, & non des mots.

3°. L'Epistolique, ainsi appellée, comme nous le verrons, parce qu'on ne s'en servoit que dans les affaires civiles.

4°. L'Hiérogrammatique, qui

n'étoit d'uſage que dans les choſes relatives à la Religion.

Ces deux derniéres Ecritures, l'Epiſtolique, & l'Hiérogrammatique, tenoient lieu de mots, & étoient formées avec les lettres d'un Alphabeth.

§. 17. Après avoir donné cette idée générale, venons aux paſſages en queſtion.

Porphyre, en parlant de Pythagore, dit » qu'il demeura avec » les Prêtres d'Egypte, & fut » inſtruit dans la ſageſſe & la Langue du pays, auſſi-bien que » dans les trois eſpéces de lettres; » l'*Epiſtolique*, *l'Hiéroglyphique*, » & *la Symbolique*. L'Hiéroglyphique rendoit le ſens de l'Ecrivain, par une imitation ou » peinture de la choſe qu'il ſe » propoſoit d'exprimer: & la » Symbolique, par des énigmes » allégoriques ». Καὶ ἐν Αἰγύπτῳ μὲν τοῖς ἱερεῦσι συνῆν, καὶ τὴν σο-

Paſſage de Porphyre.

φίαν ἐξέμαθε, καὶ τὴν Αἰγυπτίων φωνήν. Γραμμάτων δὲ τριττὰς διαφοράς, ΕΠΙΣΤΟΛΟΓΡΑΦΙΚΩΝ τε, καὶ ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΩΝ, καὶ ΣΥΜΒΟΛΙΚΩΝ. τῶν μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν, τῶν δὲ ἀλληγορουμένων κατά τινας αἰνιγμούς. (a)

Passage de Clement d'Alexandrie.

Clément d'Alexandrie est plus

(a) *Vita Pythagoræ cap.* XI. & XII. p. 15. *ed. Kusteri.* Holstenius a traduit τῶν μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν, τῶν δὲ ἀλληγορουμένων κατά τινας αἰνιγμούς, de cette maniére: *Quorum illud* propriam & communem loquendi consuetudinem *imitatur*; reliqua *per allegorias sub quibusdam ænigmatum involucris sensum exprimunt.* Par où il semble qu'il a cru que τῶν μὲν κοινολογουμένων κατὰ μίμησιν étoient une explication de la nature de l'Ecriture Epistolaire, & τῶν δὲ ἀλληγορουμένων κατά τινας αἰνιγμούς, une explication de la nature de l'Ecriture Hiéroglyphique & symbolique: au lieu que les premiers mots sont une explication de l'Ecriture Hiéroglyphique; & les seconds, une explication de l'Ecriture symbolique seulement. Car Porphyre ayant parlé de trois sortes d'écritures; la premiére, commune à tout le monde; & les deux autres, particuliéres alors aux Egy-

étendu & plus clair. « Ceux que
» l'on inftruit dans la fageffe Egy-
» ptienne, apprennent avant tout
» les différentes efpéces de let-
» tres : la premiére appellée *Epi-
» ftolique*; la feconde, appellée
» *Sacerdotale*, à caufe que les
» Ecrivains s'en fervent dans ce
» qui a rapport à la Religion; &
» l'*Hiéroglyphique*, qui eft la der-

ptiens, quand il vient à parler de leurs natures, il omet judicieufement d'expliquer l'Epiftolique, que tout le monde connoiffoit, & fe renferme dans l'Hiéroglyphique, & la Symbolique. Mais fi, comme Holftenius le penfe, il expliquoit la nature de l'Epiftolique par ces mots τῶν μὲν κοινολογουμένων, &c, il auroit alors omis de parler de l'Hiéroglyphique; car τῶν δὲ ἀλληγορουμένων &c. fe rapportent uniquement à la Symbolique, ce qui feroit une faute impardonnable.

Le paffage de Clément d'Alexandrie prouvera encore mieux qu'Holftenius s'eft trompé. Car l'Ecriture que Porphyre appelle Hiéroglyphique & Symbolique, Clément ne la nomme qu'Hiéroglyphique; employant, comme un terme générique, la même expreffion que Porphyre avoit employée comme un terme fpécifique. En effet, Clement nous dit, en

» niére & la plus parfaite. L'une[1] » de ces Ecritures se forme selon » la maniére simple & ordinaire » d'écrire, à l'aide des premiers

[1] C'est-à-dire, l'Epistolique, & la Sacerdotale.

parlant de la nature de l'Ecriture Hiéroglyphique, que l'une des deux espéces ΚΥΡΙΟΛΟΓΕΙΤΑΙ ΚΑΤΑ ΜΙΜΗΣΙΝ, imitoit directement & simplement la chose que l'on se proposoit de représenter: par où il entend l'Hiéroglyphique propre, que Porphyre, dans son énumération, distingue de la Symbolique. Clément semble même avoir emprunté son expression de κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν, du τῶν μὲν κυριολογουμένων κατὰ μίμησιν, de Porphyre, par où ce dernier, comme nous disons, a voulu expliquer la nature de l'Hiéroglyphique propre. De plus, lorsque Clément explique la nature de l'Ecriture Epistolique, avec autant de raison, que Porphyre en avoit eu de ne la point expliquer, il la décrit tout autrement, & dans des termes très-propres: ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν πρώτων ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ ΚΥΡΙΟΛΟΓΙΚΗ.

Cependant un Sçavant Auteur, s'appuyant sur l'autorité d'Holstenius, qui lui sert pour prouver la basse antiquité de l'Egypte, voudroit nous persuader que » Porphyre n'a pas entendu, par κυριολογούμενα κατὰ μίμησιν, que les caractères dont » il parle, imitoient la forme ou la figure » des choses que l'on se proposoit d'exprimer; *parce que* ce n'est pas le μίμησις » que les Anciens ont attribué aux Let-

élémens

» élémens ou lettres d'un Alpha-
» beth. Dans l'autre [1] on emploie
» des Symboles que l'on exprime
» de *trois* façons. *La premiére Ecri-*

[1] C'eſt-à-dire l'Hiéroglyphique.

» tres ». *Porphiry did not mean, by the expreſſion* κοινολογούμενα κατὰ μίμησιν, *that the characters he ſpoke of imitated the forms or figures of the things intended by them.* FOR *that was not the* μίμησις *which the Ancients Writers aſcribed to* LETTERS. *Sacr. and prof. hiſt. of the world connect. vol. 2. p. 296. and m. p. 335.* Mais c'eſt là une pétition de principe, puiſque c'eſt ſoutenir que Porphyre donne ici la deſcription de l'Ecriture Epiſtolique. Dans cette ſuppoſition, M. SHUCKFORD dit que l'*imitation des formes ou figures des choſes n'eſt pas le* μίμησις *que les Anciens ont attribué aux lettres.* Ce ne l'eſt certainement pas. Auſſi prétendons-nous que Porphyre ne parle pas des *lettres*, mais des *figures Hiéroglyphiques.* C'eſt pourquoi μίμησις ſignifie, & peut ſignifier, car c'eſt le ſens littéral du mot, l'imitation de la figure des choſes.

Examinons néanmoins ſa critique ſur ce mot, quoiqu'elle ſerve ſi peu à ſon deſſein. Socrates paroît dire dans Platon, ὁ διὰ τῶν συλλαβῶν τε καὶ γραμμάτων τὴν οὐσίαν τῶν πραγμάτων ΑΠΟΜΙΜΟΥΜΕΝΟΣ. » Or les » Anciens, ſelon M. Shuckford, étoient » extrêmement exacts en parlant des mots » & des lettres. Quand un mot, ou un » ſon, étoit jugé pleinement exprimer, » ſuivant leurs idées, la choſe dont il de-

» *ture Symbolique* s'attache à imi-
» ter ſimplement la figure de la
» choſe repréſentée. *La ſeconde* ſe
» ſert de marques tropiques. Et

» voit être le nom, alors ils l'appelloient
» l'*εἰκὼν*, ou la peinture de cette choſe ».
The Ancients Were exceeding Philoſophical in their accounts of both words and letters. When a word or ſound was thought fully to expreſſ, according to their notions, the thing which it was deſigned to be the name of, then they called it the εἰκὼν, or picture, of that thing. Les Anciens étoient ſans doute prodigieuſement profonds, ſi nous nous en rapportons au P. Kircher & à ſes diſciples Mais, ſi un homme ordinaire peut être cru, tout le myſtère de *μίμησις* & d'*εἰκὼν* ſe réduit à ceci. Les *lettres alphabétiques* ſont venues, comme nous l'avons montré, des *caractères Hiéroglyphiques ;* d'où elles ont même reçu leur *forme*. Les Anciens donc, ainſi qu'il étoit très-naturel, quand ils ont parlé du pouvoir des *lettres*, & de celui des *mots* qu'elles forment, ont ſouvent transféré à ceux-ci les termes de *μίμησις* & d'*εἰκὼν*, qui appartenoient proprement aux caractères Hiéroglyphiques.

Le mot *ἀπομιμέομαι*, que M. Shuckford cite de Platon, en eſt une preuve bien claire. Il ſignifie littéralement, *imiter d'après un modéle ;* mais, dans le ſens figuré, il ſignifie en général *exprimer*. De même *πλάσμα* ſignifie originairement *tout ce qui eſt formé & façonné par l'art ;* &, métapho-

» *la troisiéme*, employant au con-
» traire l'allégorie, fait usage des
» énigmes. L'exemple suivant ex-
» pliquera la premiére espéce d'é-

riquement, il se prend pour une *similitude dans le discours*, & même pour *le ton juste de la voix*. Plutarque, dans son Discours de la Pythonisse, qui ne rend plus ses oracles en vers, a un passage remarquable, où l'on croit communément que le mot πλάσμα doit s'entendre dans le premier de ces sens métaphoriques; mais je pense qu'on doit l'entendre dans le second. Il dit, en parlant de l'ancienne maniére de rendre les Oracles: οὐκ ἀνήδυντον, οὐδὲ λιτὴν, ἀλλ' ἐν μέτρῳ καὶ ὄγκῳ καὶ ΠΛΑΣΜΑΤΙ καὶ μεταφοραῖς ὀνομάτων, καὶ μετ' αὐλοῦ. M. le Clerc traduit ainsi la derniére partie de ce passage: *Pedibus vincta, tumida, quæsitis & tralatitiis verbis constantia, & cum tibia pronunciata*. Mais πλάσματι signifie ici, non pas *quæsitis verbis*, mais ce ton de la voix que nous pouvons appeller *placida conformatio*; & il est opposé à ὄγκῳ, le ton contraire, que nous pouvons appeller *gravis conformatio*. Ces deux espéces de tons avoient lieu sur le Théâtre, d'où la comparaison est ici prise, dans une sorte de *récitatif* qui se jouoit sur la flûte. De maniére que la pensée de Plutarque est, que les anciens Oracles se rendoient non-seulement en vers dans un style pompeux & figuré, mais encore étoient chantés au son de la flûte. Aux mots ὄγκῳ &

De prophetia, p. 18. tom. IV. Comm. in V. T.

» criture Symbolique, qui se ren-
» fermoit dans une imitation ex-
» presse de la chose. Ils faisoient
» un cercle pour marquer le So-
» leil, & un demi-cercle pour
» marquer la Lune. La seconde
» espéce d'Ecriture Symbolique,
» qui étoit une Ecriture Tropi-
» que, exigeoit que l'on changeât
» l'objet, en y en substituant un
» autre qui fût juste & propre. (*)
» Cela s'effectuoit quelquefois par
» un simple changement, & quel-
» quefois par des changemens
» multipliés & composés. C'est
» cette Ecriture (c) qu'ils ont em-
» ployée sur des pierres & des

πλάσματι, il oppose ἀνήδυντον, dans le sens de *discordant*; & à μεταφορικοῖς ὀνομάτων, il oppose λιτῷ, qui signifie *uni*, *simple*.

(*) Κατ' οἰκειότητα μετάγοντες καὶ μετατιθέντες. c'est-à-dire, comme je le conçois, en représentant une chose par une autre qui avoit des qualités relatives ou analogues avec celle représentée.

(c) Ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων. Le Traducteur Latin ne s'est pas écarté de l'original, *Anaglyphciis describunt*; que Stanley a rendu par ces mots Anglois: *They write by*

» colonnes, pour y graver les » louanges de leurs Rois sous le » voile de Fables Théologiques. » Voici un exemple de la troi» siéme espéce d'écriture sym» bolique, qui étoit exprimée par » des énigmes. Le cours oblique » des étoiles étoit cause qu'on les » représentoit par des corps de » serpens. Mais à l'égard du so» leil, les Egyptiens le compa» roient à un Scarabé, à cause » que cet insecte fait une bou» le avec du fumier de bête, » autour de laquelle il se rou» le en regardant ce luminaire. Αὐτίκα οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παιδευόμενοι πρῶτον μὲν πάντων τὴν Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκ-

Anaglyphics. * Comme si c'étoit une nouvelle espéce d'écriture dont Clément d'Alexandrie parloit là pour la premiére fois, & que l'on dût ajouter aux trois autres. Au lieu que l'intention de ce Pere a été, je crois, de dire que les *Symboles Tropiques* se trouvoient particuliérement sur les monumens de pierre des Egyptiens, ce qui est vrai.

* *Lives of philosoph. pag.* 350. *ed.* 3.

μανθάνουσι, τὴν ΕΠΙΣΤΟΛΟΓΡΑΦΙΚΗΝ καλουμένην, δευτέραν δὲ, τὴν ΙΕΡΑΤΙΚΗΝ, ᾗ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς· ὑστάτην δὲ καὶ τελευταίαν, τὴν ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΗΝ. ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολογική· ἡ δὲ, συμβολική. τῆς δὲ συμβολικῆς ἡ μὲν κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν. ἡ δ' ὥσπερ τροπικῶς γράφεται· ἡ δὲ ἄντικρυς ἀλληγορεῖται κατά τινας αἰνιγμούς. Ἥλιον γοῦν γράψαι βουλόμενοι, κύκλον ποιοῦσι. Σελήνην δὲ, σχῆμα μηνοειδὲς, κατὰ τὸ κυριολογούμενον εἶδος. τροπικῶς δὲ, κατ' οἰκειότητα μετάγοντες καὶ μετατιθέντες, τὰ δ' ἐξαλλάττοντες. τὰ δὲ, πολλαχῶς μετασχηματίζοντες, χαράττουσιν. τοὺς γοῦν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογουμένοις μύθοις παραδιδόντες, ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων· τοῦ δὲ κατὰ τοὺς αἰ-

νισμοὺς, ἐξ ἴσου εἴδους, δεῖγμα ἔστω τόδε, τὰ μὲν γὰρ τῶν ἄλλων ἄστρων, διὰ τὴν πορείαν τὴν λοξὴν, ὄφεων σώμασιν ἀπείκαζον. τὸν δὲ Ἥλιον, τῷ τοῦ κανθάρου. ἐπειδὴ κυκλοτερὲς, ἐκ τῆς βοείας ὄνθου σχῆμα πλασάμενος, ἀντιπρόσωπος κυλινδεῖ. (*d*)

Ainsi s'expriment ces deux an-

(*d*) *Strom. lib.* v. *pag.* 555. *ed. Morel.* Le Traducteur Latin a rendu, ἧς ἡ μὲν ἐστι διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολογικὴ· ἡ δὲ, συμβολικὴ, en ces termes : *Cujus una quidem est per prima elementa* κυριολογικὴ, *id est, propriè loquens ; altera verò symbolica, id est, per signa significans.* Cette traduction est si fidelle, qu'elle conserve l'ambiguité de l'original, & nous laisse toujours à deviner la division de l'Auteur. Marsham l'a mal entendu, & son neveu Stanley aussi. Le premier de ces Sçavans hommes traduit le passage de cette façon. *Triplex erat apud Ægyptios characterum ratio*, Ἐπιστολογραφικὴ, *ad scribendas epistolas apta, sive Vulgaris.* Ἱερατικὴ, *quâ utuntur* Ἱερογραμματεῖς, *qui de rebus sacris scribunt ; &* Ἱερογλυφικὴ, *sacra sculptura.* Hujus *duæ sunt species*, Κυριολογικὴ, *propriè loquens* per prima elementa ; & Συμβολικὴ, *per signa.* Cujus *alia propriè loquitur per imita-*

ciens Auteurs Grecs. Mais étant l'un & l'autre dans l'erreur générale touchant l'origine des Hiéroglyphes Egyptiens, il n'est pas surprenant de trouver de l'inexactitude & de la confusion dans ce qu'ils disent à ce sujet.

Erreurs communes à ces deux Auteurs.

§. 18. La premiere erreur qui

tionem, alia Tropicè, alia Allegoricè per ænigmata. * Stanley le rend de cette maniére : *The last and most perfect, Hieroglyphical ; wereof one is curiologic, the other symbolic, &c. Lives of Phil. p.* 329. 3d *ed. & p.* 664. *edit. Lat.*

* Canon. Chron. ed. Franeq. p. 38. ed Lond. p. 37.

1°. Il s'ensuit de cette interprétation que Clément d'Alexandrie, à qui l'on fait faire l'énumération de trois sortes d'écritures, n'explique que la derniére espéce ; c'est-à-dire, l'Hiéroglyphique. 2°. Ce qui est encore plus mal, on lui fait dire qu'une des écritures Hiéroglyphiques étoit formée avec les lettres d'un Alphabeth ; car c'est le sens de διὰ τῶν πρώτων στοιχείων. 3°. Ce qu'il y a de pire enfin : on lui fait subdiviser les Hiéroglyphes en deux Classes, en Curiologiques, & en Symboliques ; & les Symboliques en trois Classes ; en Curiologiques, en Tropiques ; & en Allégoriques. Cela rend la premiére division, en Curiologiques, & en Symboliques, imparfaite & absurde, & répand une étrange confusion sur tout le passage.

leur eſt commune, & qui eſt une ſuite naturelle de ce faux principe, conſiſte à placer l'Ecriture Epiſtolique ſa premiere dans l'ordre du tems, (*e*) au lieu qu'elle eſt réellement la derniére. Qu'ils

Leur erreur ſemble être venue de ce qu'ils ont ſuppoſé que μεθόδου ἱερογλυφικῆς, qui précéde immédiatement, devoit ſe lier avec ἧς ἡ μὲν ἐστι; au lieu qu'il ſe joint avec μεθόδου Αἰγυπτίων γραμμάτων, qui eſt plus éloigné : & ils ont, je crois, fait cette ſuppoſition, à cauſe que l'Auteur parle de la maniére ſimple & ordinaire d'écrire avec les lettres d'un Alphabeth, & de la méthode commune d'imiter ſimplement par figure ; deux choſes très-différentes, exprimées par les mêmes mots κυριολογικὴ & κυριολογεῖ). Mais ils n'ont pas fait attention que διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, quand il eſt joint à l'adjectif, ſignifie écrire avec des lettres ; & κατὰ μίμησιν, lorſqu'il eſt joint au verbe, ſignifie écrire en figures.

En un mot, le ſens clair & naturel de Clément d'Alexandrie revient à ceci : L'*écriture des Egyptiens étoit ou Epiſtolique, ou Sacerdotale, ou Hiéroglyphique. L'Epiſtolique & la Sacerdotale, ſe formoient avec les lettres d'un Alphabeth ; & l'Hiéroglyphique, avec des Symboles, qui étoient de trois ſortes, Curiologiques, Tropiques, & Allégoriques.*

(*e*) C'eſt à la vérité une concluſion

niére de compter. Porphyre parle de l'Epistolique, de l'Hiéroglyphique, & de la Symbolique; & Clément de l'Epistolique, de

» considération, dit-il, qui porte très-» fort à croire que l'usage des lettres » est venu de Noé, & est antérieur au » Déluge; je veux parler du compte que » les Chinois nous rendent de leurs let-» tres. Ils assûrent que leur premier Em-» pereur, qu'ils nomment Fohy, les a » inventées. Ils n'ont point de monu-» mens avant Fohy, & Fohy & Noé sont » la même personne». *There is one consideration more which makes it very probable that the use of letters came from Noah, and out of the first world, and that is the account which the Chinese Give of their letters. They assert their first Emperor, whom they name Fohy, to be the inventor of them. Before Fohy they have no records, and their Fohy and Noah were the same person.* vol. 1. p. 236. Or est-il que les Chinois n'ont pas même encore aujourd'hui de lettres. N'imaginons pas cependant que M. Shuckford ignore la nature des caractères Chinois; car il nous dit quelques pages après. » Les Chinois » ne connoissent pas les lettres alphabéti-» ques, mais se servent de caractères pour » exprimer leurs pensées. Ces caractères » ne désignent pas des mots: c'est pour-» quoi diverses Nations voisines, dont la » Langue n'est pas la même, les em-

la Sacerdotale, & de l'Hiéroglyphique. Ainſi le premier ne dit rien de la Sacerdotale, que l'autre ſupplée ; & le ſecond oublie

ployoient auſſi ». *The Chineſe have no Notion of alphabetical letters, but make uſe of characters to expreſſ their meaning. Their characters are not deſigned to expreſſ words, for they are uſed by ſeveral neighbouring Nations who differ in Language.* p. 242.

Voilà comment M. Shuckford, en tâchant de prouver que les lettres ſont plus anciennes que les Hiéroglyphes, a prouvé, ſans y penſer, le contraire préciſément ; & a montré que les caractères Hiéroglyphiques, & non pas les lettres, ſont l'écriture qui remonte auſſi haut que Noé. Car les caractères Chinois ſont proprement des Hiéroglyphes ; c'eſt-à-dire, ſont la marque des choſes, & non des mots ; ce qui conſtitue un Hiéroglyphe. Auſſi ces marques Chinoiſes ſont-elles ainſi appellées par tous les Miſſionnaires qui ont le mieux traité de la Chine. Mais, quand ces marques ſeroient effectivement des lettres, comme M. Shuckford le ſuppoſe ici par erreur, ſon raiſonnement n'auroit encore aucune force. Voici la raiſon. Les caractères Chinois, dont on ſe ſert à préſent, ſont très-modernes en comparaiſon de la Monarchie. Les Miſſionnaires, dont les paſſages ſont cités, note V §. 4. nous apprennent que les caractères ont ſouffert chez les Chinois pluſieurs

la Symbolique, qui eſt ſuppléée par le premier.

Erreurs qui leur ſont propres.

Les autres erreurs leur ſont particuliéres. Clément ſe trompe très-fort, en faiſant l'énumération des diverſes ſortes d'écritures; & Porphyre, en expliquant leurs natures différentes.

Ce dernier nomme trois eſpéces d'écritures; l'Epiſtolique, l'Hiéroglyphique, & la Symbolique: En quoi il n'eſt pas bien répréhenſible, à cauſe que la quatriéme eſpéce, c'eſt-à-dire, l'Hiérogrammatique ou Sacerdotale, ne différant point de l'Epiſtolique dans ſa nature, & en

changemens. Que leur premiére maniére d'écrire reſſembloit à celle des Mexicains, & conſiſtoit dans une peinture: qu'ils l'ont, après cela, réduite à la forme des plus anciens Hiéroglyphes d'Egypte; & l'ont amenée à la longue, en la perfectionnant par degrés, à l'état d'abbréviation où elle eſt préſentement, qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit toujours un Hiéroglyphe: & elle continuera vraiſemblablement de l'être.

différant ſeulement dans ſon uſage, nous pouvons ſuppoſer qu'il l'a compriſe ſous ce terme générique. Mais, lorſqu'il vient à expliquer la nature de l'écriture Symbolique, qui étoit de deux ſortes, tropique, & allégorique, il obmet entiérement la premiére eſpéce, & inſiſte uniquement ſur la ſeconde.

Clément, d'un autre côté, nous parle de trois écritures; l'Epiſtolique, la Sacerdotale ou Hiérogrammatique, & l'Hiéroglyphique. Ici le mot Epiſtolique eſt employé comme un terme ſpécifique, & celui d'Hiéroglyphique, comme un terme générique; ce qui eſt l'oppoſé de Porphyre, qui les emploie dans le ſens contraire. Quand Clément explique enſuite la nature de ces écritures, il dit: L'*Epiſtolique & la Sacerdotale, ſont formées avec les lettres d'un Alphabeth; & l'Hiéroglyphique s'exprime par des ſym-*

boles. La premiére partie de cette explication eſt exacte. Nous avons remarqué que Porphyre avoit omis judicieuſement d'expliquer l'écriture Epiſtolique, parce qu'il la ſuppoſoit bien connue. Clément donc, qui ajoute à l'Epiſtolique la Sacerdotale, eſpéce d'écriture qui, quoiqu'elle eût un Alphabeth, de même que l'Epiſtolique, cependant n'étoit pas auſſi bien connue, n'y ayant que les Prêtres qui en fiſſent uſage, n'a pas été moins judicieux en nous expliquant leurs natures. Mais il ſe trompe groſſiérement dans la derniére partie de ſon explication, quand il dit que l'écriture Hiéroglyphique s'exprimoit par des ſymboles. Car il fait le mot ſymbolique, qui eſt ici un terme ſpécifique, équivalent à celui d'Hiéroglyphique, qu'il emploie dans un ſens générique. Voyons-en la conſéquence. Il continue, &, donnant une explication de l'é-

criture

criture ſymbolique, il la diviſe en trois eſpéces ; en Curiologique, en Tropique, & en Allégorique: ce qui forme une contradiction manifeſte. τῆς δὲ συμβολικῆς, dit-il, ἡ μὲν κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν : *La premiére ſorte d'écriture ſymbolique conſiſte à imiter ſimplement la figure de la choſe repréſentée.* Cela eſt directement contraire à la nature d'un ſymbole, dont l'eſſence eſt de repréſenter une choſe par la figure d'une autre. Par exemple, c'étoit le bœuf Apis, & non pas la peinture ou l'image d'Oſiris, qui étoit le ſymbole de ce Prince. Nous croyons donc que Clément auroit dû dire : Les Hiéroglyphes s'écrivent curiologiquement, & ſymboliquement. Les Hiéroglyphes curiologiques ſont une *imitation* de la choſe, & les Hiéroglyphes ſymboliques ſont un *changement* de la choſe. Ce chan-

gement eſt de deux eſpéces ; tropique, & allégorique. Alors tout auroit répondu à ſa diviſion. Le ſurplus de ſon explication, qui regarde la nature de l'Hiéroglyphe curiologique, & ſymbolique, eſt aſſez exact ; ſi ce n'eſt que le premier exemple qu'il donne des ſymboles allégoriques, paroît convenir aux ſymboles tropiques.

Nous voyons par là comment ces deux Auteurs ſe peuvent corriger l'un l'autre. Les réfléxions qui éclairciroient encore davantage leur récit, viendront dans le cours de cette diſſertation. Mais, quelqu'obſcurs que ſoient ces paſſages, l'Antiquité ne nous fournit rien de meilleur.

Examinons préſentement comment les Hiéroglyphes ſont devenus un voile myſtérieux.

Comment l'Ecriture en peinture s'eſt changée en Hiéroglyphe.

§. 19. Les Egyptiens, au commencement de leur Monarchie, de même que toutes les autres Nations, dans leur enfance, ſe

sont servis, pour écrire, d'une espéce de caractère universel, par le moyen de la peinture. Il nous reste encore quelques tracès de ces premiers essais grossiers, parmi les Hiéroglyphes de Horapollo. Cet Auteur nous dit que les anciens Egyptiens peignoient les deux pieds d'un homme dans l'eau, pour signifier un foulon [1], & une fumée qui s'élevoit en haut, pour marquer du feu.[2] Mais, afin de rendre cette invention grossiére, moins incommode, ils imaginérent bien-tôt une méthode, où il y avoit plus d'art. Une figure étoit la marque, ou l'image de plusieurs choses. Leur peinture alors devint un Hiéroglyphe.

[1] *Horapollo, l. 1. cap. 65.*
[2] *l. 2. cap. 16.*

Premier état des Hiéroglyphes en Egypte.

§. 20. Ce fut le premier dégré de perfection qu'acquit cette méthode grossiére & barbare de conserver les idées des hommes. On l'employoit de deux maniéres: l'une plus simple, en mettant

la partie principale pour le tout ; & l'autre plus recherchée, en substituant une chose qui avoit des qualités ressemblantes, à la place d'une autre. La première espéce forma l'*Hiéroglyphe curiologique* ; & la seconde, *l'Hiéroglyphe tropique*. Ce dernier provint par gradation du premier ; comme la nature de la chose, & les monumens de l'Antiquité nous l'apprennent. Ainsi la Lune étoit quelquefois représentée par un demi cercle, quelquefois par un Cynocéphale.[1] Le débordement du Nil, tantôt par des eaux répandues dans les Cieux, & sur la terre, tantôt par un lion[2] ; Hiéroglyphe que les Egyptiens n'ont sans doute inventé, qu'après qu'ils eurent quelque connoissance de l'Astronomie. Un Juge étoit représenté par un homme sans mains, & les yeux baissés ; pour marquer qu'un Juge ne doit pas être sensible à l'intérêt,

[1] L. 1. cap. 14.

[2] L. 1. cap. 21.

hi à la compassion [3]. D'autrefois il étoit représenté par un chien auprès d'un manteau Royal ; [4] parce qu'ils avoient la superstition de croire que le chien avoit seul, entre tous les animaux, le privilége d'envisager les Dieux, & que c'étoit anciennement la coutume en Egypte, que les Juges examinassent les Rois à nu. Il est clair, dans tous ces exemples, que le premier Hiéroglyphe est Curiologique ; & le second, Tropique.

[3] Plutarch. Is. & Osir. Diod. sic. l. 1.

[4] Horap. l. 1. cap. 40.

Usage des premiers Hiéroglyphes en Egypte.

§. 21. Les Egyptiens donc employoient, comme nous l'avons dit, leurs *Hiéroglyphes propres* à faire connoître nuement & simplement leurs Loix, leurs Réglemens, leurs Usages publics, & leur Histoire : en un mot, tout ce qui avoit rapport aux matiéres civiles. [Voyez le §. 28. note V]

Premiere preuve, tirée des Obélisques.

I. La preuve que les Hiéroglyphes propres ne servoient pas à d'autres usages, se tire des Obe-

LISQUES ; les ſeuls monumens qui ſubſiſtent de l'ancienne Sageſſe Egyptienne.

Celui de Rameſſès, aujourd'hui placé devant (*) l'Egliſe de Saint Jean de Latran à Rome, qui eſt très-ancien, & qui fut d'abord conſtruit pour orner la Ville d'Héliopolis, eſt plein de caractères Hiéroglyphiques. Ammien Marcellin nous a conſervé une partie de la traduction qui en avoit été faite en Grec par Hermapion ; & elle nous apprend que l'écriture de cet Obéliſque ne contenoit autre choſe qu'un panégyrique de Rameſſès, & une hiſtoire de ſes conquêtes.

Il en étoit de même de tous les autres Obéliſques en général. Nous avons déja rapporté ce que

(*) Il y a dans l'Anglois : *Now ſtanding before the Pontific palace in Rome* : mais j'ai cru que l'Obéliſque ſeroit mieux déſigné, en l'appellant, comme M. W. le nomme dans un autre endroit, *the Lateran of Rameſſes*.

Clément d'Alexandrie observe à leur sujet en parlant de l'écriture symbolique. Voici ce que dit Diodore de Sicile. « Sésostris » éleva deux Obélisques d'une » pierre très-dure, de six vingt » coudées de haut, sur lesquels » il fit graver le dénombrement » de ses Troupes, l'état de ses » Finances, & le nombre des » Nations qu'il avoit soumises ». (*m*)

[*Suprà note D. §. 17.*]

T. I. p. 124. de la trad. fr. de M. l'Abbé Terrasson.

» A *Thèbes*, suivant Strabon, » il y avoit des Obélisques, avec » des inscriptions qui constatoient » les richesses & le pouvoir de » leurs Rois; l'étendue de leur » Domination, qui embrassoit la » Scythie, la Bactriane, l'Inde, » & le Pays aujourd'hui appellé » Ionie: enfin la grande quantité

(*m*) Δύο δὲ λιθίνους Ὀβελίσκους ἐκ τοῦ σκληροῦ λίθου, πηχῶν τὸ ὕψος εἴκοσι πρὸς τοῖς ἑκατὸν, ἐφ' ὧν ἐπέγραψε τό τε μέγεθος τῆς δυνάμεως, καὶ τὸ πλῆθος τῶν προσόδων, καὶ τὸν ἀριθμὸν τῶν καταπολεμηθέντων ἐθνῶν. *l. I. pag. 37. Steph. ed.*

» de Tributs qu'ils recevoient, & » le nombre de leurs Troupes, » qui montoit à un million d'hom- » mes ». (*n*)

» Proclus nous assûre que les » Egyptiens conservoient la mé- » moire des événemens singu- » liers, des actions remarqua- » bles, & des inventions nouvel- » les, sur des colonnes de pier- » re ». (*o*)

Tacite entre encore dans un plus grand détail. Car, parlant du voyage de Germanicus en Egypte, & de la curiosité qu'il eût d'examiner les Antiquités du Pays, il s'exprime en ces termes:

(*n*) Ἐν δὲ ταῖς θήκαις ἐπὶ τινῶν ὀβελίσκων ἀναγραφαὶ δηλοῦσι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων, καὶ τὴν ἐπικράτειαν, ὡς μέχρι Σκυθῶν, καὶ Βακτρίων, καὶ Ἰνδῶν, καὶ τῆς νῦν Ἰωνίας διατείνασαν· καὶ φόρων πλῆθος, καὶ στρατιᾶς, περὶ ἑκατὸν μυριάδας. *Strabo l.* XVII.

(*o*) Αἰγυπτίοις δὲ ἔτι καὶ τὰ γεγονότα διὰ τῆς μνήμης ἀεὶ νέα τηρεῖσιν· ἡ δὲ μνήμη, διὰ τῆς ἱστορίας. αὕτη δὲ ἀπὸ τῶν στηλῶν, ἐν αἷς ἀπεγράφοντο τὰ παράδοξα, καὶ τὰ θαύματος ἄξια τῶν πραγμάτων, εἴτε ἐν πράξεσιν, εἴτε ἐν εὑρέσεσιν. *Proclus in Timæum.* I. p. 31. f.

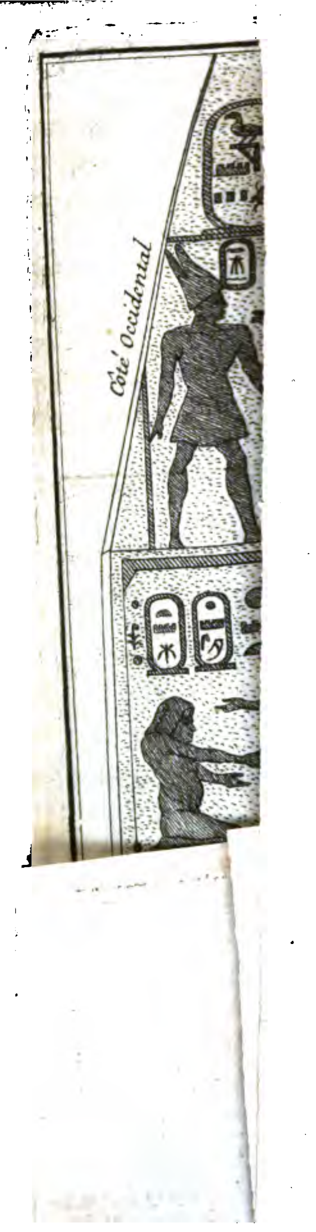
» Germanicus

» Germanicus alla enſuite viſiter
» les ſuperbes reſtes de l'ancien-
» ne Ville de Thébes. Différens
» monumens, inſcrits en lettres
» Egyptiennes, apprenoient en-
» core quelle avoit été autrefois
» ſon opulence ; & l'un des plus
» âgés des Prêtres ayant reçu or-
» dre d'en expliquer le ſens, il
» dit : Qu'il y avoit eu ancien-
» nement ſept cens mille Habi-
» tans dans cette Ville, en état
» de porter les armes. Que le
» Roi RHAMSES s'étoit rendu
» maître, avec cette Armée, de
» la Lybie & de l'Ethiopie, avoit
» ſoumis les Médes, les Perſes,
» les Bactriens, & les Scythes ;
» & avoit commandé à cette
» étendue de Pays que les Sy-
» riens, les Arméniens, & les
» Cappadociens leurs voiſins, oc-
» cupent entre la mer de Bithy-
» nie & de Lycie. Les Tributs
» impoſés aux Nations, le poids
» de l'or & de l'argent, le nom-

» bre d'armes & de chevaux, » les préſens deſtinés pour les » Temples, l'ivoire & les par» fums, la quantité de bled & de » toutes ſortes de proviſions, que » chaque Peuple devoit fournir, » étoient auſſi marqués. Tous ces » revenus n'étoient pas moins » conſidérables, que ceux que » les Parthes exigent aujourd'hui » par la force, ou les Romains » par leur puiſſance ». (*p*)

Annal. l. 11. c. 60.

(*p*) *Mox viſit veterum Thebarum magna veſtigia; & manebant ſtructis molibus litteræ Ægyptiæ, priorem opulentiam complexæ. Juſſuſque è ſenioribus ſacerdotum patrium ſermonem interpretari, referebat habitaſſe quondam ſeptingenta millia ætate militari: atque eo cum exercitu regem Rhamſen Libyâ, Æthiopiâ, Mediſque & Perſis, & Bactriano, ac Scythiâ potitum; quaſque terras Syri, Armeniique, & contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare, tenuiſſe. Legebantur & indicta gentibus Tributa, pondus argenti & auri, numerus armorum equorumque, & dona Templis, ebur atque odores, quaſque copias frumenti & omnium utenſilium quæque Natio penderet, haud minùs magnifica, quàm nunc vi Parthorum, aut potentiâ Romanâ, jubentur.*


Côté Occidental


OXFORD

Enfin, pour répondre à toutes les ſubtilités que le P. Kircher oppoſe à tant de témoignages, nous remarquerons qu'ils ſont pleinement confirmés par l'excellent Traité de Horapollo, qui regarde particuliérement les Anciens Hiéroglyphes, ou Hiéroglyphes propres. Tous ont rapport à la vie civile, & ne pouvoient jamais être employés aux ſpéculations abſtruſes de la Philoſophie, & de la Théologie.

Seconde preuve tirée de l'inſcription du Temple de Saïs.

II. Une nouvelle preuve, que le ſujet étoit repréſenté nuement & ſimplement dans les Hiéroglyphes propres, ſe tire de cette fameuſe inſcription du Temple de Minerve à Saïs, dont il eſt tant parlé dans l'Antiquité. Un enfant, un vieillard, un faucon, un poiſſon, un cheval Marin, ſervoient à exprimer cette ſentence morale. » Vous tous qui entrez dans » le monde, & qui en ſor» tez, ſçachez que les Dieux haïſ-

» sent l'impudence ». L'excellent Stillingfléet, qui étoit dans l'opinion commune que les Egyptiens avoient inventé les Hiéroglyphes pour cacher leur profonde sagesse, & que cette Inscription de Saïs en faisoit partie, décide, d'après cet exemple, de tout leur sçavoir mystique en général. » En » vérité, dit-il, cette espéce de sça» voir mérite le premier rang par» mi les *difficiles nugæ* ; & tous » les Hiéroglyphes mis ensem» ble n'en feroient qu'un bon, » qui seroit encore peine per» due ». *Certainly this kind of Learning deserves the highest form amongst* difficiles nugæ ; *and all these Hieroglyphics put together will make but one good one, and shoul be for Labour lost.* Leur sçavoir mystique pouvoit cependant renfermer de grandes connoissances, quoiqu'il en fût de l'inscription de Saïs, qui réellement

Orig sacr. l. 2. cap. 2. p. 79. ou p. 129. de la 5e. ed. in 4°.

ne faisoit pas partie de ce sçavoir, mais étoit une instruction dans le langage de l'Hiéroglyphe propre. Elle étoit simple, & publique, afin de pouvoir être lûe & entendue du Peuple, comme le montre évidemment l'endroit où elle se trouvoit placée ; c'est-à-dire, le vestibule d'un Temple public.

§. 22. Les travaux du P. Kircher devroient exciter ici notre compassion, si son imagination avoit respecté un peu plus la vérité & la ressemblance. Ce sçavant homme avoit trouvé un fait dans l'Antiquité, que le concours des témoignages ne permet pas de révoquer en doute ; sçavoir : *Que les anciens Egyptiens confioient leur profonde & mystérieuse sagesse au secret des Hiéroglyphes.* Cette sagesse lui parut alors une chose assez importante pour entreprendre de la découvrir.

Réflexion sur le Pere Kircher.

Mais il ne considéra pas auparavant s'il restoit encore quelques monumens de cette sagesse., & ne fit pas réflexion que la même Antiquité, qui nous apprend qu'ils avoient cette profonde sagesse, nous dit aussi qu'elle étoit recueillie dans leurs livres Hiérogrammatiques, qui sont perdus il y a long-tems, comme personne n'en doute. Elle nous apprend encore que les anciens monumens de pierre, qui subsistent aujourd'hui, sont des monumens d'une autre nature. Néanmoins, animé par la gloire qui lui reviendroit de la découverte, ce qu'il ne pouvoit *trouver*, il voulut l'*inventer*. Quelques ouvrages des derniers Grecs, comparés avec les plus anciens Hiéroglyphes des Egyptiens, servent de fondement à son systême. Il est vrai que ces Auteurs Grecs prétendent avoir connu l'ancienne sagesse profonde des Egyptiens; mais nous avons déja ré-

Clem. Alex. Strom. lib. VI.

futé cette prétention; & d'ailleurs les Hiéroglyphes eux-mêmes en font un désaveu continuel. Il les a obligé néanmoins de venir à l'appui de ses imaginations, & a traité *Hermapion*, Diodore, Strabon, Proclus, Tacite, & Pline, leurs Interprétes, comme des imposteurs qui vouloient leur faire dire le contraire de ce qu'ils sçavoient. Il s'exprime ainsi dans un endroit: *Plerique ferè Herodotum, Diodorum, Plinium secuti, obeliscos nonnisi historicas regum veterum commemorationes continere opinati sunt; quod tamen falsum esse, ex dictis luce meridianâ clariùs patet.* Voilà les matériaux qu'il a employés. Aussi est-il plaisant de le voir, avec les ouvrages des derniers Grecs Platoniciens, & les livres forgés d'Hermès, qui contiennent une Philosophie qui n'est point Egyptienne, travailler dans le cours d'une demi-douzaine d'in-folio à expli-

T. 1. l. 3. §. 4.

Voyez la fin du pass. de M. Bianchini.

OEdip. Ægyptia. t. 3. p. 269. 270.

quer, & à éclaircir des monumens qui ne ſont point philoſophiques. Nous le laiſſerons donc courir après l'ombre d'un ſonge, dans tous les eſpaces imaginaires du Platoniſme Pythagorique, & nous reprendrons la ſuite de notre diſcours.

Second état des Hiéroglyphes en Egypte.

§. 23. Tel a été le progrès des deux eſpéces d'Hiéroglyphes propres, qui, dans leur dernier état d'Hiéroglyphe tropique, approchoient des ſymboliques, dont nous allons parler. Ils avoient ceci de commun, que l'un & l'autre repréſentoient une choſe par le moyen d'une autre; & ils différoient en ce que l'Hiéroglyphe tropique ſervoit à divulguer, & le ſymbole tropique à tenir caché. Car toutes les écritures, où la forme des choſes étoit employée, ont eu leur état progreſſif, depuis le plus petit dégré de perfection, juſqu'au plus grand, & ont facilement paſſé d'un état

à l'autre; en sorte qu'il y a eu peu de différence entre l'Hiéroglyphe propre, dans son dernier état, & le symbolique, dans son premier.

En effet, la méthode d'exprimer l'Hiéroglyphe tropique par des propriétés similaires, a dû nécessairement produire du raffinement, & du recherché, au sujet des qualités plus cachées & plus abstruses des choses : & un pareil examen, fait par des personnes, dont le goût étoit alors de méditer (*u*) sur des matiéres de Théologie, & de Philosophie, a naturellement occasionné une nouvelle espéce d'*Ecriture Zoographique*, appellée par les anciens Symbolique, & employée au secret. Les spéculations sublimes ausquelles elle ser-

(*u*) Τάαυτος, ὃν Αἰγύπτιοι Θωὺθ προσαγορεύουσι, σοφίᾳ διενεγκὼν παρὰ τοῖς Φοίνιξι, πρῶτος τὰ κατὰ τὴν θεοσέβειαν ἐκ τῆς τῶν χυδαίων ἀπειρίας, εἰς ἐπιστημονικὴν ἐμπειρίαν διέταξεν. *Sanchon. ap. Euseb. præp. Ev. l.* 1. *cap.* 10.

voit l'exigeoient, & elle y étoit très-propre par l'élégance de ses figures.

Hiérogly-phes symboliques.

Comme on distinguoit les Hiéroglyphes propres, en curiologiques, & en tropiques, on a distingué de même en deux espéces les Hiéroglyphes symboliques : en tropiques, qui approchoient plus de la nature ; & en énigmatiques, où l'on appercevoit plus d'art.

Des symboles tropiques.

1. Pour former des symboles tropiques, les Egyptiens employoient les propriétés les moins connues des choses. Quelquefois ils s'arrêtoient à la qualité, à cause d'une ressemblance imaginaire. Ainsi un chat représentoit la Lune, parce qu'ils avoient observé que la prunelle de son œil s'élargissoit, & étoit dans toute sa grandeur à la pleine Lune, au lieu qu'elle se resserroit & diminuoit dans le décours. (*w*) D'au-

(*w*) Αἱ δὲ ἐν τοῖς ὄμμασιν αὐτοῦ κόραι

trefois le ſymbole étoit fondé ſur l'hiſtoire naturelle de l'animal. Par exemple ; un ſerpent repréſentoit la nature Divine, à cauſe de ſa grande vigueur, de ſon eſprit, de la durée de ſa vie, & de ſon rajeuniſſement. [1] Les exemples ſuivans nous feront connoître avec quelle facilité l'Hiéroglyphe tropique eſt paſſé à l'état de ſymbole tropique. L'éternité étoit repréſentée tantôt par le Soleil, & par la Lune, tantôt par le Baſilic : [2] l'Egypte, par le crocodile ; & d'autrefois par un encenſoir allumé, avec un cœur deſſus. [3] La ſimplicité de la premiére figure, dans ces deux exemples, & le raffinement de la derniére, montrent que l'une étoit un Hiéroglyphe tropique, deſtiné à être connu ; & l'autre, un ſymbole tropique, inventé pour le ſecret.

[1] *Euſeb. præp. Evang. l. 1. cap. 10.*

[2] *Horap. l. 1. cap. 1.*

[3] *Id. l. 1. cap. 22.*

πληρῦσαν μὲν καὶ πλατυνῦσαν δοκῦσιν ἐν πανσελήνῳ, λεπτυνῦσαν δὲ καὶ μαραυγεῖν ἐν ταῖς μειώσεσι τῶν ἄστρων. Plut. de Iſ. & Oſ.

Des symboles énigmatiques.

2. Les Symboles énigmatiques ont été formés du mystérieux assemblage de choses différentes, comme dans le Caducée, ou bien, de parties de divers animaux, comme dans le serpent, avec une tête de faucon; [1] ou enfin, de choses & d'animaux, comme dans le serpent, avec une tête de faucon dans un cercle. [2] Le changement du Symbole tropique, en énigmatique, s'apperçoit dans l'exemple qui suit. Pour signifier le Soleil, quelquefois les Egyptiens peignoient un faucon; [3] c'étoit là un Symbole tropique: d'autrefois ils peignoient un scarabé avec une boule ronde dans ses pattes; ce qui étoit, comme nous avons vû par Clément d'Alexandrie, un symbole du genre énigmatique. [4] Voilà de quelle maniére ces caractères, proprement appellés Symboles énigmatiques, devinrent à la longue, quoique par des dégrés insensibles, pro-

[1] *Euseb. præp. Ev. l. 1. cap. 10.*

[2] *Id. ibid.*

[3] *Horap. l. 1. cap. 6.*

[4] *Suprà, note D.*

digieusement différens de ceux appellés Hiéroglyphes curiologiques. Que le Lecteur, pour concevoir cette différence, jette les yeux sur deux des plus fameux Hiéroglyphes Egyptiens, destinés à marquer la nature Universelle. L'un est la figure communément appellée *Diana multimammia*; (*d*) l'autre est un globe ailé, avec un serpent qui en sort. Le premier, qui est dans le goût le plus simple, est un Hié-

Voyez la Table Isiaque. [Voyez aussi le sommet de l'Obélisque Pamphile.]

(*d*) Cet Hiéroglyphe désignoit aussi la terre. Car les premiers hommes s'imaginoient grossiérement que la terre qui les portoit, étoit la Divinité qui leur avoit donné l'Etre. De là vient qu'Hésiode, qui avoit adopté l'idée que les Egyptiens se formoient de la terre, l'appelle, d'après leurs peintures, ΓΑΙ' ΕΥΡΥΣΤΕΡΝΟΣ, *Tellus lato pectore prædita*; ce que la figure de *Diana multimammia* explique fort bien.

Notre Homère Anglois, à qui, selon l'observation d'un grand Auteur, la nature elle-même a donné ce que ces deux Poëtes avoient puisé chez les Egyptiens, nous a décrit ce fameux Hiéroglyphe en termes plus énergiques & plus spirituels.

roglyphe curiologique; & le second, par son assemblage mystérieux, est un symbole énigmatique. Mais observez que, dans la premiére figure, la nature Universelle est considérée *physiquement*; &, dans la derniére, *méta-*

» Common Mother thou!
» Whose womb unmeasurable and
» Infinite Breast
» Teems and feeds all. »

O Mere commune!
Ta fécondité infinie, & ton sein inépuisable,
Produit & nourrit tout.

Il est clair qu'Hésiode avoit la Déesse Egyptienne ici en vûe, par le portrait qu'il fait de la terre.

Theog. v. 116. 117.

Γαῖ᾽ εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων,

Tellus lato pectore prædita, omnium fundamentum solidum semper
Immortalium,

Car les Dieux, dont la Gréce étoit redevable à l'Egypte, avoient eu pour premiére habitation la terre, &, comme

physiquement, selon le génie différent des tems où ces deux énigmes ont été inventées.

§. 24. Ce n'est pas tout. Les Hiéroglyphes ont souffert un autre changement plus remarquable, lorsqu'ils ont cessé de servir à communiquer ouvertement les pensées, & qu'ils sont devenus un moyen pour les tenir cachées. Nous avons déja observé que les plus anciens Hiéroglyphes Egyptiens ressembloient à ceux des Mexicains, parce que les choses qui ont une forme corporelle y étoient représentées par des *figures*, & celles qui n'en ont point,

Changement que les Hiéroglyphes ont souffert en devenant symboliques.

le Poëte l'insinue, avoient ensuite été tranférés dans le Ciel.

V. 126. 127. 128.

Γαῖα δέ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόενθ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι.
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.
Terra verò primùm quidem genuit parem sibi
Cœlum stellis ornatum, ut ipsam totam obtegat,
Utque esset Beatis Diis sedes tuta semper.

l'étoient par des *marques* ou caractères. Cela se vérifie sur le plus ancien Obélisque Egyptien qui subsiste aujourd'hui. Le Lecteur n'a qu'à ouvrir le P. Kircher, & il verra combien ces Hiéroglyphes ressemblent, à cet égard, exactement à ceux des Mexicains publiés par Purchas. Mais, quand on vint à faire un secret & un mystère de chaque chose, les *modes* & les *substances* furent alors représentées par des images. Ainsi on exprima la franchise par un liévre, [1] la destruction, par une souris; [2] l'impureté, par un bouc sauvage; [3] l'impudence, par une mouche; [4] la science, par une fourmis; [5] l'aversion, par un loup; [6] la colère, par un cynocéphale, &c. [7] Afin même de rendre la chose encore plus mystérieuse, un animal servoit à représenter plusieurs modes moraux très-opposés. Ainsi le faucon signifioit l'élévation, l'abaissement, la victoire,

[1] *Horap. l. 1. c. 26.*
[2] *Ib. cap. 50.*
[3] *Ib. Cap. 49.*
[4] *Ib. Cap. 51.*
[5] *Ib. Cap. 52.*
[6] L. 2. c. 22.
[7] L. 1. c. 14.

toire, l'excellence [1], &c. Au contraire, & par le même motif, une seule chose étoit exprimée par plusieurs Hiéroglyphes différens : quelquefois, comme une addition faite à dessein pour donner le change au Vulgaire ; quelquefois, comme un changement qu'exigeoit la nécessité, lorsqu'un Hiéroglyphe étoit venu par un long & fréquent usage à être connu.

[1] *Id. l.* 1. *cap.* 6.

L'Hiéroglyphe symbolique, & l'Hiéroglyphe propre, mal distingués par les Anciens.

§. 25. Or, bien que les Anciens aient vû que cette espéce d'écriture différoit de l'Hiéroglyphe propre, & qu'en conséquence nous les trouvions distinguées par Porphyre en hiéroglyphique & en symbolique, néanmoins confondant leur origine, & supposant que ces deux écritures avoient été inventées à dessein, ils n'ont point distingué exactement leurs natures & leurs usages différens. Ils ont présupposé que l'Hiéroglyphe, aussi-bien que le symbo-

le, étoit une figure mystérieuse; &, par une méprise encore plus grande, que c'étoit une représentation de Notions spéculatives de Philosophie & de Théologie: au lieu que l'Hiéroglyphe n'étoit employé par les Egyptiens que dans des Ecrits publics, & connus de tout le monde, qui renfermoient leurs réglemens civils & leur histoire. Ces erreurs ont répandu sur toute cette matiére une confusion infinie.

Ecriture courante Hiéroglyphique, semblable aux caractères Chinois.

§. 26. Mais il est tems de parler d'une altération, que ce changement de sujet, & cette maniére de l'exprimer, introduisirent dans les traits des figures Hiéroglyphiques. L'animal, ou la chose, qui servoit à représenter, avoient été jusques là dessinés au naturel. Mais, lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'écriture symbolique, eut porté les Sçavans d'Egypte à

écrire beaucoup, & sur divers sujets, ce dessein exact multipliant trop les volumes, leur parut ennuyeux. Ils se servirent donc par dégrés d'un *autre caractère*, que nous pouvons appeller, l'*Ecriture courante* des Hiéroglyphes. Il ressembloit aux caractères Chinois, &, après avoir d'abord été formé du seul contour de chaque figure, (*o*) il devint à la longue une sorte de *marques*. Je ne dois pas omettre ici de parler d'un effet naturel que ce caractère de l'écriture courante produisit avec le tems. Je veux dire, que son usage diminua beaucoup de l'attention que l'on donnoit au sym-

(*o*) Voyez dans le P. Kircher, p.350. du t. 3. de l'Œdip. Ægypt. un modèle de cette sorte de caractères, où l'on ne conservoit que le contour des figures, & qui a donné naissance à l'écriture courante dont nous parlons. Ce modèle a été pris sur l'Obélisque de Florence; qui, quoique décoré de ce titre, n'est cependant qu'une foible copie en petit des superbes monumens qui portent ce nom.

bole, & la fixa à la chose signifiée. Par ce moyen l'étude de l'écriture symbolique se trouva fort abrégée ; n'y ayant alors presqu'autre chose à faire qu'à se rappeller le *pouvoir* de la marque symbolique, au lieu qu'auparavant il falloit être instruit des propriétés de la chose, ou de l'animal, qui étoit employé comme symbole. En un mot, cela réduisit cette sorte d'écriture à l'état où est présentement celle des Chinois.

Appellée *Hiérographique* par les Anciens

Ce caractère courant est proprement celui que les Anciens ont appellé Hiérographique, (*p*)

(*p*) Ce que le P. le Comte rapporte des différentes écritures des Chinois, éclaircira ce que nous venons de dire. » Parmi » ces caractères, il y en a de plusieurs » sortes. Les *premiers* ne sont presque plus » d'usage, & on ne les conserve que pour » faire honneur à l'antiquité. Les *seconds*, » beaucoup moins anciens, n'ont place » que dans les Inscriptions publiques. » Quand on en a besoin, on consulte les » livres; & à la faveur des Dictionnaires,





ue l'on a employé par succes-
de tems dans les Ouvrages
traitoient des mêmes sujets
les anciens Hiéroglyphes ;
mme on le voit par ces paro-

il est facile de les déchifrer. Les *troisiémes*, beaucoup plus réguliers & plus beaux, servent dans l'impression, & » même dans l'écriture ordinaire. Néan» moins, comme les traits en sont bien » formés, IL FAUT UN TEMS CONSIDERA» BLE pour les écrire. C'est pour cela qu'on » a trouvé une *quatriéme* espéce d'écritu» re, dont les traits plus liés & moins » distingués les uns des autres, donnent la » facilité d'écrire plus vîte. Ces trois der» niers caractères ont entr'eux beaucoup » de ressemblance, & répondent assez à nos » lettres capitales, aux lettres d'impres» sion, & à l'écriture ordinaire »... *Nouv. Mém. sur l'état prés. de la Chine. p.* 258. 259. *t.* 1. *Amst.* 1698.

Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute ridicule, dans laquelle le sçavant Baxter est tombé, par l'équivoque du mot *Notæ*, qui signifie également des caractères d'une écriture abrégée, & des caractères Hiéroglyphiques. Cet Auteur, dans une lettre à un ami, (*Gloss. Antiq. Rom. p.* 414. *ed.* 1731.) voulant donner l'origine des caractères d'une écriture abrégée, rejette le témoignage des Anciens, qui en attribuent l'invention aux Romains, & va chercher cette origine chez

les du Dr Huntington, qui nous apprennent qu'il ſubſiſte encore quelques anciens monumens de cette eſpéce d'écriture. » Les » Francs, dit-il, dans ſon Trai-

Subſiſte encore ſur des monumens.

les Barbares. Il prétend que ces caractères ſont les mêmes que les *ignorabiles litteræ* des Egyptiens, dont Apulée parle, & que les caractères Chinois d'aujourd'hui; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont de vrais Hiéroglyphes. Mais, s'il eût fait attention que les notes d'une écriture abrégée, ſont des marques qui tiennent lieu des *mots*, au lieu que les notes des Hiéroglyphes ſont des marques qui repréſentent les *choſes*, il auroit vû qu'elles n'ont aucun rapport entr'elles; que leur origine n'eſt point du tout la même, & qu'elles ont été employées à des uſages différens. Il croit cependant que ſon ſentiment eſt appuyé par S. Jérôme, qui a obſervé quelque part, ſelon lui, qu'elles venoient des Barbares: *Reſtant adhuc* NOTÆ, *quæ, cùm ex Barbarorum, puto, ortu natæ ſint, rationem amiſere.* Mais, ſans aller chercher l'endroit, & recourir au texte, nous pouvons dire en toute ſûreté que S. Jérôme entend ici par *notæ*, non pas les notes d'une écriture abrégée, mais les notes des Hiéroglyphes. Parce que ces paroles, *Quæ rationem amiſere*, n'euſſent pas été véritables à l'égard des notes d'une écriture abrégée, & conviennent exactement aux notes Hiéroglyphiques.

» té *des Colonnes Egyptiennes de*
» *Porphyre*, appellent ces co-
» lonnes *Aguglie*; mais les An-
» glois, en particulier, les appel-
» lent, *Aiguilles de Cléopâtre*; &
» les Naturels du Pays se con-
» tentent de leur donner le nom
» général de *Colonnes*. Elles n'ont
» point de bâses ou piédestaux
» au-dessus du sol, &, si elles
» en ont jamais eu, ils doivent
» être bien avant dans la terre.
» Les caractères Hiéroglyphi-
» ques gravés dessus sont proba-
» blement les anciennes lettres
» Egyptiennes, dont on ne fait
» plus d'usage depuis long-tems.
» *Ils ressemblent aux caractères*
» *Chinois*. Chacun représente un
» mot, ou plutôt, une sentence
» entiére; & ils paroissent écrits
» de la même maniére; c'est-à-
» dire, de haut en bas. » *The*
Franks call these pillars Aguglia's,
and the English, in particular,
Cleopatra's *Needles*; *but the In-*

habitants content themſelves with the general name of Pillars. *They have no baſes or pedeſtals above ground ; and, if they ever had any, they muſt need be very deep in the Earth. The Hieroglyphic characters wherewith they are engraven are probably the aboriginal Egyptian letters, long become obſolete, and* they reſemble the chineſe characters, *each whereof repreſents a word, or rather an entire ſentence. Beſides they ſeem to be written the ſame way, namely from top to bottom.* [1]

[1] *His account of the Porphiry Pillars in Egypt. Philoſ. Tranſ. no. 161. p. 624.* [Ce traité à été réimprimé dans le ſecond t. du recueil de voyages, publié en 1693. 8°. par Raïus]

Lorſqu'Apulée parle de ſon Initiation aux Myſtères d'Iſis, il donne la deſcription du Livre ſacré, ou Rituel. Nous voyons qu'il étoit écrit, en partie avec des caractères ſymboliques, & en partie avec des caractères *Hiérographiques*, exactement ſemblables à ceux des Chinois. Voici ſes termes. *De opertis Adyti profert quoſdam libros, litteris ignorabilibus*

rabilibus prænotatos ; partim figuris, cujuscemodi animalium concepti sermonis compendiosa verba suggerentes, PARTIM NODOSIS, *& in modum rotæ tortuosis, capreolatimque condensis, apicibus, à curiositate profanorum lectione munita.* (*r*) Metam. l. XI.

Il prit dans le fond du Sanctuaire certains livres écrits avec des caractères inconnus, formés en

(*r*) *Addition.* C'est à l'occasion de ce passage d'Apulée que M. Warburthon propose une nouvelle explication de la *Métamorphose* de cet Auteur. Il remarque que les Philosophes de son tems, & plus particuliérement les Platoniciens & les Pythagoriciens, n'avoient rien tant à cœur que de venir au secours du Paganisme qui écrouloit de toutes parts. Les uns en ont entrepris la défense, en allégorisant leur Théologie; les autres, en spiritualisant leur Philosophie ; quelques-uns en écrivant la vie des Héros de leurs sectes ; par exemple, celles de Pythagore & d'Apollonius de Tyane, pour les opposer à l'Histoire de Jésus-Christ. D'autres enfin ont fait l'éloge des Rîtes les plus importans du Paganisme. Apulée a suivi ce dernier plan, selon M. Warburthon ; & sa Métamorphose est un éloge complet des

partie de diverses figures d'animaux qui exprimoient en abrégé ce que l'on avoit voulu dire, & en partie de traits qui ressembloient à des nœuds, ou aux rayons d'une Roue, ou à des branches entrelassées de chevre-feuille, dont la lecture étoit ainsi interdite à la curiosité des pro-

Voyez le rec. de differt. tirées de M. Warburthon, en 2. vol. in-12.

Mystères si fameux du Paganisme. Voilà le point de vûe dans lequel M. Warburthon examine cet Ouvrage. J'aurois traduit sa Dissertation, si je n'eusse sçu que M. de Silhouette en avoit donné le précis, & l'avoit mis à la suite de ce qui regarde les grands & les petits Mystères, qui est sa place naturelle. » Les Dissertations de » M. Warburthon, suivant la *Bibliothéque* » *raisonnée* XXVIII. 231. n'ont rien perdu » en passant par les mains de M. de Sil- » houette. Il y a quelquefois ajouté du » sien, pour suppléer, ou pour éclaircir » certaines choses que M. W. n'avoit pas » traitées, ou dont il n'avoit dit qu'un » mot en passant. Dans ces dissertations » on fait voir que le Gouvernement civil » ne peut subsister sans le secours de la » Religion. On examine les sentimens de » M. Bayle sur les effets de l'Athéisme à » l'égard de la société, & on réfute ceux » de l'Auteur de la Fable des Abeilles sur » l'utilité des vices dans la société. C'est » là le sujet des trois premiéres Disserta-

fanes. Quiconque voudra voir les caractères *Hiérographiques* qui sont ici décrits, les trouvera presqu'à tous les compartimens de la Table Isiaque, dans les intervalles qui se rencontrent entre les plus grandes figures humaines. Ils sont disposés de la même maniére sur plusieurs des Obélisques. Et comme dans le Rituel dont parle Apulée, ce caractère étoit mêlé avec le symbolique, de même, dans la Table Isiaque, il est mêlé avec le symbolique, &, de plus, avec l'Hiéroglyphique propre.

Ecriture *Epistolique*, ou troisiéme état de l'écriture en Egypte.

§. 27. Cette sorte d'écriture Hiéroglyphique abrégée, que

» tions. Dans les autres, on examine le
» sentiment des anciens Philosophes sur
» un état futur; on parle de l'initiation
» aux Mystères, &c. »

C'est à la suite de la Dissertation sur les Mystères que M. de Silhouette traite du Systême mythologique renfermé dans l'*Histoire du Ciel* de M. Pluche. On y voit développé en 40. pages ce que M. Warburthon n'avoit fait qu'indiquer à la fin de l'Essai sur les Hiéroglyphes.

l'on appelloit Hiérographique, nous conduira, par une gradation aiſée, à la troiſiéme eſpéce d'écriture, que Porphyre & Clément appellent Epiſtolique. Car nous avons montré comment ces caractères courans ont conduit naturellement à la méthode abrégée des lettres par le moyen d'un Alphabeth : invention ſublime, d'après laquelle l'écriture épiſtolique a été formée. Il ne faut pas oublier que tous les Anciens conviennent qu'elle a été trouvée par le SECRETAIRE (†) d'un Roi d'Egypte. Cette cir-

(†) *Addition.* Les Anciens ont cru que c'étoit *Thot*; c'eſt-à-dire, *Hermès.* Voyez dans Marsham, *p. 35. 36. 37. ed. Lond.* les paſſages qui lui attribuent l'invention des différentes eſpéces d'écriture. Je me contenterai de copier ce peu de paroles qui ont rapport à ſa qualité de Sécretaire de Saturne, ſuivant Sanchoniathon, & d'Oſiris, ſelon Diodore. *Sanchoniathoni, ap. Euſeb. præp. Evang. p. 36. D. Mercurius eſt Saturni* Γραμματεύς. *Diodorus, lib. 1, pag. 10. B. dicit illum fuiſſe* Γραμματέα *Oſiridis.* Mais M. Warburthon

conſtance ne nous aidera pas peu à découvrir les cauſes de ſon origine.

Toutes les eſpéces d'écritures Hiéroglyphiques, quand il falloit s'en ſervir dans les affaires publiques pour envoyer les Ordres du Roi aux Généraux d'Armée, & aux Gouverneurs des Provinces éloignées, étoient ſujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obſcurément entendues. Je croi donc que notre SECRETAIRE, en y cherchant un remède, inventa un Alphabeth, dont il fit ſervir les lettres à exprimer des mots, & non des choſes. Par ce moyen on évitoit tous les inconvéniens ſi préjudiciables dans ces occaſions, & Son origine.

ayant obſervé plus haut, §. 5. que l'Antiquité avoit attribué trop facilement à *Thot*, & à ſes deſcendans, l'invention des différentes ſortes d'écriture, c'eſt la raiſon apparemment pour laquelle il ne fixe pas ici le nom du Sécretaire qui a inventé l'écriture épiſtolique.

que l'opinion commune, qui veut que ce soit la premiére écriture Hiéroglyphique, & non pas la premiére écriture en lettres, qui Epître de Prætus à Jobates.

Bentley's dissert. upon Phalaris. p. 359. Non, dit un grand & sçavant Critique, ce n'étoit pas une Epître, mais c'étoit un Codicile; & Homère lui-même l'appelle πίναξ πτυκτός. J'avoue que je ne comprends pas le raisonnement de ce Sçavant homme. La difficulté entre lui & son noble Adversaire rouloit sur la chose, & non pas sur le nom. Cependant sa remarque, & celle de Pline, a rapport au nom, & non pas à la chose. Quand ce que portoit Bellérophon auroit été πίναξ πτυκτός; c'est-a-dire, de simples feuilles de bois couvertes de cire, & écrites avec une plume de métal, cependant c'étoit essentiellement une *Epître*, si la définition que Cicéron donne d'une Epître est juste. *Hoc est*, dit-il, *Epistolæ proprium, ut is, ad quem scribitur, de iis rebus quas ignorat certior fiat.* *L. 33. ch. 1.* La raison pour laquelle Pline dit que ce πίναξ πτυκτός n'étoitpas une Epître, mais un *Codicile*, vient de ce que de petites feuilles de bois couvertes de cire, lorsqu'on écrivoit dessus, étoient appellées par les Romains *Codicilli*, & qu'ils donnoient le nom d'*Epistola* à une *Missive*. On voit que c'est là le sens de *L. XIII. ch. 13.* Pline, par ce qu'il rapporte au sujet de la prétendue *Missive* de Sarpedon, citée comme une grande rareté par Licinius Micianus.

ait été inventée pour le ſecret, eſt préciſément oppoſée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que dans la ſuite elles n'aient changé naturellement leur uſage. Les lettres ſont devenues l'écriture commune ; & les Hiéroglyphes, une écriture ſecrette & myſtérieuſe.

Ecriture *Hiérogrammatique*, ou quatriéme & derniére eſpéce d'écriture uſitée en Egypte.

§. 28. Cet Alphabeth, que nous pouvons appeller *Politique*, occaſionna bien-tôt l'invention d'un Alphabeth *ſacré*. Car les Prêtres Egyptiens ayant part au Gouvernement, connurent de bonne heure ſans doute le ſecret ; & étant *alors* plongés dans l'étude de la Philoſophie, & dans des ſpéculations profondes, ils s'en ſervirent naturellement pour leurs doctrines cachées. Mais les divers uſages auſquels cet Alphabeth ſe trouva employé dans le Civil, ne lui permirent pas longtems d'être un ſecret ; &, quand il fut connu, les Prêtres, naturellement encore, en inventé-

Voyez le §. 42.

rent un autre pour eux. Car l'expérience de son utilité, jointe à la nécessité de trouver une méthode qui exprimât avec précision leurs idées abstraites, ne souffrit pas qu'ils demeurassent davantage sans un Alphabeth qui leur fût propre. On l'a appellé *Hiérogrammatique*, à cause de ceux qui l'ont inventé, & de l'usage auquel ils l'ont approprié.

Particuliére aux Prêtres Egyptiens.

Que les Prêtres Egyptiens eussent un pareil *caractère alphabétique sacré*, c'est ce dont nous assûre expressément Hérodote. « Les Grecs, dit-il, écrivent leurs lettres, & calculent » avec des jettons, de gauche à » droite; les Egyptiens au contraire, de droite à gauche. » Ceux-ci ont deux sortes de lettres; l'une, appellée *Sacrée*; & » l'autre *Vulgaire* ». (*t*) Clément

(*t*) Γράμματα γράφουσι, καὶ λογίζονται ψήφοισι, Ἕλληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερὰ.... διφασίοισι δὲ

d'Alexandrie va plus loin, & donne une description des livres mêmes dans lesquels cet Alphabeth sacré étoit principalement employé. Comme l'endroit est très-curieux, & qu'il répand du jour sur le sujet que nous traitons, nous nous y arrêterons davantage.

A l'occasion du passage de Clément rapporté plus haut, nous avons déja remarqué qu'il avoit entendu par le caractère qu'il appelle ΙΕΡΑΤΙΚΗΝ, Sacerdotal, un caractère Alphabétique. Or ce même Auteur, quand il parle des quarante-deux livres d'Hermès, qui renfermoient toute la science religieuse & profane des Egyptiens, déclare que *dix* de ces livres étoient appellés Sacerdotaux, & étoient l'étude particuliére du chef des Prêtres : *προσά-* *Strom. l. VI. p. 633. 634.*

γράμμασι χρέωνται· καὶ τὰ μὲν αὐτῶν ἱρὰ, τὰ δὲ δημοτικὰ καλέεται, Lib. II. cap. 36.

της τοῦ ἱεροῦ τὰ ΙΕΡΑΤΙΚΑ καλούμενα ἱ βιβλία ἐκμανθάνει. Ces dix volumes étoient donc écrits dans un caractère alphabétique ſacré. En effet toutes les eſpéces de caractères ſacrés, comme nous l'apprenons dans le même endroit, avoient été employés dans la compoſition de ces quarante-deux livres. Car quelques-uns étoient écrits en *Hiéroglyphes*. Ainſi l'occupation du Scribe Sacré conſiſtoit à étudier ceux appellés Hiéroglyphiques : τοῦτον τά τε ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΑ καλούμενα; &, ce qui mérite d'être obſervé, le ſujet de ces livres rouloit ſur des matiéres populaires, & relatives à la ſociété, telles que la Coſmographie, la Géographie, les ſimples élémens de l'Aſtronomie, la Chorographie de l'Egypte, la deſcription du Nil, &c. περί τε τῆς κοσμογραφίας, καὶ γεω-

γραφίας, τῆς τάξεως τοῦ ἡλίου καὶ τῆς σελήνης, καὶ περὶ τῶν ἐ πλανωμένων· χωρογραφίαν τε τῆς Αἰγύπτου, καὶ τῆς τοῦ Νείλου διαγραφῆς: ce qui s'accorde avec ce que nous avons *avancé* touchant l'usage & l'explication des plus anciens Hiéroglyphes. Enfin, parmi ces livres d'Hermès, il y en avoit qui étoient écrits en *symboles*; singuliérement les deux dont le Chantre avoit soin: ὁ Ὠδὸς, ἕν τι τὴν τῆς μουσικῆς ἐπιφερόμενος ΣΥΜΒΟΛΩΝ. τοῦτον φασὶ δύο βίβλους ἀνειληφέναι δεῖν ἐκ τοῦ ἑρμοῦ. Nous trouvons donc ici les trois espéces d'écritures sacrées; l'Hiéroglyphique, la Symbolique, & l'Hiérogrammatique: & cette derniére, nous le répétons, étoit formée avec les lettres d'un Alphabeth.

[Ci-dessus §. 21.]

§. 29. Au reste un Alphabeth destiné au secret, & par consé-

Exemples d'écritures propres aux Prêtres des autres Nations.

quent différent de l'Alphabeth ordinaire, a été une chose d'usage parmi les Prêtres de presque toutes les Nations. Philon de Biblos, dans Eusébe, nous dit, en parlant de l'histoire de Sanchoniathon, que l'Auteur l'avoit composée à l'aide de certains Mémoires, qu'il trouva dans les Temples, & qui étoient écrits en lettres Ammonéennes (*x*) non entendues du Vulgaire. Ces lettres Ammonéennes, suivant l'explication de Bochart, étoient celles dont les Prêtres se servoient dans les choses sacrées. (*y*) Diogènes de Laërce nous

(*x*) Ὁ δὲ συμβαλὼν τοῖς ἀπὸ τῶν ἀδύτων εὑρεθεῖσιν ἀποκρύφοις Ἀμμουνέων γράμμασι συγκειμένοις, ἃ δὴ οὐκ ἦν πᾶσι γνώριμα. Præp. Evang. lib. 1. cap. 9.

(*y*) *Ammoneorum i. e.* Ammanim. .... *Aben Ezra in Levit.* XXVI. 30. templa facta ad cultum solis. *Quod verissimum : sol enim Hebræis est* Amma, *unde* Amman *Templum solis, quem solum Cœli Dominum crediderunt prisci Phœnices. Sanchoniathon :* τοῦτον γὰρ (τὸν ἥλιον) θεὸν ἐνόμιζον μόνον οὐρανοῦ κύριον. *Itaque hic præcipuè cultus. Ta-*

apprend, d'après Thrasyllus, que Démocrite écrivit deux livres, dont un traitoit des Lettres sacrées des Babyloniens, & l'autre des lettres sacrées de la Ville de Méroé. (z) A l'égard de ces derniéres, Héliodore dit que les Egyptiens avoient deux sortes de Lettres; l'une, appellée Royale; & l'autre, Vulgaire; & que la Royale ressembloit aux caractères Sacer-

men crescente superstitione crediderim nomen Ammanim *etiam ad àlia delubra pertinuisse. Itaque* Litteræ Ammoneorum, *seu* Ammanim, *sunt litteræ Templorum, litteræ in sacris receptæ.* Geogr. Sacr. p. 11. lib. 1. 1. cap. 17.

(z) τὸ περὶ τῶν ἐν Βαβυλῶνι ἱερῶν γραμμάτων: περὶ τῶν ἐν Μερὸῃ ἱερῶν γραμμάτων. *In vita Democr. Segma* XLIX. *lib.* IX. Reinesius & Ménage, ne croyant point qu'il y eût d'écriture mystérieuse & sacrée en usage ailleurs que dans l'étendue de l'Egypte, ont prétendu que la Ville de Babylone dont il est ici parlé, étoit la Babylone d'Egypte. Mais ils auroient dû réfléchir sur le peu de vraisemblance qu'il y avoit que Démocrite, s'il eût choisi d'écrire des Lettres Sacrées des Egyptiens, leur eût donné le nom d'un lieu qui n'étoit en aucune façon célébre pour leur usage, pendant qu'il y avoit tant d'autres Villes que ces caractères avoient rendu fameuses.

dotaux des Egyptiens. (*a*) Théodoret, parlant des Temples des Grecs en général, dit qu'on s'y servoit de lettres qui avoient une forme particuliére, & qu'on les appelloit Sacerdotales. (*b*) Enfin M. Fourmont, & d'autres, croient que cette coutume générale avoit lieu aussi chez les Hébreux. » Cette coutume, *dit M. Fourmont*, » de la plupart des Nations Orientales d'avoir des caractères *sacrés*, & des caractères *profanes*, » ou d'un usage plus vulgaire, » étoit aussi chez les Hébreux ».

Refl. Crit. vol. I. p. 36.

Examen d'un passage de Manethon.

§. 30. Nous pouvons à présent rendre raison d'un passage singulier de Manethon, dans Eusébe.[1] » Manethon déclare qu'il » a tiré ses Mémoires des Colon-

[1] *Voyez les origines sacrées de Stillingfleet l. I. c. 2. §. II. Et l'hist. du monde de Shuckford. t. I. pag. 247. ed. Angl.*

(A) Ἐπιλεγόμην τὴν ζωνίαν γράμμασιν Αἰθιοπικοῖς, οὐ δημοτικοῖς ἀλλὰ βασιλικοῖς ἐπιγεγραμμένην, ἃ δὴ τοῖς Αἰγυπτίων ΙΕΡΑΤΙΚΟΙΣ ΚΑΛΟΥΜΕΝΟΙΣ ὡμοιοῦντο. lib. IV.

(B) Ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς Ναοῖς ἴδιοί τινες ἦσαν χαρακτῆρες γραμμάτων, οὓς ΙΕΡΑΤΙΚΟΥΣ προσηγόρευον. In Genes. qu. 61.

» nes

» nes qui étoient dans la terre de » *Sériad :* inſcrites par Thoyt, le » premier Hermès, avec des let» tres Hiéroglyphiques, dans la » Dialecte ſacrée; & dont le con» tenu avoit été traduit, après le » Déluge, de la Dialecte ſacrée » en Langue Grecque, avec des » caractères HIEROGLYPHIQUES; » puis dépoſé dans le lieu le plus » ſecret des Temples d'Egyp» te par Agathodémon, le ſe» cond Hermès, pere de Tat ». Voici les termes originaux : Ἐκ τῶν Μανεθῶ τοῦ Σεβεννύτου, ὃς ἐπὶ Πτολεμαίου τοῦ φιλαδέλφου ἀρχιερεὺς τῶν ἐν Αἰγύπτῳ εἰδώλων, χρηματίσας ἐκ τῶν ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῇ κειμένων στηλῶν ἱερᾷ, φησὶ, διαλέκτῳ καὶ ἱερογραφικοῖς γράμμασι κεχαρακτηρισμένων ὑπὸ Θωῢθ τοῦ πρώτου Ἑρμοῦ καὶ ἑρμηνευθεισῶν μετὰ τὸν κατακλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν ἑλλη-

νίδα φωνῇ, ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ΙΕ-ΡΟΓΛΥΦΙΚΟΙΣ, καὶ ἀποτεθεισῶν ἐν βίβλοις ὑπὸ τοῦ Ἀγαθοδαίμονος τοῦ δευτέρου Ἑρμοῦ, πατρὸς δὲ τοῦ Τὰτ ἐν τοῖς ἀδύτοις τῶν ἱερῶν Αἰγυπτίων.

Euseb. Chron. ed. Scalig. Amsterd. 1658. p. 6.

Stillingfleet trouve avec raison qu'il est absurde de dire : *Traduit en Langue Grecque, avec des caractères Hiéroglyphiques.* Et le sçavant M. Shuckford, qui a bien vû que par γράμμασιν ἱερογλυφικοῖς il falloit entendre un caractère alphabétique, prétend qu'on ne doit pas rendre ces mots par lettres Hiéroglyphiques, mais par *lettres sacrées.* Il pouvoit également dire lettres Gothiques; car ἱερογλυφικὰ est toujours employé par les Anciens pour signifier des caractères de *choses*, par opposition aux lettres alphabétiques, qui sont des caractères de *mots*:

Ib. & t. 2. p. 294. p. m. 332.

Sens de ce passage.

Il est certain que le Texte est

fautif; comme on le peut voir, 1°. par le mot *γράμμασιν* qui est joint à *ἱερογλυφικοῖς*, puisque le premier signifie proprement les lettres d'un Alphabeth, au lieu que l'autre désigne une espéce de *marques*, & non pas des lettres. 2°. Parce qu'il y est parlé d'une Dialecte sacrée, *ἱερᾷ διαλέκτῳ*, dont nous remettons à parler plus bas. Car, si ces Mémoires étoient écrits dans une Dialecte sacrée, il est clair que le caractère devoit être alphabétique; ce qui est en effet exprimé dans ces paroles qui suivent immédiatement, *ἱερογραφικοῖς γράμμασι*: & s'ils ont été traduits de cette Dialecte dans une autre, n'aura-t-on pas aussi employé des caractères alphabétiques? Non-seulement nous voyons présentement que la Leçon est fautive; mais nous sommes encore conduits à la véritable Leçon par cette derniére observa-

tion, qui nous montre que le paſſage doit certainement être lû de cette façon : μετὰ τὸν κατακλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν ἑλληνίδα φωνὴν ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ΙΕΡΟΓΡΑΦΙΚΟΙΣ καὶ ἀποτεθεισῶν ἐν βίβλοις, &c. Ces mots γράμμασιν ἱερογραφικοῖς ſe trouveront alors être les mêmes que ceux employés auparavant en parlant de l'original, & le feront avec juſteſſe. Car ἱερογραφικὰ eſt employé par les Anciens comme un terme *générique*, pour ſignifier également *lettres ſacrées de mots*, & *marques ſacrées de choſes*. Il n'en eſt pas de même d'ἱερογλυφικὰ, qui déſigne ſeulement des marques de choſes. En ſorte que le ſens clair & viſible de ce paſſage eſt celui-ci : » qu'un Ouvrage, écrit par le premier Hermès dans la Dialecte ſacrée, & avec des lettres ſacrées, avoit

» été traduit par le second Her-
» mès dans la Dialecte Grecque,
» en employant aussi les lettres
» sacrées ». La raison de cette conduite est évidente. Le Traducteur avoit à la vérité travaillé pour l'utilité de ses Compatriotes Egyptiens; mais il les auroit porté trop vîte à l'étude d'une Dialecte étrangère, si sa traduction eût été écrite en lettres vulgaires. Ajoutez encore un autre motif à ce premier, qui lui a fait employer le caractère original en usant d'un Idiome étranger. Sa version n'étoit pas pour tous les Egyptiens, mais pour les Prêtres seulement. Ainsi il a conservé le caractère qui leur étoit propre.

Conjecture sur le temps où la traduction dont il parle à été faite.

Nous commençons à appercevoir que toute la bizarrerie de ce passage de Manethon, qui l'a fait rejetter avec tant de mépris par les Critiques, ne réside que dans la grande antiquité attribuée au fait; & la circonstance elle-

même du fait la détruit. Car il y est parlé non-seulement de lettres alphabétiques, que nous avons montré avoir été en usage assez tard parmi les Egyptiens; mais aussi d'une Dialecte sacrée, qui certainement s'est introduite encore plus tard. Un passage d'Hérodote nous apprendra, si je ne me trompe, le tems où cette traduction a été faite. « Cet Historien rapporte que Psammiticus, après avoir subjugué toute l'Egypte à l'aide des Ioniens & des Cariens, plaça ces Avanturiers Grecs des deux côtés du Nil, où il leur assigna des terres & des habitations; & qu'il envoya parmi eux de jeunes Egyptiens, pour être instruits dans la Langue Grecque: d'où sont venus, ajoute Hérodote, ceux que l'Etat emploie en qualité d'Interprétes de cette Langue ». (g) Il paroît, par

(G) Τοῖσι ϐ Ἴωσι κ̀ τοῖσι Καρσὶ, τοῖσι συſ-

cet établiſſement de Pſammiticus, qu'il ſe propoſoit d'entretenir un commerce ſubſiſtant avec les Nations Grecques : & les jeunes gens deſtinés à cet Office d'Interprétes, furent ſans doute pris d'entre les Prêtres ; car les lettres & le ſçavoir réſidoient parmi cet Ordre de perſonnes ; & d'ailleurs il avoit grande part au Gouvernement. Nous ne devons plus alors nous étonner que la Langue Grecque étant connue des Prêtres, & ſon uſage

κατεργασαμένοισι αὐτῷ, ὁ Ψαμμίτιχος δίδωσι χώρους ἐνοικῆσαι ἀντίους ἀλλήλων τοῦ Νείλου τὸ μέσον ἔχοντος· ... καὶ δὴ παῖδας παρέβαλε αὐτοῖσι Αἰγυπτίους, τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν ἐκδιδάσκεσθαι· ἀπὸ δὲ τούτων ἐκμαθόντων τὴν Ἑλλάδα γλῶσσαν, οἱ νῦν Ἑρμηνέες ἐν Αἰγύπτῳ γεγόνασι. *Euterpe*, *l.* II. *c.* 154. On voit par là que l'excellent M. Prideaux s'eſt trompé, quand il a dit : » Les anciens Egyptiens ne parloient point Grec. Les Ptolomés ſont les premiers qui ont introduit cette Langue parmi eux «. *But the worſt of it is, the ancient Egyptians did not ſpeak Greek. The Ptolemys firſt brought that Language among them.* Connect. part. II. lib. I. p. 12.

dans les affaires d'Etat les obligeant de la cultiver avec soin ; quelques-uns de ces Interprétes, Ἑρμηνέες, se soient occupés vers ce tems à traduire en Grec les monumens sacrés des Egyptiens.

Quand les lettres Egyptiennes ont été inventées.

§. 31. Mais il n'est pas aussi facile de deviner le tems précis de l'invention des lettres Egyptiennes, à cause que l'usage des Hiéroglyphes continua encore long-tems après que les lettres eurent été trouvées, & qu'on s'en servit particuliérement sur les monumens de pierre ; raison pour laquelle nous n'en trouvons aucun qui soit inscrit avec d'autres caractères. Les lettres sont cependant très-anciennes, comme nous l'avons montré plus haut par différentes circonstances, ausquelles il faut ajouter celle-ci : que leur invention a été attribuée aux Dieux. » Car les Anciens ne leur ont at- » tribué aucune invention, dont » l'origine leur étoit connue.

» Mais

» Mais lorſque la mémoire s'en » eſt trouvée perdue, & que l'in- » vention renfermoit quelque cho- » ſe d'extraordinaire ; par exem- » ple, la découverte du bled, » du vin, de l'écriture, de la ſo- » ciété civile ; les Dieux alors ont » été ſaiſis de l'invention, par » cette ſorte de droit qui accor- » de les épâves au Seigneur ». [1]

[1] *P. 60. du ſecond. vol. de M. Warburthon.*

Si l'uſage des lettres a été connu des Patriarches.

Ceux qui prétendent que la famille d'Abraham a perfectionné les différens Arts, lui attribuent entr'autres choſes l'invention des lettres. Mais, comme cette imagination n'eſt que la ſuite d'une hypothèſe, qui n'eſt point appuyée ſur l'écriture, ces perſonnes varient beaucoup à l'égard du tems. Quelques-unes ſuppoſent que les Patriarches ont fait uſage des lettres, & les ont fait connoître aux Egyptiens. Mais les objections contre ce ſentiment, celles en particulier que l'on tire des meſſages de vive voix en-

voyés par les Patriarches, lorsqu'il étoit plus naturel & plus expédient d'écrire, sont si fortes, que d'autres ont jugé convenable de reculer cette connoissance jusqu'au tems de Moyse; à qui Dieu, selon eux, enseigna l'usage des lettres alphabétiques par le moyen des deux Tables, écrites, comme le Texte nous l'assûre, de la main de Dieu. J'avoue que je n'ai pas assez de Logique pour concevoir comment ces paroles, qui au plus, nous apprennent que les dix Commandemens ont été écrits & dictés miraculeusement, peuvent prouver que les lettres ont été alors enseignées pour la premiére fois aux hommes. Un Lecteur ordinaire aimera mieux conclure de ce passage, qu'il falloit que les lettres fussent alors bien connues des Israëlites, puisque Dieu jugea à propos de leur donner les premiers élémens de leur Reli-

gion écrits de cette maniére. Car s'il eût effectivement révélé l'art des lettres, comment seroit-il arrivé qu'on eût oublié de conserver l'histoire d'un fait aussi important? Si important, dis-je, comme nous allons le voir dans un instant, que sa mémoire auroit été une des plus grandes barriéres contre l'idolâtrie.

Il est probable que Moïse a augmenté le nombre des lettres Egyptiennes & en a changé la forme.

Quoique je pense donc qu'il soit extrêmement probable que Moyse est redevable de la connoissance des lettres, & du surplus de sa science, à l'Egypte, cependant je n'aurois pas de peine à croire qu'il a augmenté l'Alphabeth, & qu'il a changé la forme des lettres. 1°. L'Alphabeth Hébreu, qu'il a employé pour composer le Pentateuque, est beaucoup plus ample que celui que Cadmus porta en Gréce. Cadmus étoit de Thèbes en Egypte; il séjourna en Syrie, & passa de-là en Gréce. Son Pays mon-

tre que les lettres dont il se servoit étoient Egyptiennes, & fournit une preuve qui confirme la grande différence, à l'égard du nombre, entre les lettres Egyptiennes & les lettres Hébraïques. 2°. Je crois encore qu'il est probable que Moyse a changé la forme des lettres Egyptiennes: Voici ma raison : toute écriture Hiéroglyphique est absolument défendue par le second Commandement, & cela dans une vûe digne de la Sagesse Divine ; puisque les Hiéroglyphes étoient, ainsi que nous le verrons dans la suite, la principale source des superstitions & des idolâtries les plus abominables. Mais les lettres alphabétiques des Egyptiens, dont les Israëlites auroient continué de faire usage *sans ce changement*, ayant été tirées des marques Hiéroglyphiques, & ayant naturellement conservé une grande partie de la figure de ces caractères, il fal-

Voyez ci-dessus §. 5. & plus bas §. 45.

loit retrancher toute occaſion de danger de la part des images ſymboliques. Je conjecture donc que Moyſe changea la forme des lettres Egyptiennes, & les réduiſit à quelque choſe d'approchant de cette forme ſimple que les lettres Hébraïques ont aujourd'hui.

Nous voyons par là que les lettres étoient une choſe de grande importance pour les Iſraëlites, au regard de l'intégrité de leur Religion. Si Dieu avoit donc été, ainſi qu'on le prétend, l'Auteur immédiat des lettres, Moyſe certainement auroit rapporté l'hiſtoire de leur invention, comme la choſe la plus propre à confirmer leur uſage, & à mettre ſon Peuple à couvert d'un danger auquel ſon grand attachement pour les mœurs Egyptiennes l'expoſoit fortement, je veux dire, du danger de l'écriture Hiéroglyphique.

§. 32. Il me reſte encore des

De la dialecte sacrée.

réflexions à faire sur le passage de Manethon. Sa derniére partie conduit à une autre découverte de grande importance dans les Antiquités Egyptiennes, en nous apprenant qu'il y avoit non-seulement des lettres & des caractères sacrés, mais aussi une Dialecte ou langage sacré. Car ce que Manethon appelle ici Dialecte sacrée, ἱερὰ διάλεκτος dans un autre endroit où il interpréte un mot de cette Dialecte, il l'appelle, Langage sacré, ἱερὰ γλῶσσα. (*k*) On s'imaginera peut-être que cette Dialecte sacrée n'étoit autre chose que l'an-

[*K*] Ἐκαλεῖτο δὲ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος ΥΚΣΩΣ, τοῦτο δέ ἐστι βασιλεῖς ποιμένες. τὸ γὰρ ΥΚ καθ' ΙΕΡΑΝ ΓΛΩΣΣΑΝ βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ ΣΩΣ ποιμήν ἐστι καὶ ποιμένες κατὰ τὴν ΚΟΙΝΗΝ ΔΙΑΛΕΚΤΟΝ, καὶ οὕτω συντιθέμενον γίνεται ΥΚΣΩΣ. *Ap. Joseph. cont. App. lib.* 1. *cap.* 14. Yc-sos, *id est*, *Reges pastores.* Yc *enim in* sacra lingua *Regem sonat*, Sos *verò Pastorem*, *sive Pastores*, *secundùm* Dialectum Communem, *unde vox composita* Yc-sos.

cienne Langue qui avoit cessé alors d'être en usage, & qui s'étoit conservée seulement parmi les Prêtres. Mais nous nous persuaderons difficilement que la chose soit arrivée de cette maniére, quand nous ferons attention à la médiocrité & à la lenteur du changement que les Langues Orientales ont souffert, & en particulier le langage d'un Peuple qui a si peu adopté de mœurs étrangères. D'ailleurs, la Dialecte sacrée étoit employée au secret, & n'étoit connue que des Prêtres; ce qui ne sçauroit jamais être vrai d'un langage national, quelque vieux que nous puissions raisonnablement concevoir qu'il fût devenu. Ces réflexions me portent à croire que la Dialecte sacrée étoit un langage que les Prêtres Egyptiens s'étoient formé, & un des derniers expédiens qu'ils avoient trouvé pour se réserver à eux-mêmes

leurs connoiſſances. Nous avons vû comment ils avoient inventé, à meſure qu'ils étoient devenus plus ſpéculatifs, un Alphabeth pour exprimer leurs idées, en ſubſtituant des mots aux choſes, & les rendant ainſi plus clairement & plus exactement. Mais le ſimple myſtère d'un Alphabeth particulier, auquel les mots d'une Langue commune auroient ſervi, eût été bien vîte découvert. Il y a donc apparence qu'ils inventérent un langage particulier pour l'uſage de leur Alphabeth, & qu'ils réuſſirent ainſi à cacher leur ſcience ſous un double voile. Je conçois que la Dialecte ſacrée s'eſt formée, en donnant aux choſes le nom de celles que repréſentoient les figures Hiéroglyphiques. Par exemple; Yk ſignifioit un ſerpent, dans la Langue Egyptienne; & la figure d'un ſerpent, dans les Hiéroglyphes, marquoit un Roi; [1] YK,

[1] *Horap. l. 1. cap. 59. 60. 61. 62. 63. 64.*

ſignifia un Roi dans la Dialecte ſacrée, comme Manethon vient de nous le dire. C'eſt ainſi que leurs Hiéroglyphes devinrent un fond pour une nouvelle Langue toute entiére. (*l*)

(*l*) *Addition.* Pour achever d'éclaircir le paſſage de Manethon qui a donné lieu à ces obſervations ſur la *Dialecte ſacrée*, je tâcherai de fixer ce que Manethon a entendu par *la terre de Sériad*, & par *le Déluge* arrivé dans l'eſpace de tems qui s'eſt écoulé entre le premier & le ſecond Hermés.

I.

Quant à *la Terre de Sériad*, je ne ferai qu'extraire ce que M. Dodwell a dit au §. XIII. de l'Appendix de ſes Diſſert. ſur S. Cyprien. Il ſuit le ſentiment de Selden *, qui croit que l'on a donné à la Canicule le nom du Nile. Ce Fleuve eſt appellé *Scheir*, ou *Sir*, dans l'Ecriture Sainte ; & *Siris* dans les Auteurs profanes ; d'où dérive Σειρίος, que les Latins écrivent *Syrios*, & qui eſt le nom de la Canicule, dont le Lever a tant de rapport avec l'accroiſſement du Nile. Mais de même qu'Héſiode déſigne cette Etoile par l'expreſſion Σείριος ἀστὴρ, de même auſſi il eſt vraiſemblable que les Anciens ont déſigné l'Egypte par les termes de Σειριάδα ou Σειριαδικὴ γῆ, Terre de Sériad, Terre Sériadique ; en un mot, Terre où

* *De Diis Syr. ſynt.* 1. c. 4.

Pourquoi les différentes sortes d'Ecritures Hiérographiques ont été confondues par les Anciens.

Il résulte de ce qui a été dit que les Prêtres Egyptiens avoient trois maniéres de tenir leurs connoissances cachées, & cepen-

coule le Fleuve *Siris*. C'est ainsi qu'ils ont appellé le même Pays *Ægyptus*, du nom sous lequel Homère, le plus ancien des Auteurs Grecs, a connu le Nile.

Odyss. Δ.

I I.

Pour ce qui est du Déluge, après lequel Agathodémon traduisit les inscriptions composées par le premier Hermès, si l'on fait attention que Manethon parle d'un Déluge postérieur au premier Hermès, qui n'a vécu, selon lui, que depuis Menès, il est clair qu'il n'a point eu en vûe le Déluge de Noé. Dès qu'il n'a point eu en vûe le Déluge de Noé, le mot *Déluge* ne peut plus signifier qu'une inondation du Nile, & seulement une inondation plus considérable que de coutume, puisqu'il la cite comme une Epoque. Alors, s'il est permis de conjecturer, on peut croire que cette inondation fut occasionnée par le tremblement de terre arrivé sous le Roi *Bochus* à Bubaste. Il y périt beaucoup de monde; & *Manethon*, dans *le Syncelle*, a fait de cet événement une Epoque sous le Regne de Bochus. Ce tremblement de terre fit vraisemblablement déborder le Nile, en rompant les digues. Elles étoient fort élevées à Bubas-

Voyez Marshami, can. chron. p. 18. coll. cum p. 44. ed. Lond.

dant de les transmettre : celle des symboles Hiéroglyphiques, celle d'un Alphabeth sacré, & celle d'une Dialecte sacrée. En

te ; ce qui montre que cette Ville de la basse Egypte étoit plus exposée que les autres aux inondations.

Ammien Marcellin emploie le mot *Déluge* dans la même signification, par rapport à l'Egypte. C'est dans le XXIIe. Livre, où, sans désigner d'endroit de l'Egypte en particulier ; *Multa*, dit-il, *in illis Tractibus pretium est operæ maximum legere, è quibus pauca conveniet explicari. Sunt Therma lutra, quæ* Cythrus *indigenæ vocant. Templa ubique molibus magnis extructa. Pyramides ad miracula septem provectæ.... sunt &* syringes, *subterranei quidam & fluxuosi secessus, quos, ut fertur, periti rituum vetustorum, adventare* Diluvium *præscii, metuentesque ne ceremoniarum obliteraretur memoria, penitùs operosis digestos fodinis* per loca diversa *struxerunt : & excisis parietibus, volucrum ferarumque genera multa sculpserunt, & animalium species innumeras multas, quas* Hieroglyphicas litteras *appellarunt, Latinis* [*lege* Latini] ignorabiles.

Cap. 39.

Les Egyptiens, comme l'on voit, n'avoient pas seulement des colonnes & des Pyramides, élevées sur le sol de la terre, pour y graver ce qui avoit rapport à leur histoire, ou à leurs usages ; mais ils avoient encore en divers endroits de l'Egypte,

expliquant les différentes natures, & les distinguant des Hiéroglyphes propres, j'ai tâché de débrouiller un sujet qui a embar-

per diversa loca, des lieux souterrains où les rites de la Religion étoient inscrits sur les murailles, en caractères Hiéroglyphiques, pour en conserver la mémoire, contre les accidens des inondations.

Antiquités Judaïques. ch. 2.

L'équivoque du mot *Déluge* une fois levée, l'histoire que Joséphe raconte des colonnes de Seth, dans la terre de Sériade, n'est plus une énigme. La difficulté roule seulement sur l'antiquité qu'il donne à ces monumens. Mais n'auroit-il pas suivi une tradition que l'on retrouve encore chez les Arabes? » Les anciens Grecs, dit » Abulpharage, croient qu'Enoch, ap» pellé Edris par les Arabes, est le mê» me qu'Hermès surnommé Trismégiste. » Car l'on suppose qu'il y a eu trois Her» mès. Le plus ancien habitoit le Saïd » (ou le Terrain élevé) de la haute Egy» pte. Il a traité le premier des substances » supérieures, & a prédit le Déluge. Dans » la crainte que les sciences ne vinssent à » périr, & les arts à s'oublier, il fit cons» truire les Pyramides, graver dessus tou» te sorte d'arts & d'instrumens, & re» présenter les différentes classes de scien» ce; son intention étant d'en conserver » la connoissance à la postérité ». *Autumant Græci antiquiores Enochum esse Hermetem qui Trismegistus cognominatus est....*

rassé les Anciens eux-mêmes ; car lorsqu'ils parlent de la Littérature Egyptienne, ils confondent perpétuellement les diverses es-

Arabes autem ipsum Edrisum appellant. Ac dicitur tres fuisse Hermetes, quorum primus fuit ille qui Saïdam Ægypti superioris incoluit ; ac primus omnium de substantiis superioribus locutus est, & de diluvio præmonuit. Veritusque ne perirent scientiæ, atque oblitterarentur artes, Pyramides extruxit, quibus omnia artificia atque instrumenta insculpsit, & in iisdem scientiarum ordines delineavit, eas conservatas posteris tradere cupiens. Hist. Dynast. ex vers. Pocockii. p. 6. Cette tradition suppose que les anciens Grecs ont cru que Trismégiste étoit Hénoch. Cependant, ni les Grecs, ni les Egyptiens n'ont dû avoir les premiers une semblable pensée. Mais elle a pû fort bien venir aux Juifs Hellénistes d'Alexandrie ; & il ne seroit pas étonnant qu'ils eussent imaginé d'attribuer à Hénoch l'histoire d'Hermès Trismégiste, afin de relever leur Nation aux yeux des Egyptiens. Quoi qu'il en soit, l'idée qu'Enoch a bâti les Pyramides est adoptée par les Sabiens qui vivent aujourd'hui en Egypte. » Ils ne s'i» maginent pas seulement, comme le rap» porte M. Greave, qui avoit sans doute » vû de ces Sabiens, que ces monumens » sont les tombeaux de Seth, & de ses » deux enfans, Enoch & Sabi, qu'ils re» gardent comme les premiers Auteurs de

péces d'écritures ſacrées l'une avec l'autre. Ce qui a beaucoup contribué à cette confuſion, ce me ſemble, c'eſt l'uſage que les Egyptiens avoient d'employer dans un même livre, ou ſur un même monument, les différentes ſortes d'écritures ſacrées, c'eſt-à-dire, l'Hiéroglyphique, la Symbolique, & l'Hiérogrammatique; comme il eſt arrivé en compo-

» leur Religion, ils offrent encore de
» l'encens à ces mêmes monumens, &
» leur ſacrifient un coq & un veau noir ».

Pyramid. p. 6. 7. dans le diſc. prél. de M. Sale ſur le Coran. p. 15.

They have a great reſpect for the Pyramids of Egypt; fancying theſe to be the ſepulchres of Seth, and Enoch and Sabi his two ſons, whom they look on as the firſt propagators of their Religion. At theſe ſtructures they ſacrificc a cock and a black calf, and offer up incenſe. M. d'Herbelot, *Bibl. or. au mot Sabi*, ne dit rien de cette offrande & de ce ſacrifice. Il parle uniquement du grand reſpect que ceux de la ſecte des Sabiens ont pour les Pyramides d'Egypte, à cauſe qu'ils croient que Sabi fils d'Edris, ou d'Enoch, eſt enterré dans la troiſiéme. Les Sabiens, ajoute-t-il, prétendent tenir leur Religion de Seth & d'Enoch, dont ils ſe perſuadent d'avoir encore aujourd'hui les livres.

ſant la Table Iſiaque, & le Rituel myſtique dont Apulée donne la deſcription.

Retour des Hiéroglyphes à leur premier uſage.

§. 33. Nous voyons à préſent comment il eſt arrivé que ce qui devoit ſon origine à la néceſſité, a été dans la ſuite du tems employé au ſecret, & a été cultivé pour l'ornement. Mais par un effet de la révolution continuelle des choſes, ces mêmes figures, qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en myſtères, ont repris à la longue leur premier uſage. Dans les ſiécles floriſſans de la Gréce & de Rome, elles étoient employées, ſur les monumens & ſur les médailles, comme le moyen le plus propre à faire connoître la penſée: de ſorte que le même ſymbole, qui cachoit en Egypte une ſageſſe profonde, étoit entendu par le ſimple Peuple en Gréce & à Rome.

Afin d'éclaircir ces différentes

Changemens semblables à ceux de l'Ecriture, arrivés au langage.

mutations & révolutions, nous recourerons encore à l'exemple du langage, dont le progrès & les changemens, même les plus petits, ont suivi le sort de l'écriture : & nous montrerons comment le premier expédient, qui a été imaginé pour communiquer les pensées dans la conversation, cet effort grossier dû à la nécessité, est venu, par la suite du tems, de même que les premiers Hiéroglyphes, à se changer en mystère, & à s'élever jusqu'à l'art de l'éloquence & de la persuasion.

I.

Parallele de *l'Apologue* avec les deux espéces d'Hiéroglyphes propres.

§. 34. Nous avons déja fait voir, dans la Fable de Joatham, le rapport de l'Apologue avec l'Hiéroglyphe propre des Egyptiens, & qu'il avoit été inventé uniquement pour présenter une image sensible à la conception grossiére de l'Auditeur. Le changement de l'objet, changement

qui

qui eſt la baſe de l'Apologue, l'a fait répondre exactement à l'Hiéroglyphe tropique; & cette ſorte de proſopopée ſi uſitée dans l'Apologue, qui repréſente une multitude de perſonnes ſous l'image d'une ſeule, l'a fait également répondre à l'Hiéroglyphe curiologique.

I I.

Lorſque les hommes ont enſuite commencé à affecter du myſtère, où que le ſujet exigeoit du ſecret, ils ont par dégrés changé l'Apologue, ou la Fable, à l'aide d'alluſions délicates & tirées de loin, en une parabole, pour répandre de l'obſcurité ſur ce qu'ils vouloient faire connoître: de la même maniére que l'on s'y eſt pris à l'égard de l'Hiéroglyphe tropique, en le changeant en ſymbole tropique. Nous avons, dans l'Ecriture ſainte, des exemples ſans nombre

Parallele de la *Parabole* avec le ſymbole tropique.

de cette forme de discours. Dieu l'emploie en parlant au Prophé-
xxiv. 3. & suiv. te Ezéchiel en ces termes : » Fils » de l'Homme, parlez en para- » bole à la maison rébelle, & di- » tes-lui : Voici ce que dit le Sei- » gneur votre Dieu. Mettez une » marmite devant le feu, met- » tez-la, dis-je, & versez de l'eau » dedans. Remplissez-la de vian- » de. Mettez les meilleurs en- » droits ; la cuisse, l'épaule, les » morceaux choisis d'entre les » os. Prenez la chair des bêtes » les plus grasses. Mettez les os » au-dessus, les uns sur les autres. » Faites-la bouillir à gros bouil- » lons, jusqu'à faire cuire les os » mêmes ».

Les Orientaux & les Grecs ont fait un pareil usage de la parabole. Les Juifs y attachoient la même idée. On le voit par cette
[1] xx. 49. plainte du Prophéte: [1] *Hélas, Seigneur ! ils me disent : Celui-ci ne parle-t-il pas toujours en paraboles ?*

On le voit encore par cet avertiſſement de Jeſus-Chriſt : » Il vous eſt donné de connoître les *Myſtères* du Royaume de Dieu ; mais aux autres, je parle en *paraboles*, afin qu'en voyant ils ne voient pas, & qu'en entendant ils ne comprennent pas ». Démétrius Phaléréus, ce grand Maître de l'éloquence Grecque, s'explique de même. » L'Allégorie, dit-il, eſt employée comme un voile & un déguiſement du diſcours «. ὥσπερ συγκαλύμματι τοῦ λόγου, τῇ ἀλληγορίᾳ κέχρηται.

Luc. VIII. 10.

De Eloc. ſect. 100.

I I I.

Paralléle de l'*Enigme* avec le ſymbole énigmatique.

Nous avons remarqué que plus l'écriture ſymbolique s'étoit écartée de l'Hiéroglyphe propre, plus elle étoit devenue obſcure, & qu'à la longue elle avoit été diviſée en tropique & en énigmatique. Il eſt arrivé préciſément la

même chose à la PARABOLE, qui répondoit au symbole tropique. Elle a été rendue mystérieuse au point de devenir une énigme, & de répondre exactement au symbole énigmatique.

C'est ce que l'Ecriture Sainte appelle κατ' ἐξοχὴν (par excellence) une *sentence obscure*. Le Prophéte Ezéchiel nous en fournira un exemple. » Le Seigneur » me parla encore, & me dit: Pro» posez cette ENIGME, & rappor» tez cette PARABOLE à la maison » d'Israël. Vous leur parlerez de » cette sorte : Voici ce que dit le » Seigneur votre Dieu. Un Ai» gle puissant, qui avoit de gran» des aîles très-déployées, plei» nes de plumes diversifiées par » la variété des couleurs, vint sur » le Mont Liban, & emporta la » plus haute branche d'un cédre. » Il arracha aussi les branches » naissantes, & les transporta dans

» une terre de gens de trafic, » xvii. 2.
&c. & *suiv.*

La sagesse des anciens Orientaux, suivant Salomon, consistoit en grande partie dans l'interprétation de ces Enigmes. » Un » homme intelligent, dit-il, par- » viendra à entendre les conseils » des Sages, à comprendre un » proverbe, & à en démêler le » sens; à pénétrer les paroles des » Sages, & leurs *sentences obscures.* »[2] C'étoit en effet la coutume, parmi les Sages de ce tems-là, comme l'Ecriture nous l'apprend,[3] & une coutume qui se conserva long-tems, suivant Josephe, (*t*) de s'envoyer, ou de se

[2] *Prov. I. 5. 6.*

[3] *Juges*, xiv. *12. 13. 14.*

(*t*) Καὶ Σοφίσματα δὲ καὶ λόγους ΑΙΝΙΓΜΑΤΩΔΕΙΣ διεπέμψατο πρὸς τὸν Σολομῶνα ὁ τῶν Τυρίων βασιλεὺς, παρακαλῶν ὅπως αὐτῷ τούτους σαφηνίσῃ, καὶ τῆς ἀπορίας τῶν ἐν αὐτοῖς ζητουμένων ἀπαλλάξῃ. τὸν δὲ, δεινὸν ὄντα, καὶ συνετὸν, οὐδὲν τούτων παρῆλθεν, ἀλλὰ πάντα νικήσας τῷ λογισμῷ, καὶ μαθὼν αὐτῶν τὴν διάνοιαν ἐφώτισε. *Antiq. Jud. l.* VIII. *cap. 5.*

Sophismata & verba Ænigmatica ad Solomonem misit Tyriorum Rex, rogans eum

présenter l'un à l'autre, pour éprouver leur sagacité, des ENIGMES ausquelles on attachoit des peines & des récompenses. (*u*) Cela fit qu'on ne chercha souvent qu'à duper, en présentant une Enigme. Aussi l'intelligence des SENTENCES OBSCURES devint un proverbe parmi les Hébreux, pour signifier l'adresse à frauder & à tromper, comme on le peut conclure du portrait que Daniel fait d'Antiochus Epiphanes. » Lors-

ut illa sibi explicaret, atque omnem de quæstionibus in illis involutis dubitationem tolleret. Hunc verò, cùm mirâ esset sagacitate & intelligentiâ, nihil horum fugiebat, sed cùm omnia rationis vi superasset, & quid sibi velint intellexisset, EA *reddidit perspicua.*

(*u*) Δῖος . . . τὸν δὲ τυραννοῦντα Ἱεροσολύμων Σολομῶνα πέμψαι, φησὶ, πρὸς τὸν Εἵρωμον ΑΙΝΙΓΜΑΤΑ, καὶ παρ' αὐτοῦ λαβεῖν ἀξιοῦντα. τὸν δὲ, μὴ δυνηθέντα διακρῖναι τῷ λύσαντι χρήματα ἀποτίνειν. *Id. ibid.*

Dicit DIUS *Solomonem, qui Hierosolymis tunc regnabat, ad Hiramum Ænigmata misisse, pariter rogantem ab ipso ut alia acciperet. Quique* proposita *solvere nequiret, is ab interprete pecuniâ mulctaretur.*

» que les iniquités se seront accrues, dit-il [1], il s'élévera un » Roi qui aura l'impudence sur » le front, & qui comprendra les » SENTENCES OBSCURES ».

[1] VIII. 23.

Le voile mystérieux de cette sorte de sagesse la rendit, comme un pareil voile sera toujours, le plus estimé de tous les talens. C'est pourquoi, dans un Pseaume où il s'agit d'exciter & de fixer fortement l'attention, le Psalmiste débute en ces termes: Vous, Peuples, écoutez » tous ce que je vais dire. Que » tous les Habitans de la Terre, » grands & petits, riches & pauvres, prêtent attention. Ma » bouche publiera la sagesse, & » la méditation de mon cœur » l'intelligence. Je m'inclinerai » pour écouter la parabole. [2] Je » découvrirai sur la harpe mon » ENIGME ». Car, suivant qu'un grand Critique en fait de Littérature sacrée & profane, l'a très-

[2] *Psalm.* XLIX. 4.

bien observé sur cet endroit: *Psalmi hujus auctor, quo auditores attentos reddat, his promittit se de rebus maximis, & in quibus summa sapientia posita sit, dictu-rum; & in carmine hoc componendo artem quam potuit maximam adhibuit, ut materiâ dignum redderet.* [1]

[1] *Psalm. liber metricè divisus, &c. ed. Episc. Cicestr. p. 265.*

Paralléle des *expressions figurées* avec l'écriture symbolique.

§. 35. Après que l'Art de l'écriture eût été perfectionné au point d'être symbolique, les Egyptiens, pour lui donner un air d'élégance & de science, & un voile mystérieux en même tems, étudiérent toutes les propriétés singuliéres des êtres, & leurs différentes relations, afin de s'en servir à représenter d'autres choses. Il en a été de même de l'art de la parole. Les hommes ont commencé de bonne heure à orner de tropes & de figures les différentes façons de s'exprimer dont nous venons de parler: ce qui a été cause que la postérité a douté

douté dans la ſuite de l'origine, des expreſſions figurées, de la même maniére préciſément qu'elle a douté de l'origine des peintures Hiéroglyphiques. Mais l'un & l'autre Art doit ſa naiſſance au pur beſoin, & à la groſſiéreté des hommes; c'eſt-à-dire, au manque de mots, & à la groſſiéreté des conceptions. Le *Pléonaſme* ſervira d'exemple pour le premier défaut, & la *Métaphore* pour le ſecond. Car le diſcours des Orientaux en eſt plein. Ces figures en conſtituent l'élégance & la beauté; & l'art de leurs Orateurs & de leurs Poëtes conſiſte particuliérement à y exceller.

1. Le Pléonaſme eſt viſiblement dû aux bornes étroites d'un langage ſimple. L'Hébreu, où cette figure revient fréquemment, eſt la moins abondante de toutes les Langues ſçavantes de l'Orient. *Amant*, dit Grotius, *Hebræi verborum copiam. Itaque*

rem eandem multis verbis exprimunt.[1] Il n'en indique pas la raiſon ; mais celle que nous venons de donner paroît très-naturelle. En effet, lorſque lès expreſſions ne répondent pas entiérement aux idées de celui qui parle, ainſi qu'il arrive ſouvent en ſe ſervant d'une Langue qui eſt pauvre, il cherche néceſſairement à s'expliquer, en répétant ſa penſée en d'autres termes, à peu-près de même que celui dont le corps eſt géné dans un endroit, cherche continuellement une place qui le ſatisfaſſe. Nous pouvons remarquer cela fréquemment dans la converſation ordinaire, où la penſée de celui qui parle eſt ſouvent plus forte que ſon expreſſion. Ainſi, moins une Langue eſt abondante, plus elle ſera toujours pleine de répétitions.

2. La métaphore eſt dûe évidemment à la groſſiéreté de la conception, de même que le

[1] *In Hab. 2. 1.*

Pléonaſme l'eſt au manque de mots. Les premiers hommes étant ſimples, groſſiers, & plongés dans les ſens, ne pouvoient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abſtraites, & les opérations réfléchies de l'entendement, qu'à l'aide des images ſenſibles, qui, au moyen de cette application, devenoient métaphores. Telle eſt l'origine véritable de l'expreſſion figurée, & elle ne vient point, comme on le ſuppoſe ordinairement, du feu d'une imagination poëtique. Le ſtyle des Barbares de l'Amérique, quoiqu'ils ſoient d'une complexion très-froide & très-flegmatique, le démontre encore aujourd'hui. Voici ce qu'un ſçavant Miſſionnaire dit des *Iroquois*, qui habitent la partie ſeptentrionale du Continent. » Les Iroquois, » comme les Lacédémoniens, » veulent un diſcours vif & con- » cis. Leur ſtyle eſt cependant

» figuré & *tout métaphorique* »[a]. Leur phlegme a bien pû rendre leur ſtyle concis, mais il n'a pû en retrancher les figures. Ainſi l'union de ces caractères différens montre clairement que la métaphore eſt dûe à la néceſſité, & non au choix. Mais pourquoi aller chercher ſi loin des exemples? Quiconque voudra ſeulement faire attention à ce qui échappe généralement aux réflexions des hommes, parce qu'il eſt trop ordinaire, peut obſerver que le Peuple eſt preſque toujours porté à parler en figures. Il eſt vrai que quand cette diſpoſition rencontre une imagination ardente, qui a été cultivée par l'exercice & la méditation, & qui ſe plaît à peindre des images vives & fortes, la métaphore eſt bien-tôt ornée de toutes les fleurs de l'eſprit. Car l'eſprit conſiſte à employer des images énergiques & métaphoriques, en ſe ſervant d'al-

[a] *Mœurs des Sauv. Améric. par le P. Lafitau. t. I. p. 480.*

lusions extraordinaires, quoique justes, à l'imitation des anciens Sages d'Egypte, qui employoient ainsi les symboles Hiéroglyphiques, en les adaptant arbitrairement, quoique par analogie.

La conduite de l'homme, comme nous voyons, a toujours été, soit dans le discours & dans l'écriture, soit dans le vêtement & le logement, de changer ses besoins & ses nécessités en parade & en ornement.

IV.

Paralléle des *méthaphores* avec les deux espéces d'écritures alphabétiques.

§. 36. Dans le premier paralléle que nous avons fait du langage avec l'écriture, nous avons comparé les métaphores aux lettres d'un Alphabeth. Voici quelque chose qui montrera encore mieux l'exactitude de la comparaison. Les Egyptiens avoient, comme on l'a prouvé, deux sortes de lettres alphabétiques; l'une, à l'usage du Peuple; l'autre,

à l'ufage des Prêtres. Il en a été de même de la métaphore, dans l'ufage que l'on en a fait anciennement. Il y avoit des métaphores claires & intelligibles, & d'autres étoient obfcures & myftérieufes. Les écrits des Prophétes font pleins de cette derniére efpéce de métaphores. Nous nous contenterons de rapporter pour exemple la fameufe Prophétie de Balaam : « Il fortira une étoile » de Jacob, & un fceptre s'éle- » vera d'Ifraël » [1] Cette Prophétie fe rapporte peut-être en quelque fens à David, mais elle regarde fans difficulté le Chrift principalement. La métaphore d'un fceptre, qui eft employée ici, étoit commune & populaire, pour défigner un chef, tel que David; mais la métaphore d'une étoile, quoiqu'elle fignifie, comme l'autre, dans les écrits des Prophétes, [2] un Prince ou Chef temporel, avoit cependant auffi un fens

[1] *Nomb.* XXIV. *17.*

[2] *Dan.* VIII. *10.*

caché & ſecret. Dans les Hiéroglyphes Egyptiens, & nous verrons tout-à-l'heure à quel point l'écriture Hiéroglyphique a influé ſur les Langues de l'Orient; dans les Hiéroglyphes, dis-je, une Etoile déſignoit Dieu. Ἀστὴρ παρ' Αἰγυπτίοις γραφόμενος ΘΕΩΝ σημαίνει. [1] De-là vient que Dieu reprochant aux Iſraëlites leur idolâtrie au ſortir de l'Egypte, leur dit dans le Prophéte Amos : » M'avez-vous offert des ſacrifi- » ces & des offrandes dans le dé- » ſert pendant quarante ans, ô » Maiſon d'Iſraël? Non; mais » vous avez porté le Tabernacle » de vos images de Moloch & » de Chiun; l'ETOILE DE VOTRE » DIEU que vous vous êtes faite » à vous-même ». [2] *L'Etoile de votre Dieu* eſt ici une expreſſion noble & figurée, pour ſignifier l'Image de votre Dieu. Car une Etoile étant employée dans les

[1] Horap. l. II. cap. I.

[2] V. 25. 26.

Hiéroglyphes pour signifier Dieu, elle est placée ici avec élégance pour signifier l'Image matérielle d'un Dieu. Ces mots, l'*Etoile de votre Dieu*, ne sont qu'une répétition, comme il est si ordinaire dans la Langue Hébraïque, des précédens, *Vos images de Moloch & de Chiun*, & ne doivent point être rendus, ainsi que le supposent quelques Critiques, par SIDUS DEUM VESTRUM, votre Dieu Etoile. Nous concluons de cet exemple, que la métaphore d'une Etoile, employée par Balaam, est du genre des métaphores obscures & mystérieuses; qu'elle doit être entendue dans le sens que nous disons; & par conséquent, qu'elle se rapporte uniquement au Christ, le Fils éternel de Dieu.

Retour de la *Parabole* à sa première clarté.

§. 37. Nous avons fait remarquer comment les *symboles*, qui étoient venus des Hiéroglyphes populaires, avoient perdu leur

usage mystérieux, & recouvré leur premiére nature dans les siécles florissans de la Gréce & de Rome. La même chose est précisément arrivée à la Parabole, qui, venant du simple Apologue, est souvent retournée à sa premiére clarté, & est devenue un proverbe commun & intelligible à tout le monde. » En ce tems là, » dit le Prophéte *Michée*, un » chacun se servira de PARABOLE » contre vous [1] ..... Tous, dit » *Habacuc*, ne se serviront-ils pas » contre lui de Paraboles, & de » proverbes railleurs »? [2]

[1] 11. 4.

[2] 11. 6.

Sort du langage & de l'Ecriture.

C'est ainsi que l'écriture & le langage ont exactement eu le même sort. Les différentes formes qu'ils ont subi ont été inventées par nécessité, afin d'être entendues de tout le monde. Elles ont ensuite été choisies pour servir au mystère & à l'ornement; & enfin elles ont fini, comme elles avoient commencé; c'est-

à-dire, par être entendues du Peuple.

Influence du langage sur l'écriture, & de l'écriture sur le langage.

§. 38. Nous n'avons envisagé jusqu'ici le rapport du langage avec l'écriture, qu'autant que l'un & l'autre peuvent être comparés pris séparément; mais ces deux différentes maniéres de communiquer les *mêmes* idées, doivent nécessairement avoir influé beaucoup l'une sur l'autre. Il faudroit un volume tout entier pour bien dévélopper cette influence réciproque; d'ailleurs, j'aurai une occasion plus convenable d'en parler, lorsque je répondrai aux objections des Incrédules contre le style de l'Ecriture Sainte; ainsi il suffira pour le présent d'en dire un mot.

Comment le langage a influé sur l'écriture Hiéroglyphique.

1. L'influence que le langage doit avoir eu sur la premiére espéce d'écriture, qui a été l'Hiéroglyphique, est évidente. Nous avons fait voir que la pure nécessité avoit rendu ce langage

extrêmement figuré, & plein d'images ſenſibles. Quand les hommes donc ont ſongé pour la premiére fois à conſerver par écrit leurs idées, l'écriture dont ils ſe ſont ſervi a néceſſairement été cette même peinture, que leur avoit d'abord repréſenté leur imagination, & qu'ils avoient exprimé par des mots. De-là vient, qu'encore long-tems après; c'eſt-à-dire, depuis que le langage figuré, étant devenu un effet du choix, fut décoré, chez les Grecs & chez les Romains, par exemple, de tout ce que l'eſprit peut inventer, & que l'on eût fait revivre le génie des plus anciens Hiéroglyphes, pour ſervir d'ornement aux *emblêmes* & aux *deviſes*; les monnoies, les monumens, les Autels, &c. ſe trouvent remplis de toute ſorte d'êtres imaginaires, par la coutume qu'ont eu leurs Poëtes & leurs Orateurs de perſonnaliſer chaque

chofe. Les qualités de l'efprit, les affections du corps, les propriétés des différentes Contrées, Villes, Riviéres, Montagnes, leur ont fervi à animer les chofes. Car *fuivant que l'imagination de l'Artifte lui repréfentoit une forme pour les chofes inconnues, fa main en faifoit une figure, & il donnoit à un être imaginaire un nom & une demeure.*

> *As* imagination *bodied forth*
> *The forms of things unknown, the Artift's* hand
> *Turn'd them to shape, and gave to aiery nothing*
> *A local habitation and a Name.*

Comment l'écriture Hiéroglyphique a influé fur le langage.

2. L'influence que l'écriture Hiéroglyphique a réciproquement eu fur le langage, n'eft pas moins évidente. Nous avons vû que les Chinois ont fait ufage, de même que les Egyptiens, de cette forte d'écriture. Leur langage y répond entiérement, à en juger par l'idée que l'on nous

en donne. » Le ſtyle des Chinois » dans leurs compoſitions, dit le » P. du Halde, eſt *myſtérieux*, » *concis*, *allégorique*, & quelque- » fois *obſcur*. Ils diſent beaucoup » de choſes en peu de paroles. » Leurs expreſſions ſont vives, » animées, & ſemées de *compa-* » *raiſons hardies*, & de *métapho-* » *res nobles* ». [1] Leur ſtyle, comme nous voyons, eſt concis & figuré, qui eſt le même caractère attribué plus haut au ſtyle des Iroquois. Car la nature eſt uniforme par tout. Le tempérament froid & phlegmatique des Chinois a rendu leur ſtyle concis & laconique, & l'uſage des Hiéroglyphes l'a rendu figuré. Mais, ſi ces deux Peuples, ſi fort éloignés de nous à l'Orient & à l'Occident, euſſent eu en partage le même feu d'imagination que les Aſiatiques proprement dits, alors leur langage abonderoit, de même que celui des autres Peuples

[1] *Deſcript. de l'Emp. de la Chine. t. 2. pag. 227. Paris. 1735.*

dont nous avons parlé, en Pléonasmes, au lieu d'abonder en Laconismes.

Son influence sur l'ancien style Asiatique.

§. 39. L'ancien style Asiatique, qui étoit si prodigieusement figuré, autant que nous en pouvons juger par les fragmens qui nous en restent dans le langage prophétique des Ecrivains sacrés, semble aussi avoir été visiblement formé sur le modéle des anciens Hiéroglyphes. Car nous trouvons d'un côté, que dans l'écriture Hiéroglyphique, le Soleil, la Lune & les Etoiles, servoient à représenter les Etats, les Empires, les Rois, les Reines, & les Grands: que l'Eclipse, & l'extinction de ces luminaires, marquoit des désastres temporels, ou des ruines totales: que le feu, & l'inondation, signifioit une désolation produite par la guerre ou par la famine; & que les plantes, ou les animaux, indiquoient les qualités des personnes en par-

ticulier, &c. Et d'un autre côté, nous voyons que les Prophétes donnent aux Rois, & aux Empires, les noms des Luminaires céleſtes ; que leurs malheurs, & leurs renverſemens, ſont repréſentés par l'éclipſe & l'extinction de ces mêmes Luminaires ; que les Etoiles qui tombent du firmament ſont employées à déſigner la deſtruction des Grands ; que le Tonnerre, & les vents impétueux, marquent des invaſions de la part des Ennemis ; que les Lions, les Ours, les Léopards, les Boucs, & les Arbres fort élevés, déſignent les Généraux d'Armées, les Conquérans, & les Fondateurs des Empires ; que la Dignité Royale eſt figurée par la pourpre, ou par une Couronne ; l'iniquité, par des habillemens ſouillés ; l'erreur, & la miſere, par une coupe qui enyvre ; un Guerrier, par une Epée ou un Arc ; un Homme puiſſant, par

une Statue gigantesque; & un Juge, par une Balance, des Poids & des Mesures. Ainsi, pour tout dire, en un mot, le style prophétique semble être un Hiéroglyphe parlant.

Ces observations peuvent non-seulement nous servir pour l'intelligence de l'Ancien & du Nouveau Testament, mais encore pour justifier le style des écritures contre les ignorantes chicanes des libertins de nos jours, qui ont follement pris, pour un effet particulier de l'imagination échauffée des Prophétes, ce que le langage des personnes sages de leur tems autorisoit, & que DIEU ET SON FILS ont eu la condescendance d'employer, pour faire connoître les voies sublimes & cachées de la Providence, lorsqu'ils se sont révélés eux-mêmes aux hommes.

Vestiges de cette influence

Nous ne devons pas être surpris que les Hiéroglyphes aient eu

eu une pareille influence sur le langage Asiatique, puisque nous trouvons encore, dans les Langues moins anciennes, des traces de cette influence. Par exemple : les Egyptiens représentoient l'année sous la figure d'un serpent qui formoit un cercle, en tenant sa queue dans sa gueule ; & les Grecs, suivant l'étymologie de Platon, appelloient l'année *ἐνιαυτὸς*, à cause qu'elle retournoit sur elle-même : *οἱ μὲν ἐνιαυτὸν, ὅτι ἐν ἑαυτῷ*. Les Romains se servoient du mot *annus ; quasi annulus*, dit Varron. Et Servius ; *annus, quasi annulus, quòd in se redeat*. Les Egyptiens, d'un autre côté, désignoient l'année courante, par la figure d'un aigle. Les Grecs, en conséquence, ont appellé l'aigle *ἀετὸς*. Artémidore, à la vérité, donne une raison particuliére pour laquelle l'aigle désignoit l'année courante.

dans les Langues Grecque & Latine.

In Cratylo.

In Æneid. lib. I.

(*i*) Mais nous ferons voir que les anciens Onirocritiques, dont Artémidore a tiré sa Collection, fondoient les Régles qui leur servoient à interpréter les choses vûes en songe, sur la signification que ces mêmes choses avoient dans l'écriture Hiéroglyphique.

Abus magique de l'Ecriture Hiéroglyphique.

§. 40. Pour conclure, nous remarquerons en dernier lieu, qu'outre tous ces changemens, que les anciens Hiéroglyphes des Egyptiens ont soufferts, ils ont enfin été employés à un usage dépravé; comme les Mystères, cette autre source importante de la sagesse Egyptienne, qui, à la fin, dégénérérent en magie. (*k*) Il

(*i*) Σημαίνει δὲ ὁ ἀετὸς, καὶ τὸν ἐνεστῶτα ἐνιαυτόν. ἔστι γὰρ τὸ ὄνομα αὐτοῦ γραφὲν οὐδὲν ἄλλο, ἢ πρῶτον ἔτος. *Significat etiam Aquila præsentem annum. Est enim nomen ejus scriptum nihil aliud quàm primus annus*, lib. 2. cap. 20. p. 107. ed. Paris. 1603.

(*k*.) On en distinguoit de trois espéces: la Magie d'invocation, ou la *Nécromancie*; la Magie de transformation, ou la

est arrivé précisément la même chose aux Hiéroglyphes. Quand les caractères en furent devenus sacrés, à prendre ce terme dans le sens étroit, [voyez le §. 43.] les personnes superstitieuses les firent alors graver sur des pierres précieuses, & les portérent en façon d'*amulettes* & de *charmes*. Cet

Métamorphose; & la Magie de commerce avec les Dieux, ou la *Théurgie*. Les représentations qui accompagnoient la célébration des Mystères, semblent avoir donné lieu à la premiére espéce. La doctrine de la Métempsychose, enseignée dans les Mystères, paroît avoir donné lieu à la seconde; & les ἀπόῤῥητα, ou le secret des Mystères qui regardoit la Nature Divine, peuvent avoir donné lieu à la troisiéme. Tout le monde convenoit que les deux premiéres espéces de Magie étoient abominables; mais les derniers Platoniciens & Pythagoriciens prirent la défense de la troisiéme espéce, & lui conservérent quelque crédit. Héliodore, l. 3. hist. Æth. nous apprend que les Prêtres Egyptiens affectoient de distinguer entre la Magie de Nécromancie & la Magie de Théurgie; regardant la premiére comme mauvaise & infâme, & la derniére comme très-recommandable. *Moses's Legation, t. 2. p. 122.*

abus magique n'eſt guéres plus ancien que le culte du Dieu Sérapis, qui fut établi ſous les Ptolomés. Certains Chrétiens hérétiques, & natifs d'Egypte, qui avoient mêlé un nombre de ſuperſtitions payennes avec le Chriſtianiſme, ſont les premiers qui aient fait univerſellement connoître ces ſortes de pierres. On les appelle *Abraxas*. Il s'en trouve communément dans les cabinets des curieux ; & on y voit toute ſorte de caractères Hiéroglyphiques. Rufin, Hiſtorien Ecléſiaſtique Contemporain de S. Jérôme, a parlé de l'origine de cet abus. » Qui eſt-ce, dit-il, » qui peut entrer dans le détail » des ſuperſtitions horribles qui ſe » pratiquent à Canope ; où, ſous » prétexte d'interpréter *les Lettres* » *Sacerdotales*, qui eſt le nom que » l'on donne aux *anciennes Let-* » *tres Egyptiennes*, on enſeigne » preſque publiquement l'art ma-

» gique ». (*l*) C'est ce qui a fait appeller ensuite ces Lettres, *Chaldéennes*, à cause de l'attachement marqué des Chaldéens pour les arts magiques. Ainsi Cassiodore, parlant des Obélisques du Cirque à Rome, que l'on y avoit

(*l*) *Canopi quis enumeret superstitiosa flagitia? Ubi prætextu* sacerdotalium litterarum, *ita enim appellant* antiquas Ægyptiorum litteras, *magicæ artis erat pene publica schola.* Eccles. hist. lib. 11. cap. 26. Cela a fait très-mal conclure à plusieurs Anciens, que l'abus de la Magie étoit aussi ancien L. 3. v.
que les premiers Hiéroglyphes. Le Poëte 222. 223.
Lucain, entr'autres, parlant des tems an- 224.
térieurs à l'écriture alphabétique, s'exprime ainsi :

Nondum flumineos Memphis contexere Biblos
Noverat ; & Saxis *tantùm* volucres *que* feræ *que*,
Sculptaque servabant Magicas *animalia* linguas.

C'est prétendre, comme on voit, que l'abus magique des Hiéroglyphes est aussi ancien que l'écriture Hiéroglyphique. Mais la moindre réflexion sur l'histoire de l'Esprit humain, auroit dû découvrir l'absurdité de l'erreur.

transſportés d'Egypte, appelle les caractères inſcrits deſſus, Chaldaica ſigna. *Ubi ſacra priſcorum, Chaldaicis ſignis, quaſi litteris, indicantur.* [1] Aux *Abraxas* ont ſuccédé, dans les derniers tems, les *Taliſmans*, eſpéce de charmes, auſquels on attribue la même efficace, & pour leſquels on a aujourd'hui la plus grande eſtime dans tous les Pays Mahométans, à cauſe qu'on y a mêlé, comme aux *Abraxas*, les rêveries de l'Aſtrologie judiciaire. Je remarquerai ici en paſſant, que la date moderne de ces ſortes de charmes montre l'abſurdité de ce que le Chevalier Marsham avance, ſur le témoignage des derniers Ecrivains Grecs & Romains, pour affoiblir la croyance de l'élévation myſtérieuſe du ſerpent d'airain dans le déſert.

[1] *L. 3. ep. 51. & l. 3. ep. 2.*

Cet abus mal compris par le P. Kircher.

Mais que dirons-nous du Pere Kircher, qui a pris ces ſuperſtitions pour l'ancienne ſageſſe

Egyptienne : & formant un tout, de cette magie, & de celle des myſtères, avec ce que les derniers Platoniciens & Pythagoriciens ont produit d'informe à l'aide de leur Philoſophie viſionnaire, a entaſſé, en imagination, tous les tréſors de l'Antiquité. Des ſix propoſitions ſur leſquelles il fonde ſon interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens, en voici trois.

1. Hieroglyphica Ægyptiorum doctrina nihil aliud eſt quàm arcana de Deo, diviniſque Ideis, Angelis, Dæmonibus, cæteriſque mundanarum poteſtatum claſſibus ordinibuſque, ſcientia, ſaxis potiſſimùm inſculpta.

5. Hieroglyphica ſymbola non tantùm ſublimium erant ſignificativa ſacramentorum, ſed & naturalem quandam efficaciam habere credebantur; tum ad Genios bonos, quibuſcum occultam, & in abdita naturæ abyſſo latentem,

ſympathiam habere putabantur, attrahendos; tum ad contrarios & antitechnos Genios, ob eorundem cum iis antipathiam, coërcendos profligandoſque.

6. Hieroglyphica ſymbola nihil aliud quàm prophylactica quædam ſigna, omnium malorum averruncativa, ob mirificum catenarum mundialium conſenſum connexionemque, eſſe exiſtimabantur.[1]

[1] OEdip. Ægypt. t. 3. p. 4.

Concluſion de cette ſeconde partie.

§. 41. Je me ſuis hazardé de diſcuter l'opinion très-peu examinée, *que les Egyptiens ont inventé les Hiéroglyphes pour leur ſervir de ſecret.* Je ſouhaite que l'évidence de mes raiſons juſtifie leur nouveauté. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que cette queſtion étoit reſtée depuis long-tems dans une profonde obſcurité; & il n'eſt pas moins certain que nous avons répandu, de maniére ou d'autre, quelque rayon de lumiére deſſus. Si cette obſcurité venoit de l'opinion commune, & ſi la clarté de

de notre explication eſt l'effet du principe que nous avons poſé, je laiſſe au Lecteur équitable à le décider.

III. PARTIE.

§. 42. APPLIQUONS préſentement ce que nous avons dit, à la preuve de notre propoſition. Car le but de tout ce diſcours ſur l'origine, l'uſage, & la nature de l'écriture Hiéroglyphique, eſt particuliérement d'en tirer une *preuve interne* de la grande antiquité des ſciences en Egypte.

Objet de la troiſiéme partie.

La voici réſumée en peu de mots. Les ſciences que les Sages de la Gréce allérent anciennement étudier en Egypte, pour en faire part à leur propre Pays, étoient toutes contenues dans les Hiéroglyphes, ſuivant le témoignage unanime des Auteurs. C'eſt-

Comment l'écriture Hiéroglyphique prouve l'antiquité des ſciences en Egypte.

là un ſimple fait ; & ils n'ont sûrement pû être trompés à l'égard du fait, quoiqu'ils aient pû l'être à l'égard de la cauſe, & l'aient été effectivement, comme nous l'avons montré. Or l'écriture Hiéroglyphique a été inventée, & enſuite perfectionnée, par les Egyptiens, comme un moyen propre à tranſmettre la connoiſſance de leur profonde ſageſſe, long-tems avant qu'ils euſſent découvert les lettres alphabétiques : & cependant les lettres ſont ſi anciennes, que quelques perſonnes ſe ſont laiſſées aller à croire qu'elles étoient antérieures aux Hiéroglyphes : (*n*) donc, &c.

Vol. 2. *p.* 295. *p. m.* 334. *ed. Angl.*

(*n*) Entr'autres M. *Shuckford*, le ſçavant Auteur de l'*Hiſtoire Sacrée & Profane*, qui s'exprime en ces termes : » Nous » n'avons aucune raiſon de penſer que ces » Hiéroglyphes (*ceux que nous avons ap-* » *pellés Curiologiques*) ſoient auſſi anciens » que les lettres «. *We have no reaſon to think that theſe Hieroglyphics* (namely, what we call the Curiologic) *were ſo an-*

On me fera peut-être cette objection. Puisqu'en soutenant que les Hiéroglyphes n'ont pas été inventés pour le secret, vous convenez qu'ils ont ensuite été employés à cet usage, & qu'ils ont long-tems continué de l'être, même depuis l'invention des lettres, il se peut fort bien, dira-t-on, que cette science profonde, que tous les Auteurs conviennent avoir été confiée aux Hiérogly- Objection.

cient as the first letters. C'est-là la premiére réponse qu'il fait à ceux qui croient que *les Hiéroglyphes ont été les premiéres lettres.* Voici la seconde. » Ils auroient été un ca- » ractère bien imparfait, & n'auroient pû » représenter qu'à demi la plupart des cho- » ses ». *They would have been a very imperfect character; many, nay most, occurrences could be represented by them but by halves.*

Cette derniére réflexion me paroît une fort bonne preuve que les Hiéroglyphes ont effectivement été le *premier* effort des hommes grossiers pour transmettre leurs idées ; & une meilleure preuve encore qu'ils n'ont pû être le *second*, si les hommes avoient déja trouvé la méthode plus commode des lettres alphabétiques.

phes, ſoit l'ouvrage de ſiécles poſtérieurs de beaucoup à l'Antiquité que vous lui attribuez.

Reponſe. Mais, ſans inſiſter ſur le témoignage des Auteurs Grecs, *qui font les Hiéroglyphes ſcientifiques auſſi anciens que la premiére race des Rois d'Egypte*, je ne répondrai que par ce ſeul argument, qui me paroît déciſif. Il n'eſt pas poſſible d'aſſigner de raiſon probable, pourquoi les Egyptiens n'ont pas quitté une méthode d'écrire auſſi incommode & auſſi imparfaite que celle des Hiéroglyphes, lorſque les lettres ont été inventées, ſi les Hiéroglyphes ne contenoient pas cette ſcience tant vantée, & s'ils n'étoient que de ſimples mémoires relatifs aux choſes civiles. Nous avons montré que, dans les plus anciens tems, toutes les Nations avoient été, de même que la Nation Egyptienne, dans l'uſage de tranſmettre, à l'aide des caractères Hiérogly-

phiques, la ſucceſſion des faits, & l'hiſtoire des révolutions arrivées chez elles. Cependant, de toutes ces Nations, il n'y a eu que la Nation Egyptienne qui ait continué d'écrire avec des *marques*, depuis l'invention des *lettres*. Les autres ont abandonné leurs Hiéroglyphes, auſſi-tôt que cette méthode plus commode a été découverte. La raiſon en eſt claire. Toutes ces Nations ont totalement ignoré les ſciences, dans ce période de tems qui a précédé l'invention des lettres; & ainſi n'ont point été tentées de continuer de ſe ſervir de leurs Hiéroglyphes, qui n'étoient que des annales imparfaites de leur hiſtoire. Mais, dans ce même période, les Egyptiens ont été fort ſçavans; &, comme leur ſcience s'eſt trouvée confiée aux Hiéroglyphes, cette écriture a dû être extrêmement reſpectée, & la vénération en a perpétué l'uſage.

L'exemple des Chinois confirme cette réponse.

Il n'y a peut-être dans le monde qu'un seul exemple d'un Peuple, qui ait, de même que les Egyptiens, employé d'abord les caractères Hiéroglyphiques pour conserver sa science; & cet exemple unique donne une nouvelle force à notre argument. Je veux parler des Chinois, qui ont, à ce que les Missionnaires nous assûrent, une estime & un respect étonnant pour leurs anciens caractères. » Ils préférent même, dit » le P. du Halde, un beau ca- » ractère à la plus admirable pein- » ture; & l'on en voit souvent » qui achétent bien cher une page » de vieux caractères, quand ils » sont bien formés. Ils honorent » leurs caractères jusques dans » les livres les plus ordinaires; & » si par hazard quelques feuilles » étoient tombées, ils les ramas- » sent avec respect. Ce seroit, » selon eux, une grossiéreté & » une impolitesse d'en faire un

» usage profane, de les fouler » aux pieds en marchant, de les » jetter même avec indifférence. » Souvent il arrive que les Me- » nuisiers & les Maçons n'osent » pas déchirer une feuille impri- » mée, qui se trouve collée sur » le mur, ou sur le bois. Ils crai- » gnent de faire une faute ».[1] Qui est-ce qui peut douter, si l'on obtenoit par la suite de ce Peuple qu'il adoptât l'usage des lettres alphabétiques, méthode d'écrire bien préférable ; qui peut, dis-je, douter que les Mandarins ne continuassent toujours d'employer ces vénérables caractères Hiéroglyphiques dans les ouvrages de science & de religion ? C'est sans doute ce qui est arrivé chez les Egyptiens. Des caractères devenus le dépôt d'un aussi grand trésor de science, leur ont attiré un respect infini, comme le prouve, en effet, le nom général d'Hiéroglyphes, (ou figures sacrées)

[1] *Descript. de l'Emp. de la Chine. t. 2. pag. 228.*

ſous lequel les Grecs les ont connus. (*p*) Mais quand cette ſcience, renfermée dans les ouvrages Hiéroglyphiques, n'auroit pas ſuffi ſeule pour perpétuer leur uſage, la Tradition à laquelle elle avoit donné lieu, *que les Dieux avoient inventé l'écriture Hiéroglyphique*,

(*p*) (*Voyez ci-deſſus* §. 3.) Ce que nous venons de dire répondra à une difficulté qui ſemble avoir étonné un Voyageur curieux. » Le ſçavoir ſymbolique, » dit-il, eſt la ſeule partie de la ſageſſe » Egyptienne qui n'ait point paſſé en Gré» ce ». *The ſymbolic Learning was the only part of Egyptian wiſdom not tranſlated into Grece. Dr. Shaw's Travels*. p. 391. Car nous avons donné la raiſon pour laquelle l'Egypte ſeule avoit continué de ſe ſervir des caractères Hiéroglyphiques, depuis l'invention des lettres; & celle pour laquelle toutes les autres Nations ne s'en étoient plus ſervies. Si ce n'eſt pas des caractères Hiéroglyphiques que le Docteur veut parler, & que ce ſoit ſeulement du *génie de la ſageſſe Egyptienne* confiée à ces caractères, il ſe trompe. Ce génie a paſſé en Gréce, avec le ſurplus de cette ſageſſe. Car les préceptes de Pytaghore ſont une eſpéce bizarre de peintures Hiéroglyphiques, réduites en propoſitions exprimées à l'aide des lettres, & ont ſans doute été, par cette raiſon, ap-

auroit empêché sûrement qu'ils discontinuassent d'être usités.

§. 43. Il résulte de tout ceci, que l'argument tiré de ce que les Hiéroglyphes ont continué d'être en usage, forme une preuve si convaincante de la grande antiquité des sciences en général,

Nouvelles preuves de l'antiquité des sciences en Egypte.

pellés *symboles*, Μάλιστα, dit Plutarque, δ' οὗτος (ὁ Πυθαγόρας) ὡς ἔοικε, θαυμασθεὶς καὶ θαυμάσας τοὺς ἄνδρας, ἀπεμιμήσατο τὸ συμβολικὸν αὐτῶν καὶ μυστηριῶδες, ἀναμίξας αἰνίγμασι τὰ δόγματα· τῶν γὰρ καλουμένων γραμμάτων ἱερογλυφικῶν οὐθὲν ἀπολείπει τὰ πολλὰ τῶν Πυθαγορικῶν παραγγελμάτων, οἷόν ἐστι τὸ Μὴ ἐσθίειν ἐπὶ δίφρου, μηδ' ἐπὶ χοίνικος καθῆσθαι, μηδὲ φοίνικα φυτεύειν, μηδὲ πῦρ μαχαίρῃ σκαλεύειν ἐν οἰκίᾳ. *de Is. & Os. p.* 632. » Pythagoras fut fort estimé d'eux, (des » Prêtres Egyptiens) & lui aussi, ce semble, les estima beaucoup; tellement » qu'il voulut imiter leurs façons mystiques de parler en paroles couvertes, & » cacher sa doctrine & ses sentences sous » des paroles figurées & énigmatiques; » car les lettres, qu'on appelle Hiérogly- » phiques en Egypte, sont presque tou- » tes semblables aux préceptes de Pytha- » goras: comme, ne manger point sur » une selle; ne te seoir point sur un bois- » seau; ne planter point de palmier; n'at- » tiser point le feu, avec une épée, dans » la maison. *trad. d'Amyot.*

chez les Egyptiens, que je pourrois n'en point propoſer d'autres. Mais, afin d'ôter toute occaſion de chicaner, j'en produirai quelques-uns qui me paroiſſent inconteſtables, & qui établiſſent cette Antiquité, en fait de ſcience Théologique particuliérement.

Premiére Preuve, tirée de l'*Onéirocritie.*

Mon premier argument ſera pris de l'origine de l'Onéirocritie, ou l'art d'interpréter les ſonges, qui faiſoit une partie importante de l'ancien Paganiſme. *Artémidore*, qui vivoit vers le commencement du ſecond ſiécle, a écrit un traité des ſonges, & s'eſt ſervi d'Auteurs beaucoup plus anciens pour compoſer ſon Ouvrage. Il diviſe les ſonges, en *ſpéculatifs*, & en *allégoriques.* (q)

(q) Ἔτι τῶν ὀνείρων, οἱ μὲν, εἰσὶ θεωρηματικοί· οἱ δὲ ἀλληγορικοί· καὶ θεωρηματικοὶ μὲν, οἱ τῇ ἑαυτῶν θέᾳ προσεοικότες .... Ἀλληγορικοὶ δὲ, οἱ δι᾽ ἄλλων ἄλλα σημαίνοντες. Artemid. Oneir. lib. 1. cap. 2. p. 6. *Somniorum alia ſunt Speculativa ; alia Allegorica. Speculativa ſunt quæ ſuæ ipſorum viſioni correſpondent.*

La premiére eſpéce eſt celle qui repréſente une image ſimple & directe de l'événement prédit. La ſeconde eſpéce n'en repréſente qu'une image tropique & ſymbolique ; c'eſt-à-dire, indirecte. Cette derniére eſpéce eſt celle qui compoſe l'ample claſſe des ſonges confus, & qui a ſeule beſoin d'interpréte. Auſſi Macrobe a-t-il défini un ſonge; » la vûe » d'une choſe repréſentée allégo- » riquement, qui a beſoin d'inter- » prétation ». *Somnium propriè vocatur, quod tegit figuris & velut ambagibus, nonniſi interpretatione intelligendam, ſignificationem rei quæ demonſtratur.* [1]

[1] *In ſomn. Scip. l. 1. c. 3.*

Fondement de cet art.

Cela ſuppoſé, il eſt queſtion d'examiner quel fondement peut avoir eu, originairement, l'interprétation que l'Onéirocritique donnoit, quand il diſoit à une perſonne qui le conſultoit ſur quel-

. . . . *allegorica autem ſomnia ſunt, quæ alia, per alia, ſignificant.*

qu'un des ſonges ſuivans, qu'*un dragon* ſignifioit la Royauté; qu'*un ſerpent* indiquoit maladie; qu'*une vipere* ſignifioit de l'argent; que des *grenoüilles* marquoient des impoſteurs; que *des pigeons* & *des biſets* ſignifioient des femmes; que *des perdrix* marquoient des perſonnes impies; qu'*une hirondelle* indiquoit affliction, mort ou déſaſtre; que *le chat* marquoit l'adultére; & que l'*ichneumon* ſignifioit ceux qui ſe plaiſent à tromper & à mal faire, &c. Car l'ancienne Onéirocritie conſiſtoit dans ces ſortes d'interprétations recherchées & myſtérieuſes. Or les premiers Interprétes des ſonges n'étoient point des fourbes & des impoſteurs. Il leur eſt ſeulement arrivé, de même qu'aux premiers Aſtrologues judiciaires, d'être plus ſuperſtitieux que les autres hommes de leur tems, & de donner les premiers dans l'illuſion. Mais, quand nous ſuppo-

ſerions qu'ils ont été auſſi fourbes que leurs ſucceſſeurs, au moins leur a-t-il fallu d'abord des matériaux propres à mettre en œuvre; & ces matériaux n'ont jamais pû être de nature à remuer d'une maniére auſſi bizarre l'imagination de chaque particulier. Ceux qui les conſultoient auront voulu trouver une analogie connue, qui ſervît de fondement à leur déchifrement; & eux-memes auront eu également recours à une autorité avouée, afin de ſoutenir leur ſcience. Mais quelle autre analogie, & quelle autre autorité pouvoit-il y avoir, que *les Hiéroglyphes ſymboliques*, qui étoient alors devenus une choſe ſacrée & myſtérieuſe?

Voilà la ſolution naturelle de la difficulté. La ſcience ſymbolique, dans laquelle les Prêtres Egyptiens, qui ont été les premiers Interprétes des ſonges, étoient devenus très-habiles, ſer- Premiers Onéirocritiques en Egypte.

voit de fondement à leurs interprétations. Ce fondement devoit donner beaucoup de crédit à l'art, & satisfaire également celui qui consultoit, & celui qui étoit consulté : car, dans ce tems-là, tous les Egyptiens regardoient leurs Dieux comme Auteurs de la science Hiéroglyphique. Rien alors de plus naturel que de supposer que ces mêmes Dieux, qu'ils croyoient aussi Auteurs des songes, employoient, pour les songes, le même langage que pour les Hiéroglyphes. Je suis persuadé que c'est-là la véritable origine de l'Onéirocritie, (*s*) ou inter-

(*s*) On peut juger présentement si le sçavant M. *Baxter* ne s'est pas pressé de décider sur cette matiére, lorsqu'il a dit : » que les *ἱερὰ γράμματα* des Egyptiens » étoient des *notes sacrées*, qui avoient été » empruntées de l'Onéirocritie, & étoient » Divines par conséquent ». *The ἱερὰ γράμματα of the Egyptians were* notæ sacræ *borrowed from the Onirocritics, and therefore Divine.* app. to his Gloss. antiq. Rom. p. 414.

M. *Daubuz*, plus judicieux que *lui*,

prétation des ſonges appellés *Allégoriques*; c'eſt-à-dire, des ſon-

s'eſt auſſi trompé, en ſuppoſant que l'*Onéirocritie* & les *Hiéroglyphes* ont eu le même fondement. Il l'a ainſi imaginé, parce qu'il a cru, d'après le P. Kircher, & ſur l'autorité de quelques-uns des derniers Auteurs Grecs, que les anciens Egyptiens avoient je ne ſçai quelle idée d'une union intime entre les corps viſibles céleſtes, les Divinités inviſibles, & ce monde inférieur: formée par une eſpéce de chaîne, qui lioit tellement les parties les plus élevées avec les plus baſſes, que ce qui affectoit le premier chaînon étoit reſſenti par le dernier, en ſe communiquant aux chaînons intermédiaires; attendu que le monde intellectuel eſt l'idée du monde viſible, & le repréſente ſi exactement, qu'il ne s'y paſſe rien, qui n'ait été décrété, & dont il n'exiſte un modéle, dans le monde intellectuel. *Prelim. diſc. to his Comm. on the Revelations.*

C'eſt-là le Jargon ridicule d'*Iamblique*, de *Porphyre*, de *Proclus*, & des autres Pythagoriciens-Platoniſtes de la même claſſe; qu'ils ont voulu faire paſſer dans le monde pour l'ancienne Philoſophie des Egyptiens. Mais j'ai réfuté cette prétention dans le premier volume. Il feroit difficile de dire ſi ces Enthouſiaſtes en étoient eux-mêmes perſuadés, tant il y a de folies & d'impertinences dans leurs ouvrages. Cependant il eſt certain que le P. Kircher les a cru.

ges en général ; car l'extravagance d'une imagination qui n'eſt point retenue, rend tous les ſonges naturels de cette eſpéce. Il eſt vrai que, l'Onéirocritie une fois en honneur, chaque ſiécle introduiſit, pour la décorer, de nouvelles ſuperſtitions, qui la ſurchargérent à la fin ſi fort, que l'ancien fondement ſur lequel elle étoit appuyée ne fut plus du tout connu.

Conformité des interprétations d'Artémidore, avec les interprétations des ſymboles, par Horapollo.

§. 44. S'il étoit néceſſaire de s'étendre davantage, pour prouver l'origine de l'Onéirocritie, j'inſiſterois ſur les exemples d'interprétations, que j'ai cités un peu plus haut d'après Artémidore. J'en pourrois rapporter encore un grand nombre d'autres : & l'on verroit que ces interprétations ne différent pas des interprétations ſymboliques que l'on trouve dans Horapollo.

Pourquoi les Onéiro-

Mais il y a une choſe remarquable qui leve toute difficulté.

Je ne ferai que l'indiquer, quoique le ſujet méritât que je m'y entendiſſe davantage. Le mot Technique, dont les Onéirocritiques ſe ſervoient pour exprimer les phantômes apperçus dans les ſonges, étoit celui de ΣΤΟΙΧΕΙΑ, (*t*) qui ſignifie *Elémens*. Il ne ſe-

critiques ſe ſervoient du mot Στοιχεῖα.

(*t*) Suidas, au mot ΣΤΟΙΧΕΙΑ s'exprime ainſi : αἱ εἰκόνες καὶ διαπλάσεις τῶν ὀνείρων, αἳ δι' ὀλίγου ἢ πολλοῦ χρόνου τὴν ἔκβασιν ἔχουσαι.

Artémidore nous dit que c'étoit le mot Technique, pour ſignifier les Phantômes apperçus dans les ſonges. ὄνειρός ἐστι, κίνησις ἢ πλάσις ψυχῆς πολυσχήμων, σημαντικὴ τῶν ἐσομένων ἀγαθῶν ἢ κακῶν. τούτου δὲ οὕτως ἔχοντος, ὅσα μὲν ἀποβήσεται μεταξὺ χρόνου διελθόντος, ἢ πολλοῦ, ἢ ὀλίγου, ταῦτα πάντα δι' εἰκόνων ἰδίων φυσικῶν τῶν καὶ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ καλουμένων, προαγορεύει ἡ ψυχὴ τὸν μεταξὺ χρόνον νομίζουσα ἡμᾶς δύνασθαι λογισμῷ διδασκομένους τὰ ἐσόμενα μαθεῖν. Oneir. lib. I. cap. 2. *Somnium eſt motus aut figmentum animæ multiforme, ſignificativum futurorum bonorum aut malorum. Hoc autem ſic ſe habente, quæcumque quidem evenient, medio tempore multo aut modico interveniente, ea omnia per imagines proprias naturales, quæ etiam* ELEMENTA *appellantur, anima ipſa medio tempore prænuntiat, ut quæ exiſtimet nos ratione edoctos poſſe futura diſcere.*

roit pas aisé de donner une bonne raison de l'usage d'un terme si singulier, dans toute autre supposition que celle qui dérive l'Onéirocritie de l'écriture symbolique Mais, dans cette hypothèse, la chose est facile, & devient évidente, puisque les marques symboliques étoient appellées ΣΤΟΙΧΕΙΑ. Lorsqu'ils se servoient donc des symboles pour déchifrer les songes, il n'y avoit rien de si naturel que d'employer le même terme pour exprimer les mêmes images gravées sur la pierre & dans l'imagination.

Voyez ci-dessus §. 3. note Q.

La raison pour laquelle les Prê-

Au quatriéme livre, il commence le chapitre, qu'il intitule περὶ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ, de cette maniére. περὶ δὲ τῶν ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ πρὸς τοὺς ἐπιφθόνως εἰρηκέναι δοκοῦσιν, οὓς ὁ λόγος ἁρμόσει, ὅπως ἔχῃς ἀποκρίνασθαι καὶ αὐτὸς, καὶ μὴ ἐξαπατηθῇς ὑπὸ τῶν πλείονα λεγόντων εἶναι. cap. 3. p. 202. *Cæterum adversùs eos qui invidiosè & non abundè de* Elementis *dictum esse putant, hic sermo conveniet, quo habeas quod ipse respondere possis, & non ab his qui plura esse dicunt decipiaris.*

tres Egyptiens appelloient leurs marques Hiéroglyphiques & symboliques ΣΤΟΙΧΕΙΑ, venoit de ce que, dans cette sorte d'écriture, ils employoient toutes les espéces d'êtres qui existent dans la nature, à exprimer leurs pensées. Car ΣΤΟΙΧΕΙΑ signifie proprement les premiers élémens & principes des choses, dont tous les êtres sont tirés & composés. (*x*) De-là les lettres alphabéti-

Ci-dessus, §. 30. note G. l'on a vû qu'ils se sont servi de bonne heure de la Langue Grecque.

(*x*) Le sçavant M. *Daubuz*, par une suite de l'opinion bizarre des derniers Philosophes Grecs qu'il a adoptée, prétend au contraire que les marques Hiéroglyphiques étoient appellées Στοιχεῖα, à cause que ceux qui les avoient inventées se » servoient des corps célestes pour représenter leurs idées, s'imaginant qu'il y » avoit une union & une analogie mystique & sympathique entre les choses célestes & terrestres »; & conclud que Στοιχεῖα, dans ce sens, signifie l'*Armée des Cieux*. Afin que cette signification puisse s'accorder avec le génie de la Langue Grecque, il tâche de prouver que τοιχεῖα vient de στίχω, qui est un terme Militaire & qui signifie, *marcher en ordre. p.* 10. *du disc. prélim. sur l'Apocalypse.*

ques, qui ſont une écriture Hiéroglyphique perfectionnée, & qui ont emprunté leurs premiéres formes des images Hiéroglyphiques, ont été appellées ΣΤΟΙΧΕΙΑ.

Ancienneté de l'Onéirocritie.

Je n'en dirai pas davantage ſur l'origine de l'Onéirocritie. Mais, afin d'en pouvoir faire l'application à notre queſtion, je vais parler de ſon ancienneté. L'Ecriture Sainte nous apprend que cet art étoit connu dès le tems de Joſeph.

Gen. XLI.

Pharaon eut deux ſonges. Dans l'un il vit ſept vaches; dans l'autre il vit ſept épics de bled. Ces phantômes, Στοιχεῖα, étoient

Mais ce ſçavant homme auroit dû, dans cette occaſion, ſe rappeller le paſſage de Quintilien, qu'il cite pag. 54. » Que l'Analogie n'eſt pas fondée ſur la raiſon, » mais ſur l'exemple ». *Non ratione nititur Analogia, ſed exemplo, nec eſt lex loquendi, ſed obſervatio: ut ipſam Analogiam nulla res alia fecerit quàm conſuetudo.* Inſt. l. 1. c. 10.

des *Symboles* de l'Egypte. Les *épics* marquoient ſa grande fertilité ; les *vaches* déſignoient Iſis, ſa Patrone tutélaire. Pharaon n'eut pas beſoin d'Interpréte pour entendre ſon ſonge juſques-là. Mais il fut inquiet & impatient d'entendre le reſte, parce qu'il comprit que cela regardoit ſon Royaume. Auſſi Joſeph, quand il parut devant lui pour déchifrer ces ſonges, ne lui dit pas que les ſept vaches & les ſept épics dénotoient, *à l'égard de l'Egypte*, ſept années, mais ſimplement dénotoient ſept années ; parce que le Pays, qui étoit menacé de famine, n'avoit pas beſoin d'être déchifré. (z) Il n'en fut pas de mê-

(z) Quoique M. Warburthon ſe ſerve ici de l'hiſtoire du ſonge de Pharaon, pour éclaircir ce qui regarde l'Onéirocritie des Payens, on ne ſçauroit lui objecter, comme il le remarque, que cela affoibliſſe l'explication *prophétique* que Joſeph en donna. Parce que perſonne n'ignore que Dieu, lorſqu'il lui a plû d'employer des Miniſtres pour faire connoître

Le mot *prophétique* eſt ici ſynonime à *vraiment divine*.

me, lorſque Daniel interpréta le ſonge de Nabuchodonoſor, qui avoit vû un *grand & bel arbre.* Car ce ſymbole étant un ſymbole en *général* de la Royauté, il étoit néceſſaire d'en fixer le ſens *particulier.* » L'arbre que tu as vû, » c'eſt toi-même, ô Roi ».

Dan. IV. 20. 21.

Réſultat de la premiére preuve.

Je réſume donc ainſi mon premier argument. Les Onéirocritiques ont emprunté des ſymboles Hiéroglyphiques leur art de déchifrer..... Cela n'a pû arriver qu'après que les Hiérogly-

ſes volontés, a eu la condeſcendance de traiter les hommes ſelon leur foibleſſe: méthode qui a toutes les marques de la plus grande ſageſſe & de la plus grande bonté. Or les Egyptiens avoient la ſuperſtition de croire que les *Phantômes* apperçus en ſonge étoient *ſymboliques.* Dieu donc ayant bien voulu envoyer deux ſonges à Pharaon, ſe ſervit de deux ſymboles fort connus, afin, ſans doute, de fixer davantage ſon attention. Mais, pour confondre en même tems les Onéirocritiques Egyptiens, ces ſonges furent mêlés de circonſtances ſi étrangéres aux principes de leur art, qu'il fallut *un Interpréte vraiment divin* pour les déchifrer.

phes furent devenus ſacrés ; c'eſt-à-dire, le véhicule myſtérieux de la Théologie des Egyptiens ; car les Hieroglyphes n'auroient pas eu *auparavant* une autorité aſſez grande pour engager à admettre de pareilles interprétations...... Lorſque les Hiéroglyphes devinrent ſacrés, les Egyptiens étoient très-ſçavans...... Or les Hiéroglyphes étoient déja devenus ſacrés du tems de Joſeph, comme on le voit par l'uſage qui ſubſiſtoit alors d'interpréter les ſonges rélativement à ces ſymboles..... Donc la ſcience des Egyptiens eſt de la plus haute antiquité.

Seconde preuve, tirée des Hiéroglyphes ſymboliques.

§. 45. Voici mon ſecond argument. Tout le monde convient que les Hiéroglyphes, appellés ſymboliques, renfermoient l'ancienne ſcience des Egyptiens. Les propriétés les moins connues des êtres, employées dans ces Hiéroglyphes, furent cauſe, comme nous l'avons obſervé, qu'ils

vinrent à être la *marque* d'autres idées, soit idées de substances, soit idées de modes. Et il est clair que ces *adaptations analogiques* sont une preuve que les Egyptiens cultivoient les connoissances physiques : ces mêmes Hiéroglyphes, disons-nous, ont été la vraie source du culte des animaux en Egypte. Or le culte des animaux subsistoit du tems de Moyse, comme il est évident par le livre de l'Exode. Donc les sciences en Egypte sont aussi anciennes que nous l'avançons. (*b*) Il n'y a que la premiére partie de ma propo-

(*b*) Je me trouve arrêté ici par un sçavant Auteur, qui prétend que le culte des animaux a donné naissance aux Hiéroglyphes, loin de leur devoir son origine. On ne s'attendoit pas à ce changement de scéne ; mais, consolons-nous, cette opinion n'est que la conséquence forcée d'une hypothèse que nous examinerons dans la suite. » Les Inscriptions Hiéroglyphiques » des Egyptiens, dit M. *Shuckford*, sont » pleines de figures d'oiseaux, de poissons, d'hommes, & de bêtes, entre- » mêlées d'un petit nombre de lettres.

sition

ſition qui ait beſoin de preuve. Ainſi je vais expoſer les raiſons qui me portent à croire que l'écriture ſymbolique a été la ſeule

» *Cela ſeul ſuffit pour nous laiſſer entrevoir* » que ces figures n'ont pû y être placées » avant le tems où les animaux repréſentés dans ces ſortes d'Inſcriptions ſont » devenus, par le moyen de l'Allégorie » & de la Mythologie, propres à exprimer des choſes différentes, après avoir » été employées à divers uſages dans les » cérémonies de la Religion Egyptienne ». *The Hieroglyphical Inſcriptions of the Egyptians are pretty full of the figures of birds, fishes, Beaſts, and men, with a few letters ſometimes between them;* and this alone is ſufficient to hint to us, *that they could not come into uſe before the animals, repreſented in Inſcriptions of this ſort, were become by Allegory and Mythology capable of expreſſing various things, by their having been variouly uſed in the ceremonies of their Religion.* Conneƈt. of the ſacr. and prof. hiſt. vol. 11. p. 294. m. p. 333. Mais ſi la choſe eſt arrivée ainſi, comment ces animaux ſont-ils devenus ſi propres à exprimer un ſens, par le moyen de l'Allégorie & de la Mythologie? Ou, dans d'autres termes, comment ſont-ils parvenus à être les objets du culte? Je vois que les perſonnes, qui ſaiſiſſent promptement une *ouverture*, ne ſont pas toujours prêtes à donner une raiſon.

origine du culte des animaux.

Premiére raiſon de croire que ces Hiéroglyphes ont été la ſource du culte des animaux.

1. *Ce genre d'idolâtrie a été particulier aux Egyptiens*, & inconnu à tous les autres Peuples du Paganiſme, excepté ceux qui ont viſiblement copié les Egyptiens, par exemple, les différentes Nations payennes de la Paleſtine, & des Indes. Moïſe parle de cette idolâtrie, comme d'une ſuperſtition à l'Egypte. Quoique l'origine de cette idolâtrie ne fût pas connue des Grecs & des Romains; cependant ils l'ont conſidérée comme une ſingularité particuliére aux Egyptiens, & s'en ſont moqué avec le plus grand mépris.

Deuter. IV. *14....21.*

Felices populi, quorum naſcuntur in hortis
Numina, &c.

Juv. Sat. XV.

Et le plus habile des Modernes la traite de la même façon. » Pour » parler ſimplement, & ſans fard, » dit M. *Fourmont*, il faudra, bon- » gré malgré, en revenir à ceci,

» que les Egyptiens étoient, &, » s'ils pensoient un peu, devoient » se croire eux-mêmes un Peuple » fort extravagant. On n'apothéo- » se point sans folie les oignons » & les asperges. Que penser en- » core des dieux oiseaux, pois- » sons, serpens, crocodiles ? » Mais non-seulement ils avoient » déifié les animaux ; ce qui est » plus étrange encore, infatués » de la métempsycose, ils s'é- » toient enthousiasmés là-dessus » de mystagogies incompréhen- » sibles. Leurs Prêtres, par un » zéle qu'on ne connoît pas trop, » s'étoient rendus les Prédica- » teurs de ces mêmes folies ; & » ils en avoient, par leurs con- » quêtes, ou par des Missions, *in-* » *fecté toute l'Inde, toute la Chine,* » *tout le Japon* ».

Réflex. crit. sur l'hist. des A. Peuples. t. I. p. 227.

Seconde raison.

2. *Les Egyptiens ont adoré* non-seulement les animaux, mais encore les plantes ; &, pour s'exprimer, en un mot, tous les êtres

groſſiéreté, l'agilité, ou l'incontinence. C'eſt à cette méthode que nous devons la figure d'*Anubis*, de *Pan*, & de *Jupiter Ammon*. Mais ſi l'on ſe propoſoit d'exprimer toutes les qualités & les vertus du Héros, alors on formoit un aſſemblage de différentes parties d'animaux. Chacune de ces parties ſignifioit, dans l'écriture Hiéroglyphique, une qualité différente; & on avoit ſeulement ſoin que l'animal, qui étoit le ſymbole le plus ordinaire du Dieu, fût la piéce la plus frappante de cet aſſemblage. Cela ſervira d'explication à ce vers d'*Anticlides* dans ſon Hymne au Soleil:

[*Dans Kircher*, *t.* 3. *de l'OEdip. Ægypt.* *p.* 128.]

Ἥλιος δὲ Νότοιο ἄναξ ΙΕΡΑΞ ΠΟΛΥΜΟΡΦΕ.

Sol Auſtri dominator, Accipiter multiformis.

En général on repréſentoit le Soleil ſous la figure d'un faucon; mais, ſuivant que l'on ſe propoſoit de le conſidérer, on ajoutoit

à cette figure différentes parties d'autres animaux.

4. *On adoroit, dans une Ville, l'animal que l'on offroit en sacrifice dans une autre.* Ainsi à *Memphis* ils adoroient le Bœuf; à *Mendés* le Bouc; & à *Thèbes* le Bélier; Quoique chacun de ces animaux fût offert en sacrifice dans l'une ou l'autre de ces trois Villes, & que l'on sacrifiât par toute l'Egypte des Taureaux & des Veaux. la seule raison que l'on en puisse donner est que, dans les Hiéroglyphes scientifiques, le Bœuf étoit à Memphis le symbole de quelque Divinité, de même que le Bouc l'étoit à Mendés, & le Bélier à Thèbes; & que le Taureau & le Veau ne l'étoient en aucun endroit de l'Egypte. Car, dans un Royaume où il n'y avoit qu'une Religion Nationale, quelle autre cause assignera-t-on pour origine d'une différence aussi bizarre dans les symboles des Di-

Quatriéme raison.

vinités ? Ce n'est pas tout. Le même animal, à qui l'on accordoit les honneurs divins dans un endroit, étoit chargé d'exécrations dans un autre. A *Arsinoé*, par exemple, ils adoroient le Crocodile, parce qu'ils le regardoient comme le symbole de la Divinité, (*g*) à cause qu'il n'a point de langue : & dans d'autres Villes on l'avoit en horreur, parce qu'elles en avoient fait un symbole de Typhon ; (*h*) d'où il résulte que les

(*g*) Plutarque observe en général que les Egyptiens considéroient ainsi le crocodile. Mais, comme il donne dans cet endroit une fausse origine au culte des animaux, il ne convenoit point à son sujet de dire que le crocodile eût dans l'Ecriture symbolique la signification que nous lui attribuons. οὐ μὴν οὐδὲ ὁ Κροκόδειλος αἰτίας πιθανῆς ἀμοιρήσας ἔσχηκε τιμὴν, ἀλλὰ καὶ μίμημα θεοῦ λέγεται γεγονέναι, μόνος μὲν ἄγλωσσος ὤν. φωνῆς γὰρ ὁ θεῖος λόγος ἀπροσδεής ἐστι. *de Is. & Os.*

(*h*) La doctrine de la Métempsycose fit ensuite de ce symbole le fondement de la Fable, que l'ame de *Typhon* étoit passée dans un crocodile ; que Typhon avoit pris la figure de cet animal, &c. Voyez *Æliani hist. anim. l. x. cap. 21.*

Egyptiens employoient le crocodile comme un caractère Hiéroglyphique dans l'histoire civile & naturelle de leurs Divinités.

5. *Le culte des animaux eut d'abord pour unique objet les Dieux-Héros*, dont ces animaux n'étoient que le symbole. Cela paroît par le rang qu'ils occupent dans les anciens monumens, & par le culte invariable d'un petit nombre d'entr'eux; d'*Apis*, par exemple, qui a toujours été adoré comme le symbole d'Osiris. Cinquiéme raison.

6. Mais, afin qu'il ne reste aucun doute sur ce sujet, il faut observer que *le plus ancien culte rendu aux animaux en Egypte n'a pas consisté à les adorer vivans, & s'est réduit à en adorer la peinture ou l'image.* Si cependant l'origine du culte des animaux étoit autre que celle que nous disons, l'animal vivant auroit été adoré d'abord; & le culte rendu à son image auroit seulement été une Sixiéme raison.

ſuite de cette adoration. Mais la choſe eſt arrivée tout autrement, comme nous l'allons voir. Le ſecond Commandement, & le diſcours de Moïſe aux Iſraëlites, pour les exhorter à l'obéiſſance, montrent qu'au tems de l'Exode les Egyptiens n'adoroient pas les animaux vivans, & en adoroient ſeulement la peinture ou l'image.

» Tu n'auras pas d'autres Dieux » que moi. Tu ne feras aucune » image taillée, ni aucune reſ» ſemblance des choſes qui ſont » dans les Cieux, ſur la terre, ou » dans l'eau. Tu ne t'inclineras » point devant elles, & tu ne les » ſerviras pas ». C'eſt ainſi qu'eſt conçue la Loi de la premiére Table. Elle nous apprend non-ſeulement que le culte rendu aux animaux étoit déféré à l'image, mais encore que cette image repréſentoit autre choſe que l'animal, & qu'elle étoit le ſymbole de Divinités auſquelles ces paro-

Eod. xx. 3. 4. 5.

les font allusion : *Vous n'aurez pas d'autres Dieux que moi.* Remarquez de plus, que cette Loi ne se contente pas de défendre l'adoration des peintures & des images ; elle interdit aussi de faire aucune peinture ou image : & c'est ainsi que les Juifs l'ont entendu. La défense des Hiéroglyphes est la conséquence de cette Loi. Ce qui prouve clairement qu'ils avoient donné naissance à l'idolâtrie dont nous parlons.

Moïse a paraphrasé & expliqué cette Loi, dans son exhortation. » Au jour où le Seigneur vous a » parlé du milieu du feu sur le » Mont Horeb, vous n'avez vû » aucune ressemblance de lui. Pre» nez donc garde de vous laisser » séduire, & de vous faire quel» qu'image taillée, quelque cho» se qui imite la figure, soit de » l'homme ou de la femme, soit » de quelque bête sur la terre, » de quelqu'oiseau qui vole dans

» l'air, de quelque chose qui ram» pe sur la terre, ou de quelque » poisson qui habite dans l'eau au» dessous de la terre ». Il y a deux conséquences importantes à tirer du motif sur lequel Moïse fonde son exhortation : *Car vous n'avez vû aucune ressemblance.* La première, que le culte des animaux, chez les Egyptiens, étoit symbolique ; la seconde, que l'intention principale de Moïse étoit d'empêcher son Peuple de représenter le Dieu d'Israël sous la forme humaine, ou sous celle de quelqu'animal, & d'imiter les Egyptiens qui adoroient ainsi leurs grands Dieux.

Deuter. IV. 15. 16. 17.

Cette observation me conduit à parler de l'élevation du veau d'or, qui fournit une nouvelle preuve que le culte des animaux vivans n'étoit pas encore en usage chez les Egyptiens. Les Israëlites s'imaginans avoir perdu Moïse, qu'ils regardoient com-

me celui qui tenoit la place de Dieu auprès d'eux, devinrent impatiens de lui ſubſtituer un autre repréſentant. Le goût qu'ils avoient contracté pour les ſuperſtitions Egyptiennes, leur fit donc choiſir le même objet que les Egyptiens employoient comme le ſymbole de leur grand Dieu Oſiris. Les Interprétes ſemblent être tombés dans deux extrémités, en expliquant cette hiſtoire. Les uns croient que les Iſraëlites adorérent un Dieu Egyptien ſous la forme du veau d'or, ce qui eſt contraire à la propre déclaration des Iſraëlites : *Voilà tes Dieux, ô Iſraël, qui t'ont tiré de la terre d'Egypte.* Car les Iſraëlites n'ignoroient certainement pas qu'ils avoient été tirés de ce Pays, *malgré* les Dieux de l'Egypte. Les autres Commentateurs ſoutiennent que le veau d'or n'a point été fait en imitation de quelque ſymbole Egyptien; parce que,

Exod. XXXII. 4.

ſelon eux, c'étoit l'*Apis* vivant qui repréſentoit Oſiris. Mais ils ſe trompent, puiſque nous voyons que le culte de l'animal vivant n'étoit pas encore introduit. Il le fut dans la ſuite, & il ne tarda pas long-tems ; car l'adoration de l'animal même, chez les Egyptiens, remonte auſſi haut que les Prophétes ; & ce culte ne manqua pas de prévaloir enfin ſur celui de l'image. *Colunt effigies multorum animalium, atque ipſa magis animalia*, dit Pomponius Mela, en parlant des Egyptiens. Ce nouveau culte introduiſit de nouvelles ſuperſtitions, dont le même Auteur parle : *Apis populorum omnium Numen eſt. Bos niger, certis maculis inſignis*... Raro naſcitur nec coitu pecoris, *ut aiunt*, ſed divinitùs & cæleſti igne conceptus.

De ſit. orb. lib. 1. *cap.* 9.

Comment l'écriture Hiéroglyphique a porté les Egyptiens

§. 46. Ces réflexions ſuffiſent pour montrer que les Hiéroglyphes ſont en effet l'origine du culte des animaux. Examinons

présentement avec quelle facilité l'usage de cette sorte d'écriture a fait tomber les Egyptiens dans cette espéce d'idolâtrie. L'histoire de leurs grandes Divinités tutélaires, celle de leurs Rois & de leurs Législateurs, étoit réprésentée dans les Hiéroglyphes par des figures d'animaux & d'autres créatures. Le symbole de chaque Dieu étoit bien connu. Car les peintures populaires, & les sculptures que l'on trouvoit dans les Temples, & sur les autres monumens consacrés à la Religion, le rendoient familier. Un pareil symbole présentant donc à l'esprit l'idée du Dieu, & cette idée excitant des sentimens de religion, il étoit naturel que les Egyptiens, dans leurs priéres à tel ou tel Dieu en particulier, se tournassent du côté de la marque qui servoit à le représenter; surtout depuis que les Prêtres Egyptiens, lorsqu'ils commencérent

à adorer les animaux.

à devenir ſpéculatifs & myſtérieux, eurent attribué aux caractères Hiéroglyphiques une origine Divine, afin de les rendre encore plus auguſtes & plus reſpectables. Cela introduiſit néceſſairement une dévotion relative pour ces figures ſymboliques, qui ſe changea en adoration directe, auſſi-tôt que le culte de l'animal vivant eût été reçu.

Artifice des Prêtres Egyptiens pour entretenir ce culte.

Le penchant pour cette idolâtrie s'étoit formé par occaſion; mais il ne faut pas douter que les Prêtres Egyptiens ne l'aient favoriſé & entretenu. C'étoit effectivement un moyen très-propre à maintenir le culte des Dieux héroiques, que de rendre leur Théologie plus difficile à comprendre, & d'écarter avec ſoin la connoiſſance du fait qu'ils n'étoient que des hommes mortels déifiés; connoiſſance qui auroit beaucoup affoibli la vénération de ces Divinités dans l'eſprit de

la

la poſtérité. Ils uſérent encore par la ſuite d'une autre adreſſe pour conſerver ces avantages. Ils employérent les ſymboles de ces Dieux, non-ſeulement à exprimer les qualités & influences imaginaires qu'il leur avoit nouvellement plû d'attribuer à leurs premiers Dieux naturels, l'*Armée des Cieux*, mais encore à repréſenter ce qu'ils ſignifioient proprement dans l'écriture Hiéroglyphique ; c'eſt-à-dire, leurs Héros, dont ils s'étoient fait poſtérieurement des Divinités Tutélaires. Cet artifice, imaginé pour tenir les Egyptiens attachés à leurs ſuperſtitions, a répandu ſur le Paganiſme une obſcurité ſi profonde, qu'elle a empêché les Philoſophes qui ont montré le plus de ſagacité, & ceux qui ont le mieux connu les Antiquités de la Gréce, de jamais parvenir à bien comprendre l'origine & le progrès de leur propre idolâtrie.

Pourquoi ils ont inventé la fable de Typhon.

§. 47. Je suis bien trompé si le but des Prêtres d'Egypte n'a pas été d'indiquer les avantages de leur artifice, sous le voile de cette fable célébre de la guerre de Typhon avec les Dieux. (*n*) Il les embarrassa, & épouvanta si fort, qu'ils se réfugiérent en Egypte, & s'y cachérent sous la forme de divers animaux, afin d'éviter la poursuite des Géants nés de la terre. Ovide, à l'occasion de la dispute des *Piérides* avec les *Muses*, rapporte cette avanture d'une maniére aussi ingénieuse qu'agréable, en la faisant raconter par l'une de ces filles impies de *Piérus*. *

Métam. l. v. 319. & suiv.

(*n*) Diodore de Sicile, *l.* 1. *p.* 54. *Steph. ed.* nous dit que c'étoit une fable Egyptienne. *Lucien* en dit autant dans son Traité *de Sacrificiis*. Voyez la note P. qui suit.

* *Bella canit superum:* falsoque in honore Gigantes.
Ponit, & extenuat magnorum facta Deorum.
Emissumque imâ de sede Typhoea terræ

» Elle chanta la guerre des » Géants, au désavantage des » Dieux, dont elle s'efforça de » diminuer les belles actions. Elle » dit que Typhée, sorti du sein » de la terre, avoit tellement » épouvanté les Dieux, qu'ils » avoient été contraints de pren» dre la fuite, & de se retirer en » Egypte : que ce redoutable » Géant les y ayant poursuivis, » les avoit obligés à se cacher » sous la figure de différens ani» maux : que Jupiter Ammon, *Trad. de M. l'A. Banier.*

Cælitibus fecisse metum; cunctosque dedisse
Terga fugæ: donec fessos Ægyptia tellus
Ceperit, & septem discretus in ostia Nilus.
Huc quoque terrigenam venisse Typhoea narrat,
Et se mentitis superos celasse figuris.
Duxque gregis, dixit, fit Jupiter; unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis est cum cornibus Ammon.
Delius in corvo, proles Semeleia capro,
Fele soror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Pisce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.

» que l'on révére dans la Lybie,
» porta des cornes de bélier,
» qu'Apollon prit la figure d'un
» corbeau; Bacchus celle d'un
» bouc; Diane celle d'une cha-
» te; Junon celle d'une vache;
» Vénus celle d'un poisson; Mer-
» cure celle d'un Ibis ».

Explication de cette fable.

Or les Egyptiens regardoient Typhon comme le modéle de l'impiété. Nous devons donc entendre sous ce nom les Esprits curieux, tels que le fameux Evhémerus de Gréce, qui ont toujours été surnommés impies par les Prêtres Payens. Ces personnes, en discutant malicieusement les généalogies des Dieux Egyptiens, étoient remontés si près de leur origine, qu'afin d'obvier au danger que leur culte couroit, les Prêtres n'eurent d'autre ressource que de multiplier les difficultés d'une pareille discussion; en entretenant le culte symbolique de la maniére que nous l'a-

vons expliqué. Et, pour marquer la subtilité de l'expédient qu'ils avoient imaginé, ils inventérent la fable, que l'Egypte avoit fourni un azyle aux Dieux, qui s'y étoient cachés sous la forme d'animaux. Ne manquons pas de remarquer que la forme prise par chaque Dieu, est la même que la marque symbolique qui le désignoit dans l'écriture Hiéroglyphique. (*p*) Antonius Liberalis *cap*. XXVIII. différe d'Ovide pour le détail des

(*p*) *Sis*, dans les Langues Orientales, signifie une *hirondelle*, forme sous laquelle cette Fable nous dit qu'*Isis* se cacha : & *Bubaste*, qui signifie un *chat*, étoit le nom Egyptien de Diane, qui prit cette forme. En conséquence, l'excellent *Bochart* croit, selon sa méthode, que l'origine de cette Fable est dûe à une équivoque, imaginée par quelque Grec, pour se conformer au goût de ses Compatriotes qui aimoient le merveilleux.

Mais, 1°. cette Fable n'a pas été inventée par les Grecs, si nous nous en rapportons à Diodore & à Lucien. Ce dernier, parlant de la maniére dont les Egyptiens la racontoient, dit: *πάντα γὰρ ἀμέλει ἐν τοῖς ἀδύτοις ἀπόκειται γραφέντα, περὶ τ*

De sacrif. transformations ; & Lucien différe encore de l'un & de l'autre ; mais cela confirme notre explication, loin de l'affoiblir, puisque nous avons vû qu'il y avoit plusieurs Hiéroglyphes pour désigner chaque Divinité.

Preuve de cette explication. Si une explication aussi simple & aussi naturelle avoit besoin d'autorités, nous en trouverions

ϖεὶ ἱπῶν μυρίων. *Hæc enim in adytis conscripta sunt ante decem millia annorum. De sacrif.*

2°. L'observation de Bochart augmente la difficulté, plutôt que de la résoudre. Car on peut demander, comment le nom Egyptien de Diane est venu à signifier un *chat*, & le mot *Sis* ou *Isis* à signifier une *hirondelle*.

Il n'y a donc pas de meilleure raison à donner que celle de dire, que ces symboles servoient dans l'écriture Hiéroglyphique à représenter ces Déesses. De la même maniére que l'ame y étoit désignée, *l. 1. c. 7.* suivant Horapollo, par la figure d'un faucon, qui s'appelloit *Baieth* en Egyptien, mot composé de *Bai*, qui signifioit l'*ame*, & de *eth*, qui signifioit le *cœur*, parce que le cœur étoit le siége de l'ame, selon les Egyptiens. Cela supposé, notre explication semble mieux s'accorder avec l'origine de cette histoire.

une dans ce que les Théologues Egyptiens disoient eux-mêmes à ce sujet. Diodore de Sicile, parlant de la difficulté de découvrir l'origine véritable du culte des animaux en Egypte, nous apprend que les Prêtres gardoient un profond secret à cet égard : *οἱ μὲν Ἱερεῖς αὐτῶν ἀπόρρητόν τι δόγμα περὶ τούτων ἔχουσιν.* C'est une forte présomption que l'origine que nous lui assignons étoit ce secret même ; n'y en ayant point d'autre que les Prêtres eussent plus d'intérêt de se réserver, comme nous le ferons voir quand nous parlerons des causes que les Anciens ont imaginé de ce culte. Diodore traite expressément de fabuleuse celle qui s'étoit répandue parmi le Peuple : » Que » les Dieux étant autrefois en petit nombre, & forcés par conséquent de céder à la multitude » & à l'injustice des Géants nés de

L. I. p. 54.

Infra, note X.

» la terre, prirent la forme de dif-
» férens animaux, & par ce moyen
» échappérent à la cruauté & à
» la violence de leurs ennemis;
» mais que ces mêmes Dieux s'é-
» tant enfin rendus les maîtres du
» monde, pour marquer leur re-
» connoissance du secours qu'ils
» avoient tiré de ces animaux dans
» leurs malheurs, avoient consa-
» cré les espéces de ceux dont ils
» avoient pris la forme ». (t) La Morale cachée sous cette fable n'a pas besoin de commentaire, & ne peut être que celle que nous avons marquée. Ceci mérite seulement notre attention, que les Prêtres avoient jugé à propos de répandre parmi le Peuple cette

(t) Φασὶ γὰρ τοὺς ἐξ ἀρχῆς γενομένους θεοὺς, ὀλίγους ὄντας καὶ κατισχυομένους ὑπὸ τοῦ πλήθους καὶ τῆς ἀνομίας τῶν γηγενῶν ἀνθρώπων, ὁμοιωθῆναι τισὶ τῶν ζώων, καὶ διὰ τοῦ τοιούτου τρόπου διαφυγεῖν τὴν ὠμότητα καὶ βίαν αὐτῶν. ὕστερον δὲ τῶν κατὰ τὸν κόσμον πάντων κρατήσαντας καὶ τοῖς αἰτίοις τῆς ἐξ ἀρχῆς σωτηρίας χάριν ἀποδιδόντας, ἀφιερῶσαι τὰς φύσεις αὐτῶν οἷς ἀφωμοιώθησαν. lib. 1. pag. 54.

origine

origine du culte des animaux. Ils avoient favorisé & entretenu ce culte, comme nous l'avons observé, afin que le peu de fondement du culte des Héros ne fût pas apperçu. Mais il falloit cependant rendre raison d'un culte qui étoit encore plus extravagant. Ils eurent l'esprit d'inventer une fable qui montroit l'adresse qu'ils avoient eu d'introduire une nouvelle superstition pour en conserver une plus ancienne, & assignérent pour raison de la nouvelle superstition les circonstances même de cette fable. Ce stratagême politique étoit digne des Prêtres Egyptiens.

§. 48. Ecoutons maintenant ce que les Anciens ont dit de l'origine du culte des animaux. La diversité & l'incertitude de leurs opinions montre combien ils ont été embarrassés sur cet article. Mais n'en soyons pas surpris, puisqu'ils se sont généralement

Opinions des Anciens sur l'origine du culte des animaux.

trompés ſur l'origine des Hiéroglyphes. Entre tant de cauſes par eux imaginées, celle que nous avons aſſignée, & qui auroit vraiſemblablement mis fin à leurs conjectures, s'ils y euſſent fait attention, leur a échappé. Il y a diverſes autres idées dans leſquelles ils ont donné, que je ſerai obligé en même tems d'examiner & de réfuter. Voici celles qui m'ont paru juſqu'à préſent les plus dignes de remarque.

I. Celle qui prétend que le culte des animaux doit ſa naiſſance aux ſervices qu'ils ont rendus aux hommes.

II. Celle qui lui donne pour origine la doctrine de la métempſycoſe.

III. Celle qui l'attribue à l'uſage des Egyptiens, de partager le Ciel en Aſteriſmes, ou conſtellations.

IV. Celle qui le regarde comme une ſuite de l'idée des Egy-

ptiens, que Dieu remplissoit toutes choses.

V. Celle qui en trouve l'origine dans l'usage d'employer les animaux comme symboles de la Divinité.

VI Celle qui suppose qu'un Roi d'Egypte l'a établi, par des vûes particuliéres de politique.

Défauts de ces opinions.

Voilà, je crois, les principales opinions sur cette matiére. La quatriéme, & la cinquiéme, s'écartent entiérement de la vérité, en rendant le culte des animaux purement symbolique; & toutes ont le défaut commun de laisser conclure que cette sorte de culte a été général chez les Payens, au lieu qu'il a été particulier aux Egyptiens, de l'aveu même de ceux qui ont embrassé ces différentes opinions.

Examen de la premiére opinion.

§. 49. La premiére opinion est celle de Cicéron, (*u*) qui veut

(*u*) *Ipsi qui irridentur, Ægyptii, nullam belluam, nisi ob aliquam utilitatem, quam*

que le culte des animaux doive ſon origine à la reconnoiſſance des ſervices qu'ils ont rendus aux hommes. Ce ſentiment a tous les défauts d'une cauſe imparfaite, parce qu'il prouve trop & trop peu. *Trop*, attendu qu'il s'enſuivroit que le culte des animaux auroit été commun à toutes les Nations, quoiqu'il ait été particulier aux

ex ea caperent, conſecraverunt.... Ita concludam tamen belluas à Barbaris propter beneficium conſecratas, de nat. Deor. l. I. c. 36. Ainſi s'exprime Cicéron, ſous le perſonnage de Cotta l'Académicien. Mais j'ai fait voir plus haut que cela s'accorde mal avec ce que le même Cotta dit dans un autre endroit: Omne fere Genus *beſtiarum Ægyptii conſecraverunt*. l. III. c. 15. Ces paroles atteſtent un fait véritable, qui détruit entiérement le principe, & il eſt étonnant que Cicéron ne s'en ſoit pas apperçu. Mais, comme ce principe étoit plauſible, les Anciens l'ont beaucoup goûté. Ainſi, quand Plutarque rapporte que les Juifs adoroient un pourceau, il ne ſe contente pas d'adopter cette calomnie, il imagine une raiſon de la choſe, & aſſigne celle qui étoit ſi commode dans de pareilles rencontres, la reconnoiſſance envers cet animal, pour avoir appris aux hommes à labourer la terre.

ſſ. & oſ.

Egyptiens & à leurs colonies : *Trop peu*, 1°. parce qu'il s'ensuivroit que les seuls animaux utiles auroient été adorés. Cependant plusieurs animaux inutiles, & des plus nuisibles, étoient regardés comme sacrés. (*w*) 2°. Le culte des plantes alors se trouveroit naturelle-

(*w*) Un passage d'Eusébe confirme bien notre opinion touchant l'origine du culte des animaux, & rend par conséquent raison pourquoi on adoroit des animaux nuisibles. *Faites encore attention*, remarque-t-il, *à ce que Philon, dans la traduction qu'il a donnée des* Elémens Phéniciens *de Sanchoniathon, nous dit de* CERTAINS REPTILES ET AUTRES ANIMAUX VENIMEUX, *qui non-seulement ne font pas de bien à l'homme, mais procurent un mal & une mort certaine à ceux sur qui ils répandent leur venin mortel. Voici ses paroles* : » Taautus consacra donc les différentes » espéces de dragons & de serpens, & » les Phéniciens & les Egyptiens ont suivi son exemple. ὁ δ' αὐτὸς πάλιν περὶ τῶν Φοινίκων στοιχείων ἐκ τῶν Σαγχουνιάθωνος μεταβαλὼν, διὰ ὁποῖά φησι περὶ τῶν ἑρπυστικῶν καὶ ἰοβόλων θηρίων, ἃ δὴ χρῆσιν μὲν ἀγαθὴν ἀνθρώποις οὐδεμίαν συντελεῖ, φθορὰν δὲ καὶ λύμην οἷς ἂν τὸ δυσαλθὲς καὶ χαλεπὸν ἰὸν ἐγχρίμψειεν ἀπεργάζεται. γράφει δὲ καὶ ταῦτα πρὸς λέξιν ὧδέ πως λέγων. τὴν μὲν οὖν τοῦ Δράκοντος φύσιν καὶ τῶν Ὄφεων αὐτὸς ἐξεθείασεν ὁ Τάαυτος, καὶ

ment antérieur, ou du moins aussi ancien que le culte des animaux. Mais nous sçavons qu'il est postérieur de beaucoup, & notre hypothèse en donne la vraie raison. Car les Egyptiens n'ont cherché des analogies Hiéroglyphiques dans le monde végétal, qu'après avoir épuisé le monde animal.

Examen de la seconde opinion.

§. 50. Diodore de Sicile a

μετ' αὐτὸν αὖθις Φοίνικές τε καὶ Αἰγύπτιοι. *Prep. Evang. l.* 11. *cap.* 10. Cette citation de Philon conduit Eusébe à faire voir, par la nature du serpent, comment cet animal étoit devenu un symbole de la Divinité.

Le discours de Sanchoniathon, que Philon avoit traduit, faisoit partie d'un plus grand Ouvrage, dans lequel il traitoit de la sagesse & du sçavoir des Phéniciens & des Egyptiens, & où il étoit parlé des *caractères Hiéroglyphiques*, comme il paroît par le titre de Φοινίκων ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ. Car nous avons montré que cette derniére expression étoit le mot Technique, pour signifier *les Hiéroglyphes*. Mais il n'est pas aisé de comprendre comment une digression au sujet de la *consécration* des animaux nuisibles pouvoit se trouver dans ce discours, à moins que Sanchoniathon ne regardât les Hiéroglyphes comme l'origine du culte des animaux.

donné pour cauſe du culte des animaux chez les Egyptiens *la doctrine de la métempſycoſe.* Voici comment il s'explique en parlant du Dieu Apis. » Le principe de ce » culte, ſelon quelques-uns, eſt » qu'à la mort d'Oſiris ſon ame » paſſa dans le corps d'un Tau- » reau nommé Apis; & que, de- » puis ce tems, elle eſt entrée » ſucceſſivement, & s'eſt mani- » feſtée dans tous ceux qu'on a » ſubſtitué à la place de celui-là. » (*x*) Mais cette doctrine ne peut pas être l'origine d'un pareil culte. *Trad. de M. l'Abbé Terraſſon.*

1°. Cette opinion a été commune chez tous tous les Peuples, & le culte des animaux a été particulier à l'Egypte. La doctrine de la métempſycoſe eſt aujourd'hui en plus grand honneur, peut-

(*x*) Τῆς δὲ βοὸς τούτου τιμῆς, αἰτίαν ἔνιοι φέρουσι, λέγοντες ὅτι τελευτήσαντος Ὀσίριδος, εἰς τοῦτον ἡ ψυχὴ αὐτοῦ μετέστη, καὶ διὰ τοῦτο διατελεῖ μέχρι τοῦ νῦν ἀεὶ κατὰ τὰς ἀναδείξεις αὐτοῦ μεθισταμένη πρὸς τοὺς μεταγενεστέρους. *lib.* 1. *pag.* 54.

être, dans les Indes, qu'elle ne l'a jamais été en aucun lieu du monde. Cependant elle n'y a occasionné aucun culte, ou respect religieux, pour ces animaux que l'on regarde comme la demeure des ames de ceux qui ont quitté cette vie. Il est vrai que cette doctrine est cause que les Indiens ont une attention excessive pour ces animaux; mais cette circonstance est précisément ce qui doit nous frapper. Car étans attachés aux superstitions les plus grossiéres, & adorans effectivement quelques animaux, (culte qui leur est venu d'Egypte,) (y) si la doctrine de la métempsyco-

(y) Cela paroît, non-seulement à cause que les animaux qui en sont l'objet, & qui se réduisent à un petit nombre, sont les mêmes que ceux pour lesquels les Egyptiens avoient le plus de respect, mais encore parce que ces animaux ne servent de demeure à aucune ame, & sont ainsi exempts de la loi de la Transmigration. Nous en verrons la raison dans un moment.

ſe portoit naturellement les hommes à un pareil culte, les Indiens y ſeroient aujourd'hui totalement dévoués.

2°. Les anciens Egyptiens n'ont jamais cru que les ames *héroïques* & *démoniques* fuſſent aſſujetties à la loi commune de la métempſycoſe. (z) Pour lors, l'opinion qui donne la Tranſmigration pour cauſe du culte des animaux en Egypte, doit ſuppoſer que les animaux étoient adorés, parce qu'ils ſervoient de demeures aux ames *humaines* déifiées. Mais les anciens Egyptiens n'ont déifié que les ames *héroiques* & *démoniques*.

3°. Suivant la doctrine de la métempſycoſe, on regardoit comme une punition des crimes commis la demeure des ames dans le corps des animaux. Leur priſon

(z) La différence que les premiers Payens mettoient entre ames *héroiques*, *démoniques* & *humaines*, ſera expliquée dans la ſuite.

ne pouvoit donc jamais devenir objet d'adoration, mais devoit plutôt être un objet d'averſion & d'horreur, comme tout *feu ſouterrain* l'étoit chez les anciens Romains.

4°. Enfin, la doctrine de la métempſycoſe eſt bien poſtérieure au premier culte des animaux. Elle a été imaginée pour réſoudre toute objection contre la Providence, (*a*) & n'a été inventée que dans le tems où les Egyptiens étoient devenus Philoſophes ſpéculatifs. (*b*)

(*a*) *T. 1. de M. Warburthon. ſec. éd. p.* 137. L'imagination des Egyptiens poſtérieurs, de croire que l'ame d'Oſiris réſidoit dans Apis, ſemble avoir donné naiſſance à cette opinion de l'origine du culte des animaux. Diodore ne confirme pas peu cette penſée, dans l'endroit où il rapporte les différens ſentimens au ſujet de l'origine du culte des animaux. Car, lorſqu'il vient à celui de la métempſycoſe, il le rapporte de la maniére dont le Peuple le concevoit à l'égard d'Oſiris & d'Apis. [Voyez ci-devant la note X.]

(*b*) L'examen d'un paſſage d'Hérodo-

§. 51. Lucien a adopté la troisiéme opinion sur l'origine du culte des animaux. Elle consiste à dire, que *les Egyptiens, qui ont* Examen de la troisiéme opinion.

te, fait par un des plus grands hommes de ce siécle, confirmera mon raisonnement. J'avois déja cité ce passage, afin de prouver que les Egyptiens avoient enseigné les premiers l'immortalité de l'ame; & je crois que c'est là le sens qu'on lui donne naturellement; mais on n'y a pas assez réflechi, ce me semble. Ma citation a occasionné l'élégante critique que je présente ici au Lecteur, & dont il doit me sçavoir gré. Vol. 1. p. 90.

Je transcrirai d'abord le passage. » Les » Egyptiens sont les premiers qui aient » soutenu, que l'ame de l'homme est im» mortelle; qu'elle entre, quand elle se » sépare d'avec le corps, dans celui de » quelqu'animal; &, lorsqu'elle a passé » dans les diverses espéces d'animaux, » terrestres, aquatiques, ou de l'air, » qu'elle revient dans un corps humain: » enfin, que ce circuit de l'ame dure trois » mille ans. Cependant quelques Grecs » que je pourrois nommer, mais cela n'est » pas nécessaire, se sont donnés comme » les Auteurs de cette opinion ». πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσὶ οἱ εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθανατός ἐστι. τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντος, ἐς ἄλλο ζῶον αἰεὶ γινόμενον ἐσδύεται. ἐπεὰν δὲ περιέλθη πάντα τὰ χερσαῖα καὶ τὰ θαλάσσια καὶ τὰ πτηνά, αὖθις ἐς

imaginé les premiers de diviser le

ἀνθρώπου σῶμα γινόμενον ἐσδύνει. τὴν περιήλυσιν δὲ αὐτῇ γίνεσθαι ἐν τρισχιλίοισι ἔτεσι. ΤΟΥΤΩ ΤΩ, ΛΟΓΩ, εἰσὶ οἳ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, οἱ μὲν πρότερον, οἱ δὲ, ὕστερον, ὡς ἰδίῳ ἑωϋτῶν ἐόντι· τῶν ἐγὼ εἰδὼς τὰ οὐνόματα, οὐ γράφω. *Herod. Euterpe. c. 123.*

La premiére fois, dit l'excellent homme dont je parle, que je lûs ce passage, il y a plusieurs années, dans Marsham, je consultai Hérodote, & je vis que Marsham l'avoit mal entendu. Je viens encore de l'examiner dans Hérodote, & je vous rend juge des raisons qui me portent à douter que vous, & le Chevalier Marsham, ayez bien pris le sens de ce passage.

Sec. xi. p. 251. ed. Lond.

Hérodote dit que les Egyptiens sont les Auteurs de cette opinion, λόγος; *que l'ame est immortelle; qu'elle passe, après sa séparation d'avec le corps, dans celui de quelqu'animal;* ἐς ἄλλο ζῶον, &c. La question se réduit donc à sçavoir, si l'opinion attribuée aux Egyptiens ne regarde que la premiére partie du passage; c'est-à-dire, l'immortalité de l'ame; ou la seconde partie, c'est-à-dire, la doctrine de la transmigration; ou, si elle se rapporte aux deux parties du passage.

Pour connoître ce qu'Hérodote a précisément voulu dire, il faut lire ces derniers mots: » cependant quelques Grecs » que je pourrois nommer, mais cela » n'est pas nécessaire, se sont donnés com» me les Auteurs de cette Opinion ». τούτῳ τῷ λόγῳ εἰσὶ οἳ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, &c.

Ciel en Astérismes, ayant désigné

Or τούτῳ τῷ λόγῳ, signifie ici la même chose que τινὰ τὸν λόγον, dont au commencement du passage les Egyptiens sont dits être les premiers Auteurs. Croyez-vous qu'Hérodote, en parlant de l'immortalité de l'ame, pût dire que quelques Grecs, qu'il étoit en état de nommer, l'avoient enseignée comme s'ils en étoient les Inventeurs ? Sûrement la notion de l'immortalité étoit trop commune en Gréce, pour qu'Hérodote la regardât comme une Opinion, prétendue découverte par quelques Grecs qu'il pouvoit nommer. * Mais s'il parle de la doctrine de la transmigration, il a eu raison de dire que quelques Grecs l'avoient enseignée, comme s'ils en eussent été les Auteurs : ὡς ἰδίῳ ἑωυτῶν. Supposé donc que la derniére partie du passage se rapporte uniquement à la doctrine de la transmigration, il ne se peut pas que la premiére partie ne s'y rapporte aussi. Car Hérodote parle du même λόγος dans l'une & dans l'autre.

* Warburthon, p. 423... 426. du prem. volume la réponse à la seule objection que l'on puisse proposer contre ceci.

Il n'est pas naturel de supposer que l'idée de l'immortalité, & la doctrine de la Transmigration, soient de même date. On seroit également fondé à imaginer que les *Cycles* & les *Epicycles*, dans l'ancienne Astronomie, sont aussi anciens que la connoissance du mouvement des Planetes. De joindre donc ces deux choses ensemble, comme l'invention qu'Hérodote attribue aux Egyptiens, c'est unir ce qui est naturellement séparé. Car la doctrine de la Transmigration n'est que la consé-

quence de la notion de l'immortalité de l'ame, & une conséquence reçue assez tard. Personne ne doute que la doctrine de la Transmigration ne vienne de l'Egypte. Il n'est donc pas étonnant qu'Hérodote, en rapportant cette opinion, ait parlé de l'immortalité de l'ame qui en étoit le fondement, sans néanmoins prétendre attribuer à l'invention des Egyptiens la doctrine de l'immortalité.

Je crois même que les expressions d'Hérodote favorisent cette interprétation, & que τόνδε τ̃ λόγον, ... peuvent être traduits de cette maniére : » les Egyptiens » sont les premiers qui aient avancé, que » l'ame de l'homme, qui est immortelle, » entre, quand elle se sépare du corps, » dans celui de quelqu'animal ». Voilà une opinion au sujet de l'immortalité ; & c'est de cette opinion, & non pas de l'immortalité en soi, dont Hérodote parle comme d'une *chose inventée*. Valla, dans la derniére partie du passage, a traduit τούτῳ τῷ λόγῳ *hanc rationem*.

La notion de l'immortalité étoit plus ancienne chez les Egyptiens, que cette opinion de la Transmigration ; puisque nous sçavons que leur usage d'embaumer les corps étoit fondé sur l'idée que l'ame, tant que le corps se conservoit, ne le quittoit point, mais erroit autour de lui. Pour concilier cette idée avec celle de la Transmigration, il faut supposer que la Transmigration étoit suspendue tout le tems que le corps se conservoit ; & cela

animal, cela à donné lieu d'adorer les animaux. (*c*)

1°. La même objection, pro-

ſe trouve peut-être indiqué dans ces paroles d'Hérodote : τοῦ σώματος δὲ ΚΑΤΑΦΘΙΝΟΝΤΟΣ. Voici ce que dit Servius : *Ægyptii periti ſapientiæ condita diutius reſervant* *In. Virg. Æn. 3. v. 67.* *cadavera, ſcilicet ut anima multo tempore perduret, & corpori ſit obnoxia, nec* CITO AD ALIUD TRANSEAT. D'où il eſt clair que l'ancienne opinion étoit celle qui ſe trouvoit liée avec les rites de la ſépulture. Mais, afin de ne point ébranler une pareille opinion conſacrée par tant de cérémonies, *tot cæremoniis conſecrata*, on fit, en faveur de l'affiduité de l'ame auprès du corps, une exception abſurde à la doctrine de la Tranſmigration, quand cette doctrine eût prévalu. *Je ſuis*, &c. Tel eſt le ſentiment de cet illuſtre Auteur.

(*c*) Οἱ δὲ [Αἰγύπτιοι] καὶ ἄλλα ἐμήσαντο πολλῷ μεῖζω τουτέων. ἐκ γὰρ δὴ τοῦ παντὸς ἠέρος, καὶ ἀστέρων τῶν ἄλλων, ἀπλανέων τε καὶ εὐσταθέων, καὶ οὐδ' ἄμα κινεομένων, δυώδεκα μοίρας ἐτάμοντο ἐν τοῖσι κινεομένοισι, καὶ οἰκεῖα ζῶα ἐόντα, ἕκαστον αὐτῶν ἐς ἄλλην μορφὴν μεμιμέαται.... ἀπὸ τέων δὴ καὶ ἱερὰ τὰ Αἰγύπτια πολυειδέα ποιέεται. οὐ γὰρ πάντες Αἰγύπτιοι ἐκ τῶν δυώδεκα μοιρέων πασέων ἐμαντεύοντο, ἄλλοι δὲ, ἀλλοίῃσι μοίρῃσιν ἐχρέοντο. καὶ κριὸν μὲν σέβουσιν, ὁκόσοι ἐς κριὸν ἀπέβλεπον. ἰχθύας δὲ οὐ σιτέονται, ὁκόσοι ἰχθύας ἐπεσημήναντο. οὐδὲ τράγον κτείνουσιν, ὅσοι αἰγόκερων ᾔδεσαν.... ναὶ μὴν καὶ Ταῦρον ἐς τιμὴν τοῦ ἠερίου Ταύρου σεβίζονται. *de Aſtrologia.*

poſée contre les deux premiéres opinions, ſubſiſte contre cette troiſiéme. Car toutes les Nations ont été dans l'uſage de diſtinguer ainſi le Ciel en Aſtériſmes, ou conſtellations, & il n'y a que l'Egypte & ſes Colonies qui aient adoré les animaux.

2°. Cette maniére de réſoudre une difficulté en fait naître une plus grande. En effet, que nous reſtera-t-il dans l'Antiquité, pour rendre raiſon d'un uſage auſſi extraordinaire, que celui de donner à une conſtellation la figure d'un bélier, à un autre, la figure d'un ſcorpion, &c. tandis que l'arrangement de ces étoiles ne préſente pas aſſez de reſſemblance avec les différentes parties de chaque animal, pour pouvoir aider l'imagination à ſuppléer le reſte: que nous reſtera-t-il, dis-je, dans l'Hiſtoire, & dans l'Antiquité? Car, ſi l'on veut donner carriére à ſon imagination, rien n'eſt plus

aisé que de trouver une solution. L'Auteur de l'*Histoire du Ciel*, par la simple force de l'imagination, a écarté toutes ces difficultés, non-seulement sans y être autorisé par l'Antiquité, mais même en la contredisant positivement. (*d*) Si l'on ne s'est proposé que de

(*d*) Son systême est que tous les usages civils & religieux de l'Antiquité sont nés de l'Agriculture, & que les Dieux & les Déesses sont aussi partie de cette abondante moisson. *Voyez p.* 99. 315. *& passim vol.* 1.

Nec ulla interea est inaratæ gratia terræ.
Georg. 1. 83.

Or s'il y a deux faits, dont les Sceptiques eux-mêmes, dans leurs momens raisonnables, ne douteroient pas, ce sont ceux-ci : que le culte idolâtre des Corps célestes doit sa naissance à l'influence visible qu'ils ont sur les choses de ce bas monde ; & que les Dieux Locaux de toutes les Nations Payennes sont des hommes qui ont été déifiés après leur mort ; honneur dont ils ont été redevables aux bienfaits par eux procurés à leurs Citoyens, ou au genre humain en général. Qui croiroit donc que l'un & l'autre de ces faits pûssent jamais être niés par une personne qui auroit examiné l'Antiquité, &

diſtinguer les conſtellations, il ſuffiſoit de leur donner un nom ſans y ajouter de figure. Mais en conſidérant ainſi la choſe, pourquoi les Egyptiens ne les ont-ils pas plutôt honorées du nom de leurs Héros, que du nom des animaux? La politeſſe des Prêtres Egyptiens, qui ont les premiers animaliſé les Aſtériſmes, leur permettoit-elle, comme à *Thomas Otter*, dans la Comédie, d'amener des taureaux & des boucs à la Cour? Où auront-ils

encore moins par une perſonne qui prétendroit l'interpréter? Mais ni les Dieux, ni les hommes ne ſçauroient tenir contre un ſyſtême. Ce profond Auteur nous aſſûre que tout cela n'eſt qu'illuſion; que les Anciens n'y ont rien entendu; que les Corps céleſtes n'ont point été adorés à cauſe de leurs influences; qu'Oſiris, Iſis, Jupiter, Pluton, Neptune, Mercure, & les Dieux héroïques mêmes, tels qu'Hercule & Minos, ne ſont point des hommes ni des femmes, & ne ſont réellement que les lettres d'un ancien Alphabeth, de pures figures qui ſervoient d'inſtructions ſymboliques aux Laboureurs d'Egypte. Cependant ce ſyſtême d'imagina-

voulu placer les animaux dans le Ciel, avant qu'ils eussent fait une figure assez considérable sur la terre? La vérité est que la chose est arrivée tout autrement. Le culte des animaux a produit les Astérismes en Egypte, & ce ne sont point les Astérismes qui ont donné naissance au culte des animaux. Tout le monde convient que les Egyptiens sont les premiers qui ont distingué les constellations, & qui leur ont donné

tion est appellé interpréter l'Antiquité.
» S'il y a quelque chose de solide & de
» suivi, dit M. Pluche, dans l'histoire que
» je vais donner de l'origine du Ciel Poë- *Vol. 1. ch. 1.*
» tique, j'avoue que j'en suis redevable
» à l'explication ingénieuse, mais simple,
» par laquelle l'Auteur des Saturnales
» nous a éclairci l'origine du nom de ces
» deux signes, (l'Ecrevisse & le Capri-
» corne ».) *Macrobe, Saturn. lib.* 1. *cap.* 17.

Addition. Je me suis dispensé de traduire les pages 201. 202. 203. & 204. & je n'en ai tiré que ce précis du systême de M. Pluche, parce que M. Warburthon a refondu ce qu'il avoit dit, & M. Silhouette l'a rendu public dans l'Ouvrage que j'ai indiqué ci-dessus, §. 26. note R.

des noms. Il n'eſt pas moins certain auſſi que cette diſtinction, & ces noms, ſont poſtérieurs de beaucoup au tems où les animaux ont commencé à être adorés. Car cette multitude d'étoiles n'a pû être ainſi partagée en Aſtériſmes, avant que les Prêtres Egyptiens euſſent fait un progrès raiſonnable dans l'Aſtronomie; & nous avons vû que le culte des animaux étoit antérieur au tems de Moyſe. Mais, quand les Egyptiens rangérent enſuite les étoiles en conſtellations, & qu'il fallut leur donner des noms pour les diſtinguer, les animaux, qui étoient alors des ſymboles religieux de leurs Dieux, ſervirent fort à propos pour cette diſtinction. 1°. Cela faiſoit honneur à leurs Héros. 2°. Cela portoit à croire que les Dieux de leur Pays étoient allés réſider dans des conſtellations d'une douce influence; ce qui donnoit du crédit à leur Aſtrolo-

gie, qu'ils ont cultivée en même tems que l'Aſtronomie, & que l'on a ſouvent confondu avec elle.

Finiſſons cet article par obſerver que l'on découvre encore aujourd'hui des traces d'origine Egyptienne dans les caractères dont on ſe ſert ordinairement pour marquer les ſignes du Zodiaque. Ce ſont, en effet, des veſtiges d'*Hiéroglyphes curiologiques*, réduits à un caractère d'écriture courante, ſemblable à celle des Chinois. Cela ſe diſtingue plus particuliérement dans les marques aſtronomiques du *Bélier*, du *Taureau*, des *Gémeaux*, de la *Balance*, & du *Verſeau*.

Examen de la quatriéme opinion.

§. 52. La quatriéme opinion n'eſt pas mieux fondée. C'eſt celle de Porphyre, qui prétend que l'*origine du culte des animaux eſt dûe à l'idée des Egyptiens, que Dieu rempliſſoit toutes choſes*. (*e*)

(*e*) Ἀπὸ δὲ ταύτης ὁρμώμενοι τῆς ἀσκήσεως, καὶ

1°. Cette opinion prouve trop. Car, si on l'admet, chaque chose aura dûe être l'objet de l'adoration des anciens Egyptiens. Cependant nous en connoissons beaucoup qu'ils n'adoroient pas.

2°. Suivant cette opinion, rien n'auroit dû être l'objet de l'exécration des Egyptiens. Il y avoit cependant plusieurs choses qui l'étoient.

3°. Cette opinion n'a jamais été celle du Peuple, mais seulement celle d'un petit nombre de Sçavans:

4°. No pas même parmi les Egyptiens, mais parmi les Grecs.

Voyez le I. vol. p. 419. & suiv.

En un mot, cette prétendue origine du culte des animaux n'a été inventée que par les derniers Philosophes, pour cacher les dif-

τῆς φύσεως τὸ θεῖον εἰκάζουσαις, ἴσασιν, ὡς καὶ δι' ἀνθρώπου μόνου τὸ θεῖον διῆλθεν, οὔτε ψυχὴ ἐν μόνῳ ἀνθρώπῳ ἐπὶ γῆς κατεσκήνωσεν, ἀλλὰ σχεδὸν ἡ αὐτὴ διὰ πάντων διῆλθε τῶν ζώων. διὸ εἰς τὴν θεοποιίαν παρέλαβον πᾶν ζῷον. *de Abstin. lib.* IV.

formités du Paganisme, & le soutenir dans son déclin.

§. 53. Nous trouvons dans Jamblique, une autre opinion fort approchante de celle-ci, & inventée pour la même fin. *Les animaux*, selon lui, *n'ont été déifiés que comme autant de symboles de la première cause, envisagée dans tous ses attributs & ses rapports.* (g) Quoique cette imagination n'ait pas le moindre fondement, comme elle a été adoptée par nos meilleurs Philologues *Cudworth*, *Vossius*, *Kircher*, sur

Examen de la cinquiéme opinion.

(g) Πρότερον δή σοι βούλομαι τῶν Αἰγυπτίων τὸν τρόπον τῆς θεολογίας διερμηνεῦσαι, οὗτοι γὰρ τὴν φύσιν τοῦ παντὸς, καὶ τὴν δημιουργίαν τῶν θεῶν μιμούμενοι, καὶ αὐτοὶ τῶν μυστικῶν καὶ ἀποκεκρυμμένων καὶ ἀφανῶν νοήσεων εἰκόνας τινὰς διὰ συμβόλων ἐκφαίνουσιν, ὥσπερ καὶ ἡ φύσις τοῖς ἐμφανέσιν εἴδεσι τοὺς ἀφανεῖς λόγους διὰ συμβόλων, τρόπον τινὰ, ἀπετυπώσατο. ἡ δὲ τῶν θεῶν δημιουργία, τὴν ἀλήθειαν τῶν ἰδεῶν διὰ τῶν φανερῶν εἰκόνων ὑπεγράψατο. εἰδότες οὖν χαίροντα πάντα τὰ κρείττονα ὁμοιώσει τῶν ὑποδεεστέρων, καὶ βουλόμενοι αὐτὰ ἀγαθῶν οὕτω πληροῦν διὰ τῆς κατὰ τὸ δυνατὸν μιμήσεως, εἰκότως καὶ αὐτοὶ τὸν πρόσφορον αὐτοῖς τρόπον τῆς κεκρυμμένης ἐν τοῖς συμβόλοις μυσταγωγίας προφέρουσιν. *de myst. Ægypt. Sect. 7. c. 1.*

l'autorité de ces Fanatiques, & invétérés ennemis du Christianisme, Porphyre & Jamblique, je tâcherai de la réfuter, en examinant l'origine & l'ordre des trois grandes espéces d'idolâtrie.

Ordre des trois espéces principales d'idolâtrie.

J'ai fait voir que *la premiére*, dans l'ordre du tems, avoit été le culte rendu aux Corps célestes. Cette idolâtrie subsista sans mélange jusqu'au tems que les sociétés civiles se formérent. *Alors* succéda une autre espéce d'idolâtrie, qui consista à déifier les Rois & les Législateurs, après leur mort. Tel a été le progrès de l'idolâtrie chez tous les Peuples, aussi-bien qu'en Egypte. Mais la maniére de conserver en Egypte l'histoire des Dieux Héroiques, à l'aide des Hiéroglyphes, donna naissance à la *troisiéme* espéce d'idolâtrie, l'adoration des animaux. Ce culte a été particulier à l'Egypte & à ses Colonies.

J'ai montré dans le premier volume,

volume, (p. 467. 468.) que l'usage général d'enter, pour ainsi dire, le culte des Héros sur celui des Astres, a été cause que les Philologues se sont mépris en regardant le premier comme le symbole du dernier. La même chose leur est arrivée à l'égard du culte des animaux. La méthode employée par les Egyptiens pour entretenir ce culte, & dont nous avons parlé un peu plus haut, a fait croire à ces Auteurs, que les animaux, qui n'étoient réellement que les symboles des Dieux héroiques des Egyptiens, avoient été originairement des symboles des étoiles déifiées, & même des symboles de la premiére Cause. Par-là le sçavant Vossius est tombé dans la double erreur de croire, 1°. que le culte rendu aux Héros étoit un symbole du culte rendu aux Astres, 2°. Que le culte des animaux étoit pareillement un symbole de celui des Astres.

Méprise des Philologues à ce sujet.

D'où ſuit la conſéquence, que le ſyſtême de Théologie-Phyſique des Egyptiens eſt une des premiéres ſciences de l'Ecole Egyptienne, quoiqu'il ne ſoit que l'une des derniéres ; & que le culte des Héros, qui a certainement été la premiére Religion des Egyptiens, devient la derniére.

Avantage que l'Auteur en pourroit tirer.

Cette opinion, qui étoit celle que les Grecs avoient de l'ancienne Théologie-Phyſique des Egyptiens, m'eſt très-avantageuſe, puiſqu'elle favoriſe la grande antiquité des ſciences en Egypte, qui eſt la queſtion que je traite. Mais je n'ai jamais eu en vûe que la vérité dans tout ce que j'examine. Ainſi je vais réfuter une erreur qui appuie mon ſentiment, avec la même ſatisfaction que j'ai, lorſque j'en réfute une qui y eſt contraire.

Sentiment de M. Shuckford ſur la date

§. 54. La conſéquence qui réſulte de l'opinion de nos Philologues, fixe, comme l'on voit,

une date assez moderne au culte héroique ; &, puisque quelques-uns de leurs disciples l'ont fait valoir, j'examinerai leurs raisons. Le sçavant Auteur de l'*Histoire du Monde* l'a mise dans tout son jour. » Il ne paroît pas par la Table » Isiaque, dit-il, que les Egyp- » tiens, dans le tems qu'elle a été » faite, adorassent aucune idole » qui eût la figure humaine. Au » contraire, toutes les figures » qu'elle représente, & devant » lesquelles on voit des person- » nes dans une posture d'adora- » tion, sont des figures d'oiseaux, » de bêtes, ou de poissons. Il » semble que cette Table ait été » gravée AVANT que les Egyp- » tiens adorassent des figures » d'hommes ou de femmes ; *la* » *dernière espéce d'idolâtrie, & la* » *plus moderne qui ait eu lieu parmi* » *eux* «. (*i*)

du culte héroique.

(*i*) It does not appear from this Table (the Bembine) that the Egyptians worf-

» dans la Table, aucun exemple
» de cette sorte d'adoration ren-
» due à une figure de forme hu-
» maine ». *All the images that kneel, are represented as paying their worship to some animal figure. There is not one instance or representation of this worship paid to an image of human form, either on the border or in the Table.* Mais il n'y a sûrement point de mystère à cela. La Table a vraisemblablement été faite pour les personnes attachées à Rome au culte d'Isis. Alors l'Ouvrier aura cru pouvoir désigner ce culte rendu aux animaux, qui étoit si peu connu des Romains, par la posture la plus remarquable d'adoration, tandis que le culte rendu par les Egyptiens à leurs grands Dieux héroïques, & qui n'étoit pas différent de celui des Romains, étoit suffisamment marqué par les seuls actes d'offrande & de sacrifice.

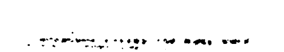
P. 318. 1. p. 360.

Supposons néanmoins le fait

Planche VI. pour le § 55

Fig. 2.





tel que M. Shuckford le rapporte, je demande comment il en résulte, *que la Table a été gravée* AVANT *que les Egyptiens adoraſſent des figures d'hommes ou de femmes.* Cette conſéquence eſt uniquement fondée ſur la fauſſe ſuppoſition que le culte des animaux n'a pas été un ſymbole du culte rendu aux Héros; & nous avons montré qu'il l'a été. M. Shuckford lui-même eſt obligé d'avouer qu'Apis eſt devenu enfin le ſymbole du Dieu héroique Oſiris. Mais qui pourra ſe perſuader qu'il n'ait pas été adoré ſous une forme humaine, avant de l'être ſous celle d'un bœuf? M. Shuckford auroit donc tiré une meilleure concluſion, quand le fait par lui avancé ſeroit exact, s'il eût dit, *Que la Table a été gravée* APRE'S *que les Egyptiens ont ceſſé univerſellement d'adorer des figures d'hommes & de femmes;* car il eſt certain que le culte ſym-

Quand cette Table a été gravée.

bolique des animaux a fait discontinuer l'usage des figures humaines. On ne me contestera pas que les figures de formes humaines, destinées à représenter les Dieux héroiques, ont été en usage chez les Egyptiens bien antérieurement au tems de Strabon. (*m*) Cependant il rapporte que dans leurs Temples, dont il donne une description générale, il y en avoit où l'on ne voyoit aucune image; & que, dans d'autres, l'image n'avoit pas la forme humaine, mais avoit la figure de quelque bête. En s'exprimant ainsi, sa pensée ne se bornoit pas aux Temples dédiés aux animaux; car où eût été l'étonnement? Ceux qui réfléchiront sur ce qui a été dit de ces symboles, que l'on

(*m*) Τῆς δὲ κατασκευῆς τῶν ἱερῶν ἡ διάθεσις τοιαύτη. κατὰ τὴν εἰσβολὴν τὴν εἰς τὸ τέμενος, &c. μετὰ δὲ τὰ προπύλαια, ὁ νεὼς πρόναον ἔχων μέγαν, καὶ ἀξιόλογον. τὸν δὲ σηκὸν σύμμετρον ξόανον δ' οὐδὲν, ἢ οὐκ ἀνθρωπόμορφον, ἀλλὰ τῶν ἀλόγων ζώων τινός. *Géogr. lib.* XVII. *pag.* 1158. 1159. *Amst. ed.*

croyoit être un don des Dieux, ne feront pas furpris que les Egyptiens aient ceffé de fe fervir de figures humaines. L'ufage de ces fymboles dans le culte religieux les aura fait regarder comme très-agréables aux Dieux qui les avoient donné.

Les deux obfervations fuivantes confirmeront plus pleinement notre conclufion. *La premiére* regarde le tems où la Table Ifiaque a paru. Elle eft fi éloignée de l'antiquité que M. Shuckford lui attribue, qu'elle eft la plus moderne de tous les anciens monumens Egyptiens. Cela paroît non-feulement par le mélange que que l'on y trouve de toutes les efpéces de caractères Hiéroglyphiques, mais encore parce qu'elle repréfente Ifis dans une Galère; c'eft-à-dire, comme la premiére caufe de toutes chofes, ce qui eft une idée des derniers tems. *En fecond lieu*, on voit fur prefque

Voyez ci-deffus la note D. §. 3.

tous les Obélisques du Théâtre Hyéroglyphique du P. Kircher, qui sont certainement très-anciens; par exemple, sur celui de Ramessès, qui est devant l'Eglise de Saint Jean de Latran; sur celui de Psammiticus, auprès de la porte Flaminienne; sur celui qui étoit dans les jardins de Sallustius; & sur celui de Constantinople : on y voit, dis-je, des idoles de forme humaine, adorées de la maniére sur laquelle M. Shuckford insiste tant; c'est-à-dire, adorées à genoux.

Cette Table ne conclut ni pour ni contre l'ancienneté du culte heroique.

Si l'on ne peut rien conclure de la Table Isiaque en faveur de l'antiquité du culte des images des Héros, on n'en sçauroit rien conclure non plus qui établisse une date moderne de ce culte. Cependant M. Shuckford, qui la suppose toujours, tâche de s'appuyer de l'histoire, & du raisonnement.

§. 56. L'argument qu'il tire de

Premier argument de M. Shuckford pour prouver que ce culte est postérieur à l'addition de cinq jours faite à l'année.

l'histoire est conçu en ces termes. « Les Egyptiens racontent une fable remarquable de la naissance des Dieux qui suivent. Ils disent que Rhea eut un commerce secret avec Saturne, & qu'elle devint grosse : que le Soleil s'en étant apperçu, proféra contre elle cette malédiction ; qu'elle ne pourroit accoucher dans aucun mois : que Mercure, qui étoit amoureux de la Déesse, eut aussi commerce avec elle ; & qu'un jour qu'il jouoit ensuite aux dés avec la Lune, il lui gagna la soixante & douziéme partie de chaque jour de l'année, dont il composa cinq jours qu'il ajouta à l'année, & qu'il fit par-là de trois cens soixante & cinq jours, au lieu de trois cens soixante dont elle étoit composée auparavant ; que durant ces cinq jours, Rhea accoucha de cinq enfans ; Osiris, Orus, Typho, Isis, & Nephthe.... Je ne



» m'arrêterai pas à examiner le » sens de cette fable; je remarquerai seulement qu'elle est postérieure au tems où les Egyptiens ont reconnu que l'année » étoit formée de trois cens soixante & cinq jours. Et par conséquent, suivant les Egyptiens » eux-mêmes, ces cinq enfans » de Rhea, qu'ils font naître » pendant les cinq jours ajoutés » à l'année, n'ont pas été déifiés, » avant que ces cinq jours fissent » partie de l'année. Ils n'ont commencé à en faire partie que vers » l'an du monde 2665. c'est-à-dire, un peu après la mort de » Josué ». (*p*)

(*p*) The Egyptians relate a very remarkable fable of the birth of these five Gods. They say that Rhea lay privately with Saturn, and was with Child by him; that the sun, upon finding out her baseness, laid a curse upon her that she should not be delivered in any month or year: that Mercury being in love with the Goddess lay with her also; and then played at dice with the moon, and won from her the

Plutarch. de Isi. p. 355.

Je conviens avec M. Shuckford, que cette fable n'a pû être inventée qu'après que les Egyptiens ont reconnu que l'année étoit composée de 365. jours. *Je conviens aussi*, que l'addition des cinq jours a pû être faite vers l'an du monde 2665. *mais je nie la conséquence*: que les cinq enfans de Rhea n'ont point été déifiés,

Cet argument discuté.

seventy second part of each day, and made up of these Winnings five Days; which he added to the year, making the year to consist of three hundred sixty five days, which before consisted of three hundred and sixty days only: and that in these days Rhea brought forth five Children, Osiris, Orus, Typho, Isis, and Nephthe. We need not enquire into the mythology of this fable; what I remark from it is this, that the fable could not be invented before the Egyptians had found out that the year consisted of three hundred and sixty five days, and consequently that by their own accounts the five deities said to be born on the five ἐπαγόμεναι, or additional days, were not deified before they knew that the year had these five days added to it. And this addition to the year was made about A M. 2665. a little after the death of Joshua. *Vol.* 2. *p.* 283. 284. *m. p.* 320. 321.

avant cette addition faite à l'année. *Je nie même* qu'il s'ensuive de cette fable, que ceux qui l'ont inventée aient eu cette pensée. La méprise de notre sçavant Auteur paroît venir de ce qu'il a supposé que les Egyptiens ont imaginé cette fable pour conserver la mémoire de la déification des enfans de Rhea, au lieu qu'ils se sont uniquement proposés de conserver la mémoire de l'addition des cinq jours faite à l'année. On le voit par le style allégorique & figuré dans lequel cette fable est conçue. C'étoit le style dont les anciens Egyptiens se servoient pour écrire l'histoire des sciences, & l'antiquité a toujours intéressé les Dieux aux découvertes que les hommes ont faites, afin de les rendre plus respectables. C'étoit une chose si fort opposée à la politique d'un Prêtre Payen de constater l'époque d'une déification, que nous ne sçaurions le croire

coupable d'une pareille faute. Il étoit attentif au contraire à la reculer au delà des tems connus, ou au moins à faire croire qu'il s'étoit écoulé un tems immémorial.

Pourquoi les anciens Mythologues ont confondu les tems.

Mais admettons que l'Inventeur de cette fable ait eu l'intention en général de raconter l'histoire de ces Dieux, pouvons-nous penser qu'en courant après le merveilleux, il ait donné des bornes à son récit, en lui fixant une époque ? Ce point étoit trop délicat pour s'y arrêter. Cela nous découvre présentement en partie la raison pour laquelle les anciens Mythologues ont affecté de confondre toute chronologie : mal qui a produit un si grand désordre dans l'histoire des anciens tems, que tout le travail des meilleurs Chronologues s'est réduit plutôt à s'ensevelir sous les ruines de l'édifice, qu'à aider les autres à en sortir.

N'est-il pas évident d'ailleurs

Fables nouvelles ajoutées aux anciennes.

que l'on imaginoit tous les jours de nouveaux contes des anciens Dieux ? Si quelqu'un en doute, qu'il voie combien aux fables d'Homére & d'Hésiode, les Poëtes & les Théologues suivans en ont ajouté d'autres, dont les circonstances montrent qu'elles n'étoient pas encore inventées, lorsque ces anciens *Bardes* chantoient les intrigues des Dieux. Nous trouvons fréquemment, dans ces fables postérieures, les Dieux de Gréce & d'Egypte mêlés dans des avantures, dont les dates, quand on en compare les synchronismes, reculeroient la naissance de ces Dieux, plus bas même que le tems où leur culte subsistoit certainement. C'est faute d'avoir fait attention à cela que le Chevalier Newton s'est si fort mépris dans sa chronologie Grecque, comme nous le verrons dans la suite. (*)

(*) C'est-à-dire, dans la section qui

S. 57.

§. 57. Mais indépendamment de ces réflexions, nous avons un exemple qui vient à notre sujet; & c'est le même Plutarque qui nous le fournit. Il parle d'une autre fable Egyptienne, suivant laquelle *Typhon étoit pere d'Hiérosolymus, & de Judæus.* Tacite paroît faire allusion à cette fable ridicule, quand il dit, en rapportant diverses origines du Peuple Juif: » D'autres prétendent que, » sous le Regne d'Isis, l'Egypte » étant surchargée d'Habitans, » une multitude de personnes se » retirérent dans le Pays voisin » sous la conduite d'Hiérosoly» mus & de Juda «: *Quidam, Re-*

Passage de Plutarque qui explique celui rapporté par M. Shuckford.

Is. & Os.

suit cette Dissertation. M. Warburthon y discute ce que le Chevalier Newton a avancé au sujet de la Chronologie des Egyptiens, & rend raison en même tems de la confusion infinie où se trouve l'ancienne Histoire & la Mythologie des Grecs. Cette nouvelle Dissertation a précisément la moitié moins d'étendue que celle sur les Hiéroglyphes.

gnante Isïde, exundantem per Ægyptum multitudinem, ducibus Hierosolymo & Juda, proximas in terras exoneratam. Or je demande si nous serions bien fondés à conclure que *Typhon* n'est pas plus ancien que le nom de *Judæus*. Ne concluerons-nous pas plutôt que cette fable a été inventée dans la suite par haine & par mépris pour les Jüifs?

Hist. l. 5. cap. 2.

Aveu de M. Shuckford qui détruit son argument.

En un mot, l'usage d'ajouter de nouvelles fables à l'ancienne Théologie des Dieux est si notoire, que notre sçavant Auteur n'a pû s'empêcher lui-même de faire cette remarque : « les Egyptiens, après avoir donné à leurs » Héros les noms des Astres & » des Elémens, qu'ils avoient » déifiés, *ont ensuite ajouté, à* » *l'Histoire de la vie & des actions* » *de ces Héros, un compte mytholo-* » *gique de leurs opinions philosophi-* » *ques au sujet de ces mêmes* Dieux

» dont ils avoient donné les noms » à leurs Héros ». (*f*)

Mais, dit M. Shuckford, » si » Osiris, Orus, Typhon, Isis, » & Nephthe, avoient été honorés comme Divinités, avant » que les Egyptiens se fussent apperçus qu'il manquoit cinq jours » à l'année, on ne nous auroit » pas transmis cette Histoire fabuleuse de leur naissance, & on » y en auroit substitué quelqu'autre ». *Had Osiris, Orus, Typho, Isis, and Nephthe, been esteemed Deities, before this additional length of the year was apprehended, we should not have had this, but some other fabulous account of their Birth transmitted to us.* Ici les prémis-

Fausses suppositions de M. Shuckford.

Vol. 2. p. 284. m. p. 321.

(*f*) The Egyptians having first called their Heroes by the names of their Sidereal and Elementary Deities, added in time, to the History of the life and actions of such Heroes, a mythological account of their philosopichal opinions concerning the Gods whose names had been given to such Heroes. *vol. 2. p.* 300. 301. *m. p.* 340.

ses, & la conclusion, roulent sur deux fausses suppositions. *Les prémisses*, sur la supposition que cette fable a été inventée pour conserver la mémoire de l'origine de ces Dieux: & *la conclusion*, sur la supposition que nous n'avons point d'*autre* histoire fabuleuse de leur naissance.

Second argument de M. Shuckford, pour prouver que le culte héroïque est postérieur à la réformation de l'année.

§. 58. De l'histoire, M. Shuckford passe au raisonnement; &, après avoir parlé des Dieux héroïques des Egyptiens, qu'il croit être des hommes antérieurs au Déluge: » Je ne pense pas, » dit-il, qu'ils aient été déifiés » avant le tems où l'année a été » réformée. Car il n'est pas vrai» semblable, lorsque le goût de » l'Apothéose s'introduisit chez » les Egyptiens, qu'ils aient déi» fié des hommes morts depuis » peu, & dont les foiblesses & » les imperfections pouvoient être » connues de plusieurs témoins » encore vivans; mais ils firent

» cet honneur à leurs premiers
» Ancêtres, qu'ils avoient été inſ-
» truits à honorer depuis pluſieurs
» ſiécles ; dont la réputation n'a-
» voit fait qu'augmenter en paſ-
» ſant d'âge en âge, & dont tou-
» tes les imperfections étoient ſi
» bien oubliées, qu'on ne pou-
» voit pas s'imaginer qu'ils en euſ-
» ſent jamais eu..... Il n'eſt pas
» aiſé de concevoir que pluſieurs
» hommes aient jamais été choiſi
» par leurs contemporains pour
» être honorés en qualité de
» Dieux, tandis que vivoit enco-
» re une multitude de perſonnes
» qui avoient été témoins de leurs
» imperfections, & qui pou-
» voient, ſoit pour elles-mêmes,
» ſoit pour leurs propres peres,
» prétendre auſſi-bien qu'eux à un
» pareil honneur, & par conſé-
» quent entrer en concurrence.
» *Alexandre* réuſſit mal à faire
» croire qu'il étoit fils de Jupiter
» Ammon ; & *Numa*, ſecond

» Roi des Romains, ne put pas
» établir la croyance que Romu-
» lus avoit été enlevé au Ciel, au
» point d'empêcher les Historiens
» postérieurs de rapporter le fait,
» qu'il avoit été tué par ses Sujets.
» Je ne puis pas concevoir non
» plus que l'Apothéose de *Jules-*
» *César*, à laquelle on avoit employé
» plus d'artifice, eût été long-
» tems sans être contestée, si le
» Christianisme n'avoit pas paru
» presqu'aussi-tôt; &, par sa lu-
» miére, n'avoit pas dissipé les su-
» perstitions payennes. Il faut qu'il
» s'écoule plusieurs siécles, avant
» que la réputation des personnes
» décédées les éleve au Ciel; &
» les honneurs divins ne sçau-
» roient être accordés, avec une
» sorte de décence, que par la
» postérité éloignée ». (*u*)

(*u*) I do not imagine they were deified until about this time of correcting the year. For, when this humour first began, it is not likely that they made Gods of men but just dead, of whose infirmities

M. Shuckford dit qu'*il n'est pas vraisemblable que les Egyptiens aient déifiés des hommes morts depuis peu, & dont les foiblesses & les imperfections devoient être connues de plusieurs témoins encore vi-*

Discussion du second argument.

L'Apothéose déférée du vivant des personnes, ou immédiatement après leur mort.

and imperfections many persons might be lively witnesses; but they took the names of their first Ancestors, whom they had been taught to honour for ages, and whose fame had been growing by the increase of Tradition, and all whose imperfections had been long buried, that it might be thought they never had any.... It is hard to be conceived that a set of men could ever be chosen by their cotemporaries to have divine honours paid them, whilst numerous persons were alive, who knew their imperfections, and who themselves or their immediate Ancestors might have as fair a pretence, and come in competition with them. *Alexander the great* had but ill successſ in his attempt to make the world believe him the son of Jupiter Ammon; nor could *Numa Pompilius*, the second king of Rome, make Romulus's translation to heaven so firmly believed, as not to leave room for subsequent historians to report him killed by his subjects. Nor can I conceive that *Julius Cæsar's* Canonization, tho' it was contrived more politicly, would ever have stood long indisputable, if the light

vans. Nous examinerons dans un moment à quel point cela est vraisemblable ; mais, pour ce qui est du fait, les Anciens n'en ont jamais douté. Le sçavant Eusébe, Juge compétent des sentimens de l'Antiquité, s'il en fût jamais, rapporte comme le fait le plus notoire, que, dans les premiers tems, ceux qui s'étoient distingués par leur sagesse, leur force, ou leur valeur ; & ceux qui avoient contribué d'une maniére éminente au bien de la Société, ou à qui les Arts étoient redevables de leurs progrès ; avoient été déifiés de leur vivant, ou immédiatement après leur mort. (*w*) Il a eu rai-

of Christianity had not appeared so soon after this time as it did, and impaired the credit of the heathen superstitions. The fame of deceased persons must have Ages to grow up to heaven, and divine honours cannot be given, with any shew of decency, but by a late posterity. *vol. 2. p.* 286. 287. *m. p.* 324.

(*W*) Τρίτοι δὲ ἄλλοι σφᾶς αὐτοὺς ἐπὶ γῆς μείψαντες, θεοὺς ἐπὶ συνέσει τῆς κατ' αὐτοὺς αὐ-

son

son de regarder ce fait comme certain, étant appuyé sur le témoignage respectable d'un Auteur aussi ancien que Sanchoniathon. Cet Historien entre dans un détail particulier de l'origine du culte héroïque, & nous dit positivement que la déification suivoit immédiatement la mort. En effet, le tems où il a été le plus pardonnable aux hommes d'avoir cette folie, de considérer leurs semblables comme des Dieux; & le tems même le plus convenable pour leur déférer un pareil honneur; c'est celui où le sentiment des différens biens qu'ils venoient de procurer au genre humain, en formant, par exem-

φέρειν νενομισμένους, ἢ καὶ ῥώμῃ σώματος, καὶ δυναστείας ἰσχύϊ τῶν πλειόνων ἐπικρατήσαντας, γίγαντάς τινας, ἢ τυράννους, ἢ καὶ γόητας, καὶ φαρμακείας ἄνδρας, ἐκ τινος τῶν θειοτέρων ἀποτελέσεως, τὰς κακοτέχνους γοητείας συνεσκευασμένους. ἢ καὶ τοὺς ἄλλως κοινῆς τι τινος καὶ βιωφελοῦς εὐεργεσίας κατάρξαντας, ζῶντάς τε ἔτι καὶ μετὰ τελευτὴν Θεοὺς ἐπεφήμισαν. *Præp. Evang. lib.* v. *cap.* 5.

ple, les Sociétés, & en inventant les Arts, étoit encore fortement gravé dans la mémoire, & étoit capable, en excitant vivement la reconnoissance, d'aveugler l'esprit : en un mot, dans le tems où cet amour & cette admiration, que notre grand *Poëte* décrit avec tant de sublime ; enflammoit les hommes. *

Pope's Essay on man. Ep. 3. v. 211. & suiv.

» La vertu seule ; cette vertu

* 'T was virtue only (or in Arts or arms,
Diffusing blessings, or averting harms)
The same, which in a sire the sons obey'd,
A prince, the father of a people made.
On him their second providence they hung,
Their law his Eye, their Oracle his Tongue.
He from the wond'ring furrow call'd the food;
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monster of th' Abyss profound,
And fetch th' aerial Eagle to the Ground.

» qui, à l'aide des Arts ou des Ar-
» mes, sçavoit procurer le bien
» & éloigner le mal; cette même
» vertu qui attiroit à un pere l'o-
» béïssance de ses enfans, ren-
» dit un Prince pere d'un Peu-
» ple. Ils l'envisageoient comme
» une seconde Providence. Son
» regard leur tenoit lieu de Loi,
» & sa bouche d'Oracle. Il leur ap-
» prit avec étonnement à cher-
» cher leur nourriture dans le la-
» bourage, leur enseigna à com-
» mander au feu, & à prévenir
» les inondations, à tirer les mons-
» tres du plus profond de la mer,
» & à faire tomber à terre les oi-
» seaux de l'air ». Quel étonne-
ment alors, que, dans le saisisse-
ment de l'admiration, une mul-
titude grossiére ait regardé, com-
me une espece de Divinité, ce-
lui qui apprenoit aux hommes à
soumettre à leur service tous les
Elémens?

M. Shuckford continue. » Ils

L'Apothéose a conservé la mémoire des Héros.

» firent cet honneur à leurs pre» miers Ancêtres, dont la répu» tation s'étoit augmentée, en » passant d'âge en âge ». Je conviens que les hommes, ausquels on a rendu des honneurs divins, peuvent, à cause de leur grande antiquité, être appellés *premiers Ancêtres ;* & il est sûr que leur réputation a été très-grande, & s'est fort étendue. Mais à quelle autre cause l'attribuer, si ce n'est à leur ancienne déification, qui les a rendus le sujet continuel des Hymnes & des Panégyriques, & les a ainsi préservés de l'oubli dans ces siécles d'ignorance ? Car il est certain que, chez toutes les Nations, il n'y a que ceux qu'elles ont déifié, dont la mémoire ne soit pas périe promptement.

Mais n'a pas fait oublier leurs défauts.

Et dont toutes les imperfections étoient si bien oubliées, qu'on ne pouvoit pas s'imaginer qu'ils en eussent jamais eu. Cette réflexion présente à l'esprit l'idée que l'histoire

des Dieux héroïques de l'Egypte & de la Gréce, dont M. Shuckford place si tard la déification, ne renferme rien d'opposé à la vraisemblance; & il faut avouer, si cela étoit vrai, que le raisonnement de ce sçavant homme auroit quelque force. Mais ma surprise n'est pas petite, quand je vois que le contraire lui est bien connu. Tout le monde avouera que la franchise avec laquelle on nous a raconté les défauts énormes de ces Dieux, est une preuve certaine qu'ils doivent leur Apothéose à ceux qui ont été témoin de leurs vertus & de leurs vices. Une reconnoissance aveugle a canonisé les uns & les autres indiscretement; mais la Religion a été une voie sûre d'en transmettre la connoissance à la postérité. Cela n'empêche pas que je ne sois persuadé, comme je l'ai prouvé un peu plus haut, que les Poëtes & les Mythologues, qui

ſont venus enſuite, n'aient enflé les récits de leurs prédéceſſeurs. Ainſi je ne ſçaurois croire que Jupiter ait réellement commis tous les adulteres dont parle Ovide; mais je puis avancer sûrement que ſes Adorateurs n'auroient jamais oſé inventer des fables ſi odieuſes, contre *le Pere des Dieux & des hommes*, s'il n'eût pas été fameux dans l'ancienne hiſtoire pour ſes adulteres.

A quelles perſonnes l'Apothéoſe a été accordée.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'ils aient été honorés en qualité de Dieux, tandis que pluſieurs de leurs Contemporains pouvoient prétendre, auſſi-bien qu'eux, à un pareil honneur, & par conſéquent entrer en concurrence. Cette réflexion ne dérange en rien mon ſentiment, qui ſe réduit à dire, qu'il n'y a eu de Déifiés que ceux qui ont procuré à leurs Concitoyens, ou au genre humain en général, des avantages ſignalés. Tous ceux qui ont eu de pareils titres en leur fa-

veur, sont ceux qui ont été déifiés.

§. 59. *On a méprisé les Apothéoses d'Alexandre & de Jules-César, & on s'en est moqué.* (y) On a eu raison; car une entreprise aussi ridicule de leur part, ou de la part de leurs flatteurs, que celle de prétendre aux honneurs divins, parmi des Peuples sçavans & éclairés, ne pouvoit pas avoir d'autre succès. Mais pour montrer qu'un semblable projet a réussi dans de meilleures mains, & que d'avoir vécu dans le tems de son exécution ne l'a pas fait manquer, voyons ce qui est arrivé à Odin. (z) Il forma le dessein,

Pourquoi on s'est mocqué des Apothéoses d'Alexandre & de César.

(y) Plutarque emploie ce même argument contre Evhemerus, pour prouver que les Dieux n'avoient point été des hommes. *de Is. & Os. p.* 641.

(z) *Odinus supremus est & antiquissimus Asarum; qui omnes res gubernat; atque, etiamsi cæteri Dii potentes sint, omnes tamen ipsi inserviunt, ut patri liberi.... Cùm Pompeius Dux quidam Romanorum Orientem bellis infestaret, Odinus, ex Asiâ, huc*

environ le même tems que Jules-César, de se faire rendre un culte immédiat par un Peuple grossier & barbare; le seul Théâtre du monde où une semblable piéce puisse être applaudie; son entreprise eut le même succès qu'avoit eu celle d'Osiris, de Jupiter, & de Belus.

in septentrionem fugiebat. Edda Snorronis apud Th. Bartholin. de Antiq. Danic. pag. 648. & 652.

M. le Clerc donne un extrait de cet Ouvrage de Bartholin, t. 15. de la Bibliot. Universelle, & dit que les *Eddes* sont d'anciennes Odes qui contiennent la Théologie des Danois. Dans l'extrait de l'histoire de Norwege de M. Torf, tom. 2d. de la Bibl. anc. & mod. il observe que les Sçavans du Septentrion soupçonnent qu'il y a eu une autre *Edde* beaucoup plus étendue, & que celles que nous avons n'en sont que l'abrégé. Sur quoi il renvoie ceux qui voudront s'instruire plus à fond de ces monumens *eddiques* au l. 1. ch. 2. de l'Ouvrage de M. Torf intitulé: *Suite des Seigneurs & des Rois de Dannemarck*, qui a paru pour la seconde fois en 1702. *Snorron Sturl*, qui a recueilli l'*Edde* que M. Warburthon cite, vivoit dans le treiziéme siécle, & fit tout ce qu'il put pour empêcher que les Antiquités du Nord ne tombassent dans l'oubli.

Numa Pompilius, second Roi des Romains, n'a pas pû établir la croyance, que Romulus avoit été enlevé au Ciel, au point d'empêcher les Historiens postérieurs de rapporter le fait qu'il avoit été tué par ses Sujets. M. Shuckford, qui n'ignore pas que l'Antiquité fournit plusieurs exemples incontestables contre son hypothèse de la Déification moderne des anciens Héros, a jugé à propos d'en opposer un, (*a*) dont il a cru qu'il ti-

D'où vient l'enlevement de Romulus a été contredit dans la suite.

(*a*) J'ajouterai un ou deux autres exemples à celui-ci. Car quoique le fait soit bien établi dans l'Antiquité, on pourroit peut-être répondre que les Auteurs Grecs parlent de choses arrivées long-tems avant eux; & que c'est pour accréditer le culte d'un Héros, que la Tradition a supposé son Apothéose fort ancienne, quoiqu'elle fût de beaucoup postérieure à son existence réelle. Afin donc de prévenir une pareille réponse, je rapporterai un ou deux exemples de Déifications faites du vivant des personnes.

Dieu, par la bouche du Prophéte Ezéchiel, s'adresse au Roi de Tyr en ces termes: » Ton cœur s'est élevé, & tu as » dit: Je suis un Dieu, je suis assis sur la XXVIII. 2.9.

reroit partie. Mais voyons comment il le fait valoir. *On n'a jamais*, dit-il, *ajouté foi à l'enlevement de Romulus, au point de ne*

» Chaire de Dieu au milieu des mers. Cependant tu es un homme, & non pas un Dieu.... Diras-tu devant celui qui te peut ôter la vie, je suis un Dieu ? Non, tu n'es qu'un homme, & non un Dieu, devant celui qui peut t'ôter la vie ». Je crois que ces paroles indiquent un culte réel rendu au Roi de Tyr par ses Sujets, de son vivant ; & il y a de la vraisemblance qu'il est ensuite devenu l'un des Neptunes Grecs. Les Rabbins paroissent avoir attaché le même sens au Texte, en donnant à ce Roi mille années de vie, comme l'observe S. Jérôme.

Nous avons déja parlé d'Odin, & de sa prompte Apothéose ; joignons-y cette observation de Tacite : que c'étoit une coutume générale, parmi les Barbares du Nord, de ne pas différer la Déification. Ils y procédoient du plus grand sérieux du monde, & non pas en se moquant, comme les Romains leurs Contemporains. Il s'exprime ainsi en parlant des Nations Germaniques. *Ea Virgo* (VELLEDA) *Nationis Bructeræ late imperitabat* : VETERE *apud Germanos* MORE, *quo plerasque feminarum fatidicas*, *&* AUGESCENTE SUPERSTITIONE, *arbitrentur* DEAS. En parlant encore de la même Héroïne, il dit : *Vidimus sub* Divo *Vespasiano*

Hist IV. *cap.* 61.

Germ. cap. 8.

se pas trouver d'Historiens postérieurs qui rapportassent le fait, qu'il avoit été tué par ses Sujets. Quoi donc? n'y a-t-il pas eu dans tous les tems des personnes qui se sont apperçues, en réfléchissant, de l'origine du culte des Dieux héroïques le mieux établi, & pouvons-nous oublier ce que notre sçavant Auteur rapporte lui-même ici d'Evhemérus Messenius : *who wrote a book to prove the ancient Gods of the heathen world to have been only their ancient Kings and commanders.* » Qu'il avoit écrit » un livre, pour prouver que les » anciens Dieux du monde Payen » n'étoient pas différens des pre- *Vol. 2. p. 288. m. p. 326. Voyez aussi le 1r. t. de la Mission Divine, p. 94.*

VELLEDAM, *diù apud plerosque* NUMINIS LOCO *habitam. Sed & olim Auriniam, & complures alias, venerati sunt;* NON ADULATIONE, NEC TANQUAM FACERENT DEAS. Ces derniers mots font allusion aux Déifications peu sérieuses des Romains ; & l'Historien insinue que celles des Germains étoient d'une autre nature, & qu'ils y ajoutoient réellement foi.

» miers Rois & Chefs des So-
» ciétés ».

Quel tems doit précéder l'Apothéose.

Il faut qu'il s'écoule plusieurs siécles avant que la réputation des personnes décédées les éleve dans le Ciel. Cela n'est point nécessaire, si l'on consulte le génie d'une multitude barbare, qui aime à se former des Dieux à elle-même. Cela n'est point nécessaire encore, si l'on s'en rapporte aux anciens Historiens, qui nous disent nettement que la chose est arrivée.

Si elle exige de la décence.

Et les honneurs Divins ne sçauroient être accordés avec une sorte de décence que par la postérité éloignée. En vérité il faut avouer que les Anciens ont observé une grande décence, en adoptant, au nombre de leurs grands Dieux, des ravisseurs, des adulteres, des sodomites, des vagabonds, des voleurs, & des meurtriers.

§. 60. M. Shuckford, en donnant une Epoque aussi moderne

au culte des Héros, s'est mis dans la nécessité d'imaginer une cause probable de l'Apothéose. Car, pour celle que l'ancienne Histoire assigne, & qui est si satisfaisante, cette vive reconnoissance de la part de bons Citoyens, pour des bienfaits presque Divins par eux reçus, n'est plus de mise aujourd'hui. Il est cependant difficile d'en assigner d'autre. Car, si on laisse refroidir la reconnoissance pendant plusieurs siécles, il faut alors une machine bien forte pour enlever ces Héros au Ciel. C'est la raison apparemment qui a porté M. Shuckford à leur donner les étoiles pour voiture.

Cause de de l'Apothéose assignée par M. Shuckford.

» Quelques siécles après, dit-il, » ils vinrent à adorer les Héros; » c'est-à-dire, des hommes mor- » tels..... Les Dieux les plus cé- » lebres de cette Classe ont été, » Chronus, Rhea, Osiris, Orus, » Typhon, Isis, & Nephthe. On » nous apprend que ces person-

» nes ont été déifiées, par une » suite de l'opinion, qu'au tems » de leur mort, leurs ames s'é» toient retirées dans quelqu'é» toile, & étoient allées animer » quelque corps lumineux & cé» leste. Les Prêtres Egyptiens » ont expressément avancé cette » opinion. . . . Si l'on me deman» de le tems où les Egyptiens ont » commencé à consacrer ces » Dieux héroïques; c'est-à-dire, » à déifier des hommes mortels, » je répondrai que ce ne peut » être que depuis qu'ils ont obser» vé les étoiles particuliéres qu'ils » leur ont approprié. Jules-César » n'a point été déifié avant l'ap» parition du *julium sidus*; & les » Phéniciens n'ont pû songer à » déifier Chronus (ou Saturne) » qu'après avoir fait des observa» tions sur la planete dans laquel» le ils ont imaginé qu'il s'étoit » retiré ». (*c*)

(*c*) Some ages after they descended

M. Shuckford nous dit *que les Prêtres Egyptiens ont expressément avancé que Chronus, Rhea, Osiris, &c. avoient été déifiés par une suite de l'opinion, qu'au tems de leur mort, leurs ames s'étoient retirées dans quelqu'étoile*; Et cite à ce sujet un passage du Traité d'Isis & d'Osiris de Plutarque. Afin donc que le Lecteur puisse juger

L'opinion que les ames des Heros animoient les corps celestes n'est point la cause de l'Apothéose.

to worship Heroes or dead men.... The most celebrated Deities they had of this sort were Chronus, Rhea, Osiris, Orus, Typhon, Isis, and Nephthe; and these persons were said to be deified upon an opinion that, at their deaths, their souls migrated into some star, and became the animating spirit of some luminous and heavenly body: this the Egyptian Priest expresly asserted..... Les us now see when the Egyptians first consecrated these Hero-gods, or deified mortals. To this I answer, not before they took notice of the appearances of the particular stars which they appropriated to them. Julius-Cæsar was not canonized until the appearance of the *julium sidus*; nor could the Phenicians have any notion of the Divinity of Chronus, until they made some observations of the star which they imagined he was removed into. *vol.* 2. *p.* 281. 282. 283. *m. p.* 318. 319. 320.

par lui-même, si les Prêtres Egyptiens ont rien avancé de semblable, je transcrirai les propres paroles de Plutarque. Cet Auteur, parlant des Tombeaux des Dieux, dit: « Les Prêtres affirment, non-» seulement de ces Dieux, mais » encore de tous les autres que » l'on range dans la Classe de » ceux qui n'ont point été engen-» drés, & qui sont immortels, » qu'ils ont leurs corps en dépôt, » & qu'ils les conservent avec » grand soin; mais que leurs ames éclairent les étoiles des Cieux ». (*d*) Plutarque déclare ici, à la vérité, que les Egyptiens croyoient que les ames de leurs Dieux héroïques s'étoient retirées dans quelqu'étoile; mais il ne dit en aucune manière *qu'ils aient été déifiés par une suite de l'opinion de*

(*d*) Οὐ μόνον δὲ τούτων οἱ ἱερεῖς λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων θεῶν, ὅσοι μὴ ἀγέννητοι, μηδὲ ἄφθαρτοι τὰ μὲν σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι κεκμηκότα καὶ θεραπεύεσθαι τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα. *pag.* 460.

cette

cette migration. Ce ſont deux choſes fort différentes. L'opinion de leur migration, quelque choſe que l'on diſe, peut être une ſuperſtition poſtérieure; & nous allons voir qu'il y a une grande probabilité qu'elle l'eſt. En effet, M. Shuckford ne ſe repoſant pas ſur cette autorité, bien foible, ce me ſemble, imagine quelque prétexte plauſible qui ait pû faire déférer les honneurs en conſéquence d'une opinion auſſi étrange: & *il croit que la premiére apparition d'une étoile particuliére a fourni ce prétexte.* Mais il n'eſt pas moins difficile de ſuppoſer, que l'apparition d'une étoile a fait croire aux hommes que l'ame d'un de leurs Ancêtres s'y étoit retirée; & qu'ils lui ont rendu, en conſéquence, des honneurs divins; qu'il le ſeroit de concevoir comment le clocher de *Tenterden* eſt la cauſe des Sables de *Good-*

win. (*) Auſſi une pareille apparition, ἐπιφάνεια, n'a-t-elle pû être naturellement imaginée, qu'après que l'étude de l'Aſtrologie judiciaire eût augmenté la ſuperſtition des Egyptiens, & les eût amené à croire que leurs Dieux tutélaires avoient choiſi, comme une ſtation convenable, le point culminant de l'étoile, afin de répandre les plus douces

(*) J'ai conſervé ici ce proverbe Anglois, à cauſe qu'il ne ſe trouve pas dans le Dictionnaire de Boyer. *Raïus*, dans ſon recueil de Proverbes, en donne l'explication, & l'origine en même tems. *Ce proverbe*, dit-il, *s'emploie quand quelqu'un rend une raiſon abſurde & ridicule.* Pour ce qui eſt de l'origine, voici en ſubſtance ce qu'il rapporte d'après l'Evêque Latimer, brûlé en 1555. ſous la Reine Marie qui étoit montée ſur le Trône en 1553. Il dit que M. Moore reçut ordre d'aller dans la Province de Kent, s'informer de ce qui pouvoit être la cauſe des ſables de Goodwin, & du banc qui bouchoit l'entrée du Hâvre de Sandwich. Après avoir pris grand nombre d'inſtructions dans le Pays, il crut devoir auſſi écouter un bon Vieillard qu'on lui préſenta. Cet homme avoit près de cent ans, &

influences sur leur postérité. Il paroît que c'est là à quoi se réduit l'opinion dont il s'agit ; & je crois que la pensée des Prêtres Egyptiens n'a pas d'autre sens dans Plutarque.

Cette apparition que Monsieur Shuckford présente d'abord comme une Cause *suffisante* de l'Apothéose, devient tout d'un coup la *seule* Cause de la Déification. » Jules-César, dit-il, *n'a* point été » déifié, avant l'apparition du *ju-* Réponse à l'Apothéose de *César* & à celle de *Chronus*,

répondit ainsi aux demandes de M. Moore. » Je suis bien âgé, dit-il, & je me » rappelle d'avoir vû bâtir le clocher de » Tenterton. Il n'étoit question alors ni » de bancs de sables, ni de bas-fonds, » qui empêchassent l'entrée du Hâvre de » Sandwich. Ainsi je pense que le clocher » de Tenterton est la cause des sables de » Goodwin ». *Ray's compleat collect. of English proverbs. p. 212. ed. 1737.*

J'ignore si en conséquence des instructions de M. Moore on travailla à débarrasser l'entrée du port de Sandwich ; mais je vois dans M. de la Martiniére, au mot Sandwick, *que sous le Regne de Marie l'entrée du Hâvre fut tellement bouchée, par un gros navire qui y fut coulé à fond, qu'on n'a pû y remédier.*

» *lium sidus* ; & les Phéniciens
» *n'ont pû* défier Chronus, qu'a-
» près avoir fait des observations
» sur la planete dans laquelle ils
» ont imaginé qu'il s'étoit retiré ».

A l'égard de l'Apothéose de César, c'est une basse imagination de ces Apothéoses serviles des Successeurs d'Alexandre en Gréce & en Egypte : & quant au *julium sidus*, c'est un événement qui n'a eu d'autre effet que de sauver un peu de honte aux flatteurs de César. Car de vils Courtisans, & d'indignes Sénateurs, n'ont jamais attendu la déclaration des Cieux. Ainsi, lorsque ceux de Rome ont envoyé une seconde Classe de monstres remplir les constellations, nous ne voyons pas qu'Auguste, Tibere, Claude, &c. qui sont devenus des Dieux en se dépouillant de l'humanité, aient eu des étoiles en leur faveur. (†)

(†) Il y a dans l'Anglois : had no more

Mais de tous les exemples cités par M. Shuckford, celui des Phéniciens est le moins supportable. Quoiqu'ils fussent superstitieux à l'excès, ils n'ont pû, nous dit-on, penser à diviniser *Chronus*, ou Saturne, que quand ils eurent lû sa destinée dans une étoile. Je suis si fort embarrassé de sçavoir ce que M. Shuckford a voulu dire par-là, que je termine ici mes réflexions, en déclarant que, si l'on n'apperçoit pas comment ils ont pû avoir cette pensée d'ailleurs, on a lû, & j'ai écrit, beaucoup de pages inutiles.

Examen de la sixiéme opinion des Anciens sur l'origine du culte des animaux.

§. 61. Passons présentement à la derniére Cause que les Anciens ont assignée du culte des animaux. Eusébe la rapporte. Il nous dit qu'*un Roi d'Egypte eut recours à cette invention, par des vûes particuliéres de politique ; & qu'il établit dans chaque Ville le culte ex-*

stars in their favour than poor *Teague* in the *Committee*.

clusif d'animaux différens, afin de prévenir les cabales des Habitans & leurs complots contre son gouvernement. (*e*)

Défauts de cette opinion.

Rien n'empêche de croire qu'un Roi d'Egypte ait imaginé un pareil établissement politique; mais il n'est pas aussi aisé de convenir que ce soit là l'origine du culte des animaux. Car ce n'est pas la méthode des Politiques d'inventer de nouvelles Religions, ils se contentent de tirer avantage de celles qu'ils trouvent établies. La politique donc de ce Roi se sera réduite à fonder son nouveau systême d'intolérance sur une pratique déja subsistante du culte d'animaux différens dans chaque Ville.

Mais supposons que les circonstances singuliéres, dans lesquelles ce Prince se sera trouvé placé, l'aient obligé d'inventer

(*e*) Voyez le t. 1. de la Mission Divine, p. 284. seconde édit.

une nouvelle Religion, comment eſt-il arrivé, que, pouvant faire ſervir à ſes fins le culte des Héros, ſuperſtition ſi naturelle qu'elle eſt devenue univerſelle, il ait mieux aimé recourir à la pratique bizarre & monſtrueuſe du culte d'animaux qui n'étoient pas ſymboliques, tandis qu'un culte rendu à différens Héros auroit beaucoup mieux réuſſi pour ſon deſſein? Car il étoit vraiſemblable que le zéle religieux, pour l'honneur excluſif d'un Citoyen décédé, ſeroit beaucoup plus grand que celui rendu à aucun animal du Pays. On ne peut réſoudre cette difficulté, qu'en diſant que ce Prince a choiſi cette ſuperſtition pour en faire la baze de ſon inſtitution, qu'à cauſe que le culte animal étoit pour lors la ſuperſtition favorite du Peuple. Concluons donc que cette ſixiéme cauſe eſt auſſi défectueuſe que les autres.

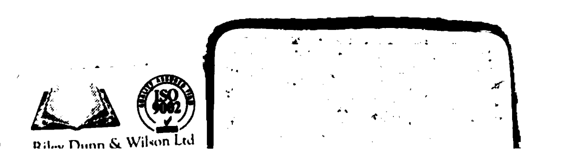
Voilà les raisons que les Auteurs Grecs ont rendu en général du culte des animaux. A l'égard du culte de tel ou tel animal en particulier, ils en ont inventé mille causes imaginaires & bizarres, qu'il n'est pas de mon sujet de rapporter.

Conclusion de cette Dissertation.

§. 62. Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être dit, que la véritable origine du culte des animaux est dûe à l'usage de l'*Ecriture symbolique*. Mais, si la conclusion est juste, les symboles sont très-anciens; car le culte des animaux formoit la Religion Nationale des Egyptiens, du tems de Moyse. Or les symboles ont été inventés pour être le dépôt de la sagesse religieuse & civile des Egyptiens; donc les Egyptiens ont été, dès la plus grande Antiquité, un Peuple très-sçavant. C'est ce que j'avois à prouver.

✕

OBSERVATIONS


ISO
9002
Riley Dunn & Wilson Ltd

